

SCIENCE-FICTION  
**Jack Vance**

# SPACE OPÉRA



SCIENCE-FICTION  
Collection dirigée par Jacques Goimard

# JACK VANCE

# SPACE OPÉRA

Traduit de l'américain par Ariette Rosenblum



# PRESSES POCKET

Le titre original de cet ouvrage est :  
*SPACE OPERA*

ISBN. 2 – 26601268 – 1

# Chapitre 1.

Roger Wool, qui était assis dans le fond de la loge de sa tante au Théâtre Néo-Classique, se versa du champagne pour la troisième fois. Dame Isabel Grayce, occupée par ses deux invités, ne s'en aperçut pas et Roger se carra de nouveau dans son fauteuil avec une agréable sensation de victoire.

Plus que cinq minutes avant le lever du rideau ! Une chaude lumière magnifiait l'atmosphère, une délicieuse impatience l'électrisait. Après une tournée triomphale à travers le monde, la Neuvième Compagnie de Rlaru était enfin venue au Néo-Classique. Tout un chacun avait entendu parler de ses spectacles caractéristiques, qui ne ressemblaient à rien de ce qu'on avait déjà vu sur Terre : certains charmants et empreints de nostalgie, d'autres provoquant une impression de fatalité presque terrifiante.

L'intérêt du public pour la Neuvième Compagnie était attisé par la controverse qui l'avait escortée autour du monde : la troupe était-elle vraiment originaire d'une planète lointaine ou bien s'agissait-il d'une mystification mise au point par un groupe de musiciens extrêmement habiles ? Partout les critiques et les experts étaient divisés. Les éléments de preuve qu'offrait la musique étaient ambigus : par certains côtés, elle paraissait absolument étrangère ; par d'autres, elle ressemblait de façon obsédante à diverses musiques terrestres.

Roger Wool n'avait guère cherché à se former une opinion ; mais Dame Isabel Grayce, secrétaire-trésorière de la Ligue de l'Opéra, prenait la chose beaucoup plus à cœur ; pour tout dire, seul son patronage avait ouvert à Adolph Gondar les portes des théâtres et des opéras de la planète. En ce moment, Dame Isabel était engagée dans une conversation délicate avec ses deux invités. C'étaient Joseph Lewis Thorpe, critique musical du *Temps transatlantique*, et Elgin Seaboro, rédacteur de la rubrique théâtrale dans la *Revue galactique*. Tous deux avaient

écrit des articles sceptiques sur la Neuvième Compagnie sans se donner la peine d’assister à une représentation et Dame Isabel avait insisté pour qu’ils remédient à cette carence.

Le rideau s’ouvrit, démasquant une scène vide. L’imprésario, Adolph Gondar, s’avança : c’était un homme de haute taille, brun, avec un front ridé par l’inquiétude, des yeux noirs soucieux, une mâchoire et un menton longilignes d’aspect mélancolique – pas quelqu’un qui inspire confiance mais, pour la même raison, pas non plus quelqu’un apparemment capable de monter une escroquerie de cette envergure. Il prononça quelques mots de circonstance et quitta le plateau. Après une attente chargée de tension, les membres de l’orchestre de la Neuvième Compagnie apparurent, se dirigèrent vers une estrade placée sur un côté de la scène, prirent leurs instruments presque avec indolence et se mirent à jouer. La musique était grêle et douce et, ce soir-là, elle semblait gaie.

Bientôt d’autres membres de la troupe vinrent présenter une joyeuse petite opérette, désinvolte au point de paraître impromptue, cependant réglée avec précision et impeccable sous l’angle de la distinction et du savoir-faire. L’argument ? Impossible de le formuler explicitement ; peut-être n’y en avait-il pas. Roger trouva la représentation plaisante et se demanda pourquoi on faisait tant d’histoires. Les artistes semblaient n’être pas totalement humains, mais assez proches pour qu’il y ait empathie. Ils étaient souples et frêles – et on avait en quelque sorte l’impression que leurs organes internes étaient différents de ceux des Terriens dans leur structure et leur disposition. Les hommes avaient le corps droit, musclé, avec une peau d’une blancheur éclatante, des yeux noirs fulgurants et une chevelure noire lisse. Les femmes avaient un aspect plus doux, une silhouette exquise, un petit visage d’une beauté piquante à demi dissimulé sous des mèches bouffantes de cheveux noirs. Elles paradaient gaiement d’un bout de la scène à l’autre, en chantant avec des voix douces et plaintives, changeant de costume avec une rapidité étourdissante, tandis que les hommes restaient plantés comme des dieux termes, orientés dans des directions variées, ou pirouettaient de ci, de-là selon une série de règles bien définies mais incompréhensibles.

Pendant ce temps, d'autres membres de la troupe fournissaient la musique, une polyphonie fragile qui paraissait parfois n'être que des sons émis au hasard, puis – juste au moment où le soupçon allait devenir certitude – ces sonorités se résolvaient en une suite d'accords enchanteurs qui expliquaient et coordonnaient tout ce qui avait été émis auparavant.

Agréable, même si c'est déconcertant, songea Roger Wool en se servant une autre rasade de champagne. La bouteille cliqueta contre les glaçons et Dame Isabel, tournant vivement la tête, darda dans cette direction son œil redoutable. Roger replaça la bouteille avec une prudence surmultipliée.

La représentation s'interrompit bientôt pour l'entracte. Dame Isabel regarda alternativement Joseph Lewis Thorpe et Elgin Seaboro avec un air de triomphe austère et provocant.

— Vos doutes et inquiétudes sont balayés, je pense ?

Joseph Lewis Thorpe s'éclaircit la gorge, jeta un coup d'œil à Elgin Seaboro.

— Il y a de la virtuosité là-dedans. Oui, oui, oui.

Elgin Seaboro déclara :

— Nul doute que nous sommes en présence d'un groupe intelligent et novateur, assez homogène. Un talent tout neuf, dirais-je. Complètement nouveau.

— Voilà qui est bien jugé, décréta Thorpe.

Dame Isabel fronça les sourcils.

— Vous convenez donc qu'Adolph Gondar et la Neuvième Compagnie sont authentiques !

Joseph Lewis Thorpe eut un rire contraint.

— Ma chère dame, que puis-je sinon répéter que j'estime la conduite de Gondar le contraire de rassurante. Pourquoi refuse-t-il d'accorder des interviews aux journalistes ? Pourquoi un ethnologue en renom n'a-t-il pas examiné ces gens ? Les circonstances ne prêtent pas à ce qu'on accepte d'emblée les affirmations de Mr. Gondar.

— Vous pensez donc que Mr. Gondar m'a bernée ? En somme, la tournée entière s'est faite sous ma supervision ; je m'occupe de toutes les questions financières, et je doute que vous puissiez m'accuser sérieusement de faute.

— Ma chère dame, il n'en est absolument pas question ! affirma Thorpe. Vous êtes d'une droiture quasi célèbre !

— Adolph Gondar est peut-être un très brave homme, ajouta Seaboro, en dehors de cette tentative de nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Oui, dit Thorpe. Ce Gondar, qui est-il, exactement ?

Dame Isabel pinça les lèvres et Roger l'observa, fasciné.

— Mr. Gondar, énonça-t-elle avec une grande netteté, est un homme sensible et perspicace. De profession, il est capitaine de vaisseau spatial. Il a visité des douzaines de planètes lointaines. Sur l'une d'elles, ce monde appelé Rlaru, il a réussi à convaincre la Neuvième Compagnie d'entreprendre une tournée sur Terre. Voilà tout. Je ne comprends pas votre scepticisme, d'autant moins après les assurances que je vous ai données.

Seaboro partit d'un grand éclat de rire.

— C'est notre métier d'être sceptique. Qui a jamais entendu parler d'un critique crédule ?

— Mes objections, reprit Thorpe, se fondent en partie sur la théorie de la musique et en partie sur ce qu'un profane bien informé connaît de la galaxie. J'ai du mal à croire qu'une race étrangère puisse employer un idiome musical compréhensible et, de plus, je n'ai jamais entendu parler de la planète « Rlaru » alors qu'elle est censée avoir un haut degré de civilisation.

— Ah, dit Dame Isabel, dont les paupières masquèrent le regard — un signal qui provoqua chez Roger une grimace de malaise. Alors vous pensez que ces artistes sont des Terriens ordinaires qui se font passer pour des extra-terrestres ?

Seaboro haussa les épaules.

— Sur ce point-là, je ne me prononcerai pas. Nous avons tous vu des présentations qui semblent miraculeuses mais que nous savons être d'adroites mises en scène. Ces personnes n'ont aucune caractéristique non humaine frappante. Si vous disiez qu'il s'agit de la classe terminale de l'Académie de danse de cake-walk des Golliwogs de Ville-en-Terre sur la planète Procyon, je ne refuserais pas de vous croire<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Le cake-walk est une marche — à l'origine, divertissement des Noirs américains où un gâteau (cake) était le prix décerné aux

— Vous êtes un imbécile, dit Dame Isabel, de l'air de qui prononce un jugement bien pesé et définitif.

Seaboro renifla avec dédain et, pivotant dans son fauteuil, tourna le dos. Thorpe eut un rire nerveux.

— Injuste ! Injuste ! Nous sommes tous de simples mortels qui nous frayons péniblement un chemin dans le noir à travers nos fourrés personnels ! Bernard Bickel, qui connaît probablement...

Dame Isabel émit un son marquant un intense agacement.

— Ne mentionnez pas ce nom devant moi ! dit-elle d'un ton sec. C'est un *poseur*<sup>2</sup> imbu de ses opinions, absolument superficiel.

— C'est probablement le plus grand spécialiste du monde en matière de musicologie comparée, déclara froidement Seaboro. Comment pourrions-nous ne pas être influencés par ses opinions ?

Dame Isabel soupira.

— J'aurais dû m'y attendre.

Et voici que le rideau se leva de nouveau sur la scène.

La Neuvième Compagnie présenta une *fête champêtre*. En costumes à losanges rosés et bleus, verts et bleus, jaunes et bleus, les acteurs étaient de séduisants hybrides de fées et d'arlequins. Comme auparavant, il n'y avait apparemment pas d'intrigue, pas de schéma discernable dans leurs évolutions. La musique était un amalgame de gazouillis, de notes jouées négligemment, de tintements, ponctué de temps à autre par un mugissement rauque pareil au son d'une sirène de brume, ou encore au coup de trompe d'une conque. Les artistes allaient d'un côté à l'autre, dans ce sens-ci et dans ce sens-là : une pavane ? Une célébration bucolique ? Les déplacements sans

---

pas et figures les plus originaux. Devenu danse classique. Golliwog est un personnage de poupée animée, héroïne de livres pour enfants écrits par l'Américaine Bertha Upton (morte en 1912) et illustrés par Florence Upton portraitiste (morte en 1920). Le golliwog est une poupée comique représentant un Noir. (N.d.T.)

<sup>2</sup> En français dans le texte.

but visible, les réverences, les entrechats et petits galops frivoles continuèrent sans développement ou altération, mais soudain naquit l'intuition déconcertante qu'il s'agissait non pas d'une comédie, d'un divertissement aimable, mais de la représentation de quelque chose de déprimant et de terrible : une évocation d'une tristesse navrante. Les éclairages s'éteignirent progressivement. Un éclair d'un bleu vert aveuglant fit apparaître les artistes de la Neuvième Compagnie figés dans des attitudes attentives et interrogatrices, comme si eux-mêmes étaient rendus perplexes par le problème qu'ils avaient énoncé. Quand les spectateurs purent voir à nouveau, le rideau était tombé et la musique s'était arrêtée.

— Ingénieux, murmura Thorpe. Bien qu'imparfait.

— Je note une certaine absence de discipline, remarqua Seaboro. Une exubérance louable, une tentative pour échapper aux formes traditionnelles mais, comme vous dites, imparfaite.

— Bonsoir, madame Grayce, reprit Thorpe. Merci infiniment de votre invitation. Bonsoir à vous, monsieur.

Ce dernier bonsoir était adressé à Roger. Elgin Seaboro fit écho aux paroles de son collègue ; les deux s'en allèrent. Dame Isabel se leva.

— Une paire de bouffons. Viens, Roger.

— Je pense que je vais te quitter ici, répliqua Roger. J'ai un rendez-vous...

— Tu n'as rien de tel. Tu me conduis au souper offert par Lillian Montaigle.

Roger Wool acquiesça. Il était largement tributaire de la libéralité de sa tante et jugeait expédition de lui rendre divers menus services. Ils sortirent de la loge, montèrent sur le toit, et la modeste petite aérocarr Herlingfoss de Roger fut remontée de la fosse de parking. Dame Isabel, déclinant l'offre de Roger, monta majestueusement s'installer sur la banquette avant.

Lillian Montaigle habitait de l'autre côté du fleuve, dans un palais antique qu'elle avait restauré selon les critères de confort contemporains. Presque aussi fortunée que Dame Isabel, elle était célèbre pour ses réceptions raffinées, encore que le souper organisé ce soir-là fût relativement dépourvu d'apparat. Soit en toute innocence, soit poussée par le malin plaisir de taquiner,

Lillian Montaigle avait également invité à ce souper Bernard Bickel, l'éminent musicologue, voyageur de l'espace, conférencier et *bon vivant*<sup>3</sup>.

Dame Isabel répondit à la présentation par une compression des lèvres à peine perceptible et ne mentionna pas ses liens avec Adolph Gondar et la Neuvième Compagnie de Rlaru.

Inévitablement, le sujet fut évoqué ; et il le fut même par Lillian Montaigle en personne qui, jetant en coulisse un coup d'œil espiègle à Dame Isabel, demanda si Mr. Bickel avait assisté au spectacle qui suscitait tant de controverses.

Bernard Bickel secoua la tête en souriant. C'était un bel homme au seuil de l'âge mûr, avec des cheveux gris acier, une moustache bien taillée, un air sûr de son charme.

— J'ai vu un instant ou deux de la représentation à la télévision, mais je n'y ai pas prêté grande attention. Je crains que les bonnes gens de la Terre ne soient que trop avides d'amusements, de nouveauté, de tout ce qui est à la mode et dans le vent. Cela n'en sert que mieux cet Adolph Gondar : si des oisifs sans cervelle sont prêts à lui donner de l'argent, pourquoi ne le prendrait-il pas ?

— Mon cher monsieur Bickel, protesta Lillian Montaigle, on croirait à vous entendre que vous doutez de l'authenticité de cette troupe !

Bernard Bickel eut un petit sourire.

— Je me bornerai à dire ceci : je n'ai jamais entendu parler de la planète « Rlaru », ou quelle que soit la façon dont ce nom se prononce. Et, comme vous le savez, j'ai beaucoup voyagé dans l'espace.

Une jeune femme assise en face de lui se pencha par-dessus la table.

— Mais, Monsieur Bickel, je trouve que vous êtes terriblement injuste ! Vous n'avez même pas assisté à une des représentations ! Moi si, et j'ai été absolument enthousiasmée.

Bernard Bickel haussa les épaules.

— Adolph Gondar, qui ou quel qu'il soit, est indubitablement un imprésario d'une habileté fantastique.

---

<sup>3</sup> En français dans le texte.

Dame Isabel s'éclaircit la gorge. Roger se détendit dans son fauteuil : pourquoi se crisper ou s'énerver ? Ce qui doit arriver arrivera ; Dame Isabel, en vertu de son âge, de son sexe et de sa prestance, s'en sortait généralement avec sa dignité intacte et l'opposant dompté. Elle prit la parole.

— Je dois m'inscrire en faux contre vous. Adolph Gondar ne vaut absolument rien comme producteur de spectacles, ce qui ne l'empêche pas d'avoir probablement de la compétence comme capitaine de vaisseau spatial, car c'est cela son métier.

— Oh ? (Bernard Bickel arqua un de ses sourcils dans une mimique dubitative.) Cela pourrait rendre vraisemblables ses prétentions. Quant à moi... (il leva son verre, examina le reflet écarlate du vin)... toute modestie mise à part, je ne suis pas loin de la première place dans un domaine qui a été baptisé selon les uns ou les autres musicologie comparée, euphonie symbolique ou rien que musicologie. Et je refuse catégoriquement de me laisser mystifier par le mystérieux Adolph Gondar. Sa musique est compréhensible, ce qui est le détail révélateur. La musique est comme un langage : vous ne pouvez la comprendre sans l'avoir apprise ou, plus précisément, sans être né musicien.

— Bravo ! dit quelqu'un à mi-voix.

Dame Isabel tourna vivement la tête pour essayer d'identifier le coupable.

Elle reprit d'un ton glacé :

— Vous refusez donc de croire que les créatures sensibles et intelligentes d'une planète sont capables d'apprécier les efforts artistiques – musique incluse – d'habitants également sensibles et intelligents d'une autre planète ?

Bernard Bickel se rendit compte qu'il s'était avancé en terrain dangereux et décida de battre en retraite.

— Non, bien sûr que non. Nullement. Je me souviens d'un incident amusant sur la quatrième planète de la Chèvre : un petit monde misérable, entre parenthèses ; si l'un de vous projette d'y aller faire un tour, suivez mon conseil, renoncez-y ! En tout cas, je m'étais joint à une équipe de prospection de minéraux en tournée dans l'arrière-pays.

Un soir, nous avons campé près d'une tribu autochtone : les Capdebois Bidentés que vous connaissez certainement tous... ? (Il jeta un coup d'œil circulaire à la tablée.) Non ? Eh bien, ce sont des créatures plutôt sympathiques, d'environ un mètre cinquante de haut, avec une épaisse fourrure noire. Ils ont deux petites jambes et, ce qu'il y a sous la fourrure, à vous de le deviner. Bref, après que notre camp a été installé, une trentaine de Caps sont venus nous rendre visite. Nous avons offert du soufre, dont ils sont friands comme du sel et, histoire de voir, j'ai mis en route mon tourne-disque portable, un des petits Duodexes, avec microsillons. Un petit appareil robuste, pas excellent sur le plan de la musicalité – mais on ne peut pas tout avoir. Croyez-moi, les Caps sont restés assis absolument hypnotisés. Ils ont gardé les yeux fixés sur la petite boîte pendant trois heures d'horloge, sans bouger un muscle. Ils n'ont même pas touché à leur soufre.

Et Bickel sourit à ce souvenir. Des murmures d'amusement résonnèrent d'un bout à l'autre de la tablée. Lillian Montaigle dit :

— C'est assez touchant, en vérité ! Probablement la première bonne musique qu'ils entendaient de leur vie !

Quelqu'un demanda :

— Est-ce que ces... Caps... ont témoigné... heu, disons qu'ils comprenaient ou appréciaient ?

Bernard Bickel rit.

— Voici ce que je vous répondrai : je suis sûr qu'ils n'ont pas saisi la signification profonde des Concertos brandebourgeois. Mais ils ont écouté avec la même attention que pour *Casse-noisette*, aussi ne pouvons-nous les accuser tout au moins de superficialité<sup>4</sup>. Dame Isabel fronça les sourcils.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre. Vous reconnaissiez l'universalité de la musique ?

---

<sup>4</sup> Les Concertos brandebourgeois sont, on s'en souvient, une œuvre datant de 1721, due au compositeur allemand Jean-Sébastien Bach (1685-1750). *Casse-noisette* est un ballet écrit en 1890 par le compositeur russe Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893). (N.d.T.)

— Oh... jusqu'à un certain point, si certaines conditions sont remplies. La musique est une communication – une communication émotionnelle, évidemment – et cela implique un accord sur le contexte de la symbolologie.

Vous me suivez ?

— Naturellement, riposta Dame Isabel. Je suis secrétaire-trésorière de la Ligue de l'Opéra ; si je ne connaissais rien à la musique, je ne pense pas qu'on me laisserait occuper ce poste.

— Tiens ? Je n'étais pas au courant de votre – disons – statut semi-professionnel.

Dame Isabel eut un hochement de tête sec. Bickel reprit :

— Ce que je désire démontrer est ceci : la symbolologie de la musique est à la fois simple et complexe. Un son rythmique lent et doux a un effet quasi universel d'apaisement. De même, une série de notes détachées au timbre aigu et claironnant produit de l'excitation. Abstraction au premier degré. Quand nous considérons des accords, des progressions d'accords, des groupes de sons, une structure mélodique, nous sommes en présence d'entités dont le sens symbolique est à un bien plus grand degré affaire de convention. Même parmi les musiques variées de la Terre, il n'existe pas de consensus sur la signification de ces conventions. Il nous est loisible, si vous voulez, de spéculer sur une congruence possible de la symbolologie musicale dans les mondes de la galaxie. Il est concevable, par des procédés d'acculturation, ou de développement parallèle... (Il leva la main comme quelqu'un se mettait à rire)... ne soyez pas trop sceptiques trop vite ! L'échelle diatonique n'est pas pur caprice ni découverte due au hasard ! Elle est basée sur des relations harmoniques fondamentales. Je vous donne un exemple : débutez par n'importe quelle note choisie au hasard. Pour simplifier les choses, do que nous utiliserons comme note de base : la tonique. Même une oreille enfantine sait discerner qu'un autre do une octave au-dessus ou au-dessous est l'accord le plus évident. Une relation de vibrations de 2 à 1. Presque aussi fondamental paraîtra un accord avec la proportion de vibrations de 3 à 2. La note se révèle être sol, que l'on appelle dominante. Quelle note occupe la même relation pragmatique par rapport à sol que sol par

rapport à do ? C'est la note que nous appelons ré. Avec le ré comme tonique, le la devient la dominante. Avec le la comme tonique, la dominante est mi. Douze notes différentes prennent cette valeur avant que nous nous retrouvions subitement à une note qui est très proche de do. Ramenez toutes ces notes dans la même octave, accordez un peu par tempérament, et nous avons notre gamme diatonique bien connue. Rien de mystérieux, la procédure empirique la plus élémentaire imaginable. Dans quel but cette démonstration ? Simplement pour expliquer qu'il n'y a rien de surprenant à découvrir une race totalement étrangère sur une planète totalement étrangère qui utilise des instruments semblables aux nôtres, qui emploie notre do ré mi fa sol la si do bien connu.

— Ha, ha ! s'écria Dame Isabel. Voilà bien sûr ce que je disais aux imbéciles qui ergotent sur Adolph Gondar et la Neuvième Compagnie !

Bernard Bickel secoua la tête en souriant.

— C'est tout à fait différent ! Je vous accorde que la gamme diatonique est un outil universel, comme les gonds d'une porte, ou la bouline, ou le théorème de Pythagore, mais le cas de l'évasif Adolph Gondar est une tout autre affaire. Non... (il leva la main dans un geste de protestation)... ne m'accusez pas d'inconséquence. Je trouve simplement difficile à croire que les conventions et symboles musicaux d'une race étrangère, comme cette « Neuvième Compagnie de Rlaru » prétend l'être, puissent s'harmoniser avec les nôtres de façon suffisamment précise et complète pour nous toucher. N'est-ce pas raisonnable ?

— Très raisonnable, dit Dame Isabel. Suffisamment raisonnable pour faire ressortir une erreur flagrante dans l'enchaînement de votre logique. Les faits sont les suivants. J'ai parrainé personnellement M. Gondar. J'assume totalement la responsabilité financière de la tournée, et je ne suis pas femme à me laisser berner.

Bernard Bickel rit.

— Dans ce cas, je dois réviser ma façon de penser et chercher mon erreur flagrante.

— Je suggère que vous assistiez à une représentation, dit Dame Isabel. Venez, si vous voulez, me rejoindre dans ma loge pour la séance de demain.

Bernard Bickel répliqua avec gravité :

— Je consulterai mon carnet de rendez-vous et, si c'est possible, je m'y rendrai volontiers.

Mais Bernard Bickel ne devait jamais avoir le plaisir d'assister depuis la loge luxueuse de Dame Isabel à une représentation de la Neuvième Compagnie de Rlaru. Pendant la nuit, la Neuvième Compagnie en entier disparut — complètement, sans laisser de traces ni d'indices, comme si elle s'était volatilisée.

## Chapitre 2.

Roger Wool, après avoir reconduit dans son aérocar Dame Isabel à Ballew, sa magnifique vieille demeure dominant la vallée de Ballew, avait choisi d'y passer la nuit plutôt que de retourner à son appartement en ville. Il était donc présent quand Holker, le maître d'hôtel, plaça le visiophone sur la table du petit déjeuner avec cette annonce murmurée :

— Mr. Gondar, madame. Un message urgent.

— Merci, Holker.

Dame Isabel appuya sur la touche et le visage de Gondar apparut sur l'écran. Ses yeux étaient plus soucieux que jamais ; son expression était lointaine, sans trace de l'exubérance que l'on attendrait d'un imprésario.

— Alors, Adolph ? s'enquit Dame Isabel. De quoi s'agit-il ?

— Oh, c'est bien simple, répliqua Gondar. La Neuvième Compagnie a disparu.

— Disparu, vous dites ?

Dame Isabel toisa longuement Gondar d'un regard pensif ; et Roger se fit la réflexion que les arguments de Bernard Bickel avaient peut-être porté plus que Dame Isabel ne l'avait laissé voir.

— Que s'est-il passé exactement ?

— Après la séance d'hier soir, je suis monté avec les membres de la troupe au penthouse<sup>5</sup> du théâtre. Ils ont mangé et avaient l'air prêts à passer une bonne nuit – quoiqu'ils aient tous semblé assez surexcités, je dois le dire... presque incapables de tenir en place. Je leur avais promis une excursion – une promenade en mer sur le yacht de Mr. Saverino – et j'ai cru que c'était la raison de leur agitation... ce matin, ils n'étaient pas là. Le concierge n'avait ouvert pour personne la porte de la rue, le

---

<sup>5</sup> Appartement construit sur le toit d'un haut bâtiment.

préposé à la plate-forme jure qu'aucun véhicule aérien n'a atterri ou décollé.

— L'affaire est grave, déclara Dame Isabel. Ma réputation personnelle y est engagée. Je dois avouer que je ne suis pas entièrement satisfaite.

— Comment cela ? grommela Gondar. Pourquoi ne le seriez-vous pas ? Vous avez reçu jusqu'au moindre centime que nous avons gagné ces trois derniers mois. Vous n'avez aucune raison de vous plaindre.

— Il est manifeste que mes précautions étaient parfaitement justifiées. Comme vous le savez, il y a eu pas mal de conjectures cyniques concernant l'authenticité de la troupe. Je les ai toujours traitées par le mépris mais, à présent, je suis forcée de me demander précisément pour quoi et précisément comment la troupe a disparu.

L'air morose de Gondar ne changea pas d'un iota.

— Mettons fin à notre association, je ne demande pas mieux, déclara-t-il. Vous n'avez qu'à me verser l'argent qui me revient.

— Je n'en ferai rien, répliqua Dame Isabel. J'ai exigé ces dispositions justement pour cette raison : être en mesure de rembourser tout l'argent engagé si jamais il y avait le moindre soupçon de fraude ou de tricherie. Présentement, je ne suis pas satisfaite. Vous m'avez très peu renseignée sur la planète Rlaru et, avant de transférer la moindre somme, je dois être absolument sûre de ma situation.

Gondar hocha la tête à regret.

— Serez-vous chez vous, ce matin ?

— Étant donné une circonstance pareille, naturellement.

— J'arriverai dans une demi-heure.

Le visiophone s'assombrit. Dame Isabel se tourna vers Roger avec un reniflement de contrariété.

— On jurerait parfois que le monde entier est trompeur et vulgaire.

Roger se leva.

— Comme j'ai un...

— Assieds-toi, Roger. Je vais avoir besoin de toi ici.

Roger se rassit.

Adolph Gondar fut bientôt annoncé par Holker. Il était vêtu d'un costume sombre de teinte bleu foncé gansé de blanc et comportant des soufflets rouges à la taille, une ample cape bleu sombre avec un insigne de spationaute. Il était muni d'une mallette qu'il posa dans un coin.

— Voulez-vous du café ? demanda Dame Isabel. Ou préférez-vous du thé ?

— Ni l'un ni l'autre, dit Gondar.

Il regarda Roger, puis marcha à grands pas jusqu'à la table, s'arrêtant en face de Dame Isabel qui, ce matin-là, portait un élégant peignoir de satin bleu orné de dentelle.

— Asseyez-vous, monsieur Gondar, s'il vous plaît.

Gondar avança une chaise.

— J'estime, déclara-t-il, que je devrais recevoir mon argent. J'ai rempli les termes de notre...

Dame Isabel dit :

— C'est ce que je désire déterminer. Notre accord inclut une garantie contre « une présentation erronée, l'inexactitude ou la suppression de faits ». J'ai méticuleusement respecté ces conditions...

— Moi aussi !

— La franchise totale n'a jamais existé. Vous avez pratiqué délibérément une politique de dissimulation et gardé par devers vous tant de renseignements précieux que je considère notre contrat comme vicié.

Gondar recula sous le choc.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que notre contrat est nul. Je refuse de remettre l'argent qui a été gagné par la troupe.

Le visage de Gondar blêmit et se figea.

— Je ne vous ai rien dit qui ne soit exact.

— Mais m'avez-vous tout dit ? Comment et où exactement avez-vous recruté la Neuvième Compagnie ? Pourquoi a-t-elle disparu ? Où se trouve-t-elle à présent ?

Gondar choisit de répondre à la dernière question.

— À mon avis, elle est retournée chez elle.

— Sur Rlaru ?

Le ton de Dame Isabel était sceptique.

— Oui. Comment, je l'ignore. Ces gens sont experts en toutes sortes de sciences et de techniques dont nous n'avons même pas idée. Je pense qu'ils ont simplement décidé de rentrer et sont partis.

— Par un processus psychique, je présume.

La voix de Dame Isabel débordait de mépris.

— J'aimerais le savoir. Je l'utiliserais moi-même. Sur Rlaru, j'ai vu des choses que je ne peux pas décrire – des productions musicales absolument bouleversantes. Des opéras, je suppose que vous les appelleriez.

L'intérêt de Dame Isabel s'éveilla.

— Quelle sorte d'opéras ? Comme ceux de la Neuvième Compagnie ?

— Oh, non. La Neuvième Compagnie est une... eh bien, pas précisément une troupe comique, mais son répertoire est ce que nous qualifierions de léger.

— Hem !

Dame Isabel regarda par la fenêtre pendant un instant.

— Qu'avez-vous offert à la Neuvième Compagnie pour la persuader de se rendre sur Terre ?

Gondar devint pensif à son tour.

— J'ai séjourné sur Rlaru quatre mois environ. Je me suis un peu initié à la langue du pays. Quand j'ai vu la qualité des représentations, j'ai dit que sur Terre nous avions des activités de ce genre et que nous pourrions peut-être mettre au point un programme d'échange culturel.

Roger éclata de rire puis, remarquant aussi bien le coup d'œil de Dame Isabel que l'air furieux de Gondar, il réprima promptement son hilarité.

— Cela n'a donné lieu à aucune difficulté, poursuivit Gondar. J'ai amené la Neuvième Compagnie sur Terre et, le moment venu, je me proposais d'emmener une troupe terrienne sur Rlaru. Mais à présent... (il étendit les mains)... rien. Je suis déconcerté.

Machinalement, Dame Isabel remplit de café à une fontaine d'argent une tasse qu'elle tendit à Gondar.

— Vous pouvez retrouver la planète Rlaru ?

— Si nécessaire.

Dame Isabel fronça les sourcils.

— Cette situation a quelque chose de fâcheux et notre intérêt mutuel est de décourager les rumeurs. La Compagnie ne se serait-elle pas rendue quelque part sans vous avertir ?

Gondar secoua la tête.

— À mon avis, elle est repartie pour Rlaru, par un moyen que je ne connais pas.

— La planète est très développée sur le plan scientifique ?

— Je ne l'affirmerais pas. Les choses ne se présentent pas de façon aussi simple... en fait, la situation est totalement différente. Personne ne semble travailler dur, à l'exception peut-être des classes inférieures.

— Ah ? C'est donc une société stratifiée ?

— Oui, je pense qu'on pourrait l'appeler comme ça. Au sommet se trouvent les aristocrates, qui sont également les musiciens et pantomimes. Au-dessous, il y a une sorte de classe moyenne, qui a de même ses artistes et musiciens. Au bas de l'échelle sociale est une caste de vagabonds, d'indigents dépourvus de talents. S'il existe des hommes de science ou des usines, je n'en ai pas vu.

— Vous n'avez pas exploré très à fond ?

— Non. On m'a fait comprendre... ma foi, que ce n'était pas prudent d'aller partout. Personne ne m'a dit pourquoi.

— Tiens, tiens. Très intéressant. Il faut évidemment que le contact entre les deux planètes soit maintenu. Roger, qu'en penses-tu ?

— Je suis de cet avis, entièrement. Sans le moindre doute.

— La Ligue de l'Opéra se réunit ce soir, déclara Dame Isabel. J'exposerai ce que vous m'avez raconté et je recommanderai que le programme d'échange culturel soit exécuté.

— Oui, d'accord, dit sans enthousiasme Adolph Gondar, mais mon argent ?

— Chaque chose en son temps, répliqua Dame Isabel. Il est en sûreté et accumule des intérêts. De plus, vous avez été négligent... très négligent, en vérité.

Gondar parut déconcerté.

— Comment cela ?

— Vous n'aviez rien dit de notre obligation d'envoyer un groupe musical sur Rlaru. Ce n'est pas une affaire qui peut se régler à la légère ou en deux temps trois mouvements.

Gondar frotta son long menton d'un air hésitant. Il regarda Roger du coin de l'œil, puis revint à Dame Isabel.

— Je ne suis pas sûr que le projet soit réalisable en fait, maintenant que j'y réfléchis...

Le regard de Dame Isabel devint glacial.

— Monsieur Gondar, je ne suis jamais ambiguë ni menteuse, et j'exige de tous ceux avec qui je suis en rapport qu'ils agissent de même. Vous avez affirmé que la Neuvième Compagnie de Rlaru était venue sur Terre pour remplir la première partie d'un programme d'échange culturel.

— Oui, bien sûr, mais...

— Cette affirmation est-elle exacte ou inexacte ?

— Naturellement qu'elle est exacte. Toutefois...

— Si elle est exacte, l'obligation est nette. De plus et vous serez certainement de cet avis, car votre réputation est aussi attaquée que la mienne – ces personnes qui mettent en doute notre bonne foi doivent être confondues. N'êtes-vous pas d'accord ?

— Si. Si, je suis d'accord. Entièrement.

— Nous pouvons atteindre ces deux buts en organisant la visite à Rlaru d'un groupe de musiciens représentatifs.

Gondar fit une grimace de contrariété.

— Pour des raisons personnelles, je ne tiens pas à quitter la Terre. Pas pour le moment.

— Alors je n'ai plus qu'à attribuer l'argent que je détiens à une œuvre de charité méritante. Je n'ai aucun autre moyen de démontrer notre intégrité.

Gondar réfléchit avec une grande concentration, puis poussa un long soupir de résignation.

— Très bien. Organisez votre tournée. Il ne peut rien en sortir de mauvais.

— Bien. Je suis sûre que la Ligue de l'Opéra donnera avec enthousiasme son appui à cette entreprise.

Dame Isabel se trompait. À sa stupeur, les administrateurs de la Ligue de l'Opéra refusèrent d'accorder le moindre parrainage au projet.

— Nous avons notre dignité à considérer, déclara Placide Cordonnier, le Président. Je sais de bonne source qu'Adolph Gondar est un charlatan. À mon avis, nous devrions le désavouer complètement et, à l'avenir, nous montrer plus circonspects.

— Je suis entièrement de cet avis, déclara Bruno Brunofsky. La prochaine fois, on nous demandera de parrainer une troupe d'ours danseurs.

Dame Isabel prit la parole de sa voix la plus glaciale.

— Il est clair que les administrateurs ont décidé d'esquiver leurs responsabilités. J'estime la politique du conseil insipide, stérile, dure et stupide ; je me vois dans l'obligation de donner ma démission, qui prend effet à l'instant même. J'assumerai personnellement la responsabilité de cette tournée sur Rlaru. Si vous voulez bien élire un nouveau secrétaire-trésorier, je lui remettrai tous mes comptes et archives.

## Chapitre 3.

Quand Roger Wool apprit par le journal du matin les projets de sa tante, sa première réaction fut la stupeur ; sa seconde la consternation ; sa troisième une obscure volonté instinctive d'agir avant qu'il ne soit trop tard.

Holker répondit à son appel visiophonique et le mit en communication avec sa tante qui était assise devant son bureau en train de consulter des programmes et des mémorandums. Sur un ton faussement enjoué, Roger s'exclama :

— Tante Isabel, as-tu vu les journaux ? Ils publient une nouvelle absolument ridicule !

— Oh ? (Dame Isabel quitta à peine des yeux ce qu'elle faisait.) Il faut que nous ayons Biancolleli. Et Otto von Scheerup. (Puis à Roger :) Oui, qu'est-ce que tu disais ?

— Les journaux, répéta Roger. Ils ont imprimé une histoire extravagante : que tu allais partir en tournée musicale dans l'espace – quelque chose de tout à fait absurde. Je crois franchement que tu devrais les poursuivre, sous le motif de... de...

— De quoi, Roger ?

— Diffamation grossière... tendant à te faire la risée du public...

— Roger, s'il te plaît, cesse de bredouiller. Les articles sont exacts en tout point. Je me propose effectivement de réunir une compagnie d'opéra et de l'emmener sur Rlaru.

— Mais... tu te rends compte ! La dépense, les difficultés ! Il y a sûrement au moins cinquante personnes dans une Compagnie lyrique...

— Je crois que nous nous en tirerons très bien soixante-douze ou soixante-treize. La compagnie doit nécessairement avoir des talents variés, avec tout le personnel auxiliaire désireux et capable d'assumer de petits rôles.

— Mais il faudra un vaisseau spatial entier : un équipage, des vivres...

— J'ai intéressé à ce projet mon ami l'Amiral Rathelaw ; il fournira un vaisseau adéquat à des prix charter abordables. C'est la moindre des difficultés.

— Mais tu ne peux pas te lancer dans l'espace comme ça ! Pense au danger !

— Allons donc ! Mr. Bickel a été reçu partout le plus cordialement du monde. Tu lis beaucoup trop de romans à sensation, Roger, tu as manifestement besoin d'un exutoire pour ton trop-plein d'énergie : peut-être un emploi ?

— Sérieusement, reprit Roger, tu n'as pas idée des problèmes, des détails, des casse-tête...

— J'engagerai naturellement des personnes compétentes pour s'occuper de ces choses-là.

— Mais la dépense ! Une entreprise pareille va coûter des millions !

Dame Isabel haussa les épaules.

— J'en ai amplement les moyens. Quand je serai morte, à quoi me servira mon argent ?

Roger ne pouvait pas dire le contraire. En tant que seul proche parent de sa tante, il s'estimait son héritier et l'argent qu'elle projetait de dilapider pour cette expédition extravagante était celui de Roger en un certain sens large du terme.

— Nous nous retrouverons peut-être même avec des bénéfices, reprit Dame Isabel avec entrain. Je n'ai nullement l'intention de limiter nos représentations à Rlaru.

J'ai mes convictions bien établies concernant l'universalité de la musique, et la description qu'à donnée Mr. Bickel de ces créatures fourrées écoutant son tourne-disque m'a profondément touchée.

Roger ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis se ravisa.

— J'ai des visées ambitieuses, poursuivit Dame Isabel. Nous sommes unanimes à penser que les habitants des planètes lointaines n'ont souvent pas nos perceptions musicales ; néanmoins, tout commencement que nous pouvons amorcer, toute étincelle que nous pouvons provoquer aboutiront peut-

être aux événements musicaux les plus sensationnels : n'est-ce pas Mr. Bickel lui-même qui a suggéré que de ces gens pouvaient naître les puissantes musiques nouvelles de l'avenir ?

— Je croyais que tu jugeais superficielles les opinions de Mr. Bickel, dit Roger avec lassitude.

— Chacun a droit à ses idées personnelles. Mr. Bickel parle au moins avec l'autorité de quelqu'un qui s'est livré à des recherches étendues, tandis que des hommes comme Mr. Thorpe et Mr. Seaboro ont appris ce qu'ils savent en s'écoulant l'un l'autre.

Roger émit un son exprimant la contrariété.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne me fierais pas à Adolph Gondar. Au fond, qu'est-ce que tu sais de lui ?

— Je sais qu'il doit coopérer avec moi sinon il ne touchera pas un sou de ce qu'il a gagné. Et à propos, puis que nous parlons gain, il est grand temps que tu te choisisse un métier quelconque. Hier, on a fait appel à moi pour régler plusieurs de tes comptes. Je te verse une allocation généreuse et je trouve cette extravagance inexplicable...

Roger parvint quand même à mettre fin à la conversation. Il médita avec mélancolie sur l'avenir. Il était plus ou moins habitué aux excentricités par son envergure et le zèle qui y était apporté ; c'était de la... Roger expurgea le mot consciencieusement.

Où en était sa situation personnelle ? Travailler. Un emploi. Une rémunération insignifiante pour des heures de son temps précieux. Cela deviendrait peut-être une nécessité absolue ; Dame Isabel pouvait fort dépenser la totalité de ce qu'elle possédait pour ce caprice dont le coût extravagant dépassait toutes les bornes... Roger songea à Bernard Bickel. Si quelqu'un était capable de la dissuader, c'était lui. Roger appela la chambre de Bernard Bickel à *l'Auberge nomade*.

Bernard Bickel répondit. Il serait heureux de recevoir Roger et nul moment ne conviendrait mieux que le présent.

Roger se rendit en aérobus à *l'Auberge nomade*. Bickel le rejoignit dans le hall, et proposa d'aller boire un café au *Salon du Voyageur des Etoiles*, à côté.

Une fois installés, avec du café et un plateau de gâteaux, Bickel posa sur Roger un œil interrogateur.

— Vous savez probablement pourquoi je suis venu vous voir, dit Roger.

— Mon cher, je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous n'avez pas entendu parler des nouveaux projets de ma tante ?

Bickel secoua la tête.

— Je me suis absenté. Quelque chose d'amusant, j'espère ?

— *Amusant.* (Roger répéta le mot avec amertume.) Elle veut emmener une compagnie d'opéra sur cette planète Rlaru. Elle va dépenser des millions sans sourciller.

Bickel écoutait avec un hochement de tête de temps à autre, les lèvres froncées dans une moue de réflexion.

— Votre tante est un spécimen d'une espèce par malheur presque disparue : l'amateur nageant dans l'opulence, l'excentrique fortuné. Une femme remarquable – bien que je ne partage pas sa confiance dans le Capitaine Gondar.

— C'est épouvantable ! déclara Roger. Il l'a convaincue de se lancer dans un projet qui va coûter une somme énorme ! Elle veut visiter d'autres planètes en cours de route – vous-même, vous l'avez influencée, avec votre description des Capdebois Bidentés écoutant la musique de votre tourne-disque.

Bernard Bickel eut un rire d'incrédulité.

— Mais c'est ridicule ! Ces créatures-là se demandaient seulement comment j'avais réussi à enfermer tant d'insectes – qui chez eux émettent des sons aigus et violents à l'intérieur d'une si petite boîte. L'idée de votre tante excusez-moi de parler avec franchise – est stupide. Les Capdebois ne feraient pas la différence entre un concerto et un coup de poing dans le nez.

Roger eut un rire chevrotant.

— Elle a été vivement impressionnée par vos propos. Je me demande – je ne sais comment vous dire ça... mais ne pourriez-vous trouver un moyen de mettre les choses au point avec ma tante ?

Bernard Bickel fronça les sourcils, caressa sa belle moustache argentée.

— Je serais heureux de conseiller votre tante, bien sûr, mais cela m'est impossible de débarquer chez elle pour lui corner aux oreilles mon opinion.

— Ah, j'ai une idée ! s'exclama Roger. Venez aujourd'hui à Ballew comme mon invité. Elle sera ravie de votre visite.

Bickel eut un léger haissement d'épaules.

— Je n'ai rien d'autre de prévu... et je serai heureux de voir le domaine de votre tante.

— Bon ! Nous partirons quand vous voudrez.

— Oh... à deux heures ?

— Parfait. Je passerai vous chercher avec mon aérocar.

Peu avant trois heures, Roger et Bernard Bickel arrivèrent à Ballew. Roger posa son aérocar sur la plate-forme d'atterrissement – et Grumiano, le vieux portier, vint prendre l'appareil pour le ranger dans le garage.

Bernard Bickel s'approcha de la balustrade, examina le parc.

— Quel domaine magnifique, absolument seigneurial ! Il doit avoir des centaines d'années !

— Oui, c'est une belle propriété. Et je ne veux pas la voir vendre aux enchères... Nous trouverons probablement ma tante dans la roseraie, ou peut-être sur la terrasse sud.

Dame Isabel, en fait, était assise à une table de marbre sur la terrasse sud, dictant des lettres devant un magnétophone tout en appelant des correspondants au visiophone. Elle adressa un bref signe de tête aux deux arrivants, ne reconnaissant apparemment pas Bernard Bickel.

— Assieds-toi, Roger, je suis à toi dans un instant.

J'ai Marzic Ipsigori en ligne et nous essayons de nous mettre d'accord. Je pense qu'il se joindra à nous.

Roger et Bernard Bickel attendirent pendant que Dame Isabel s'entretenait avec le célèbre baryton qui, finalement, ne pouvait pas donner de réponse définitive à Dame Isabel avant d'avoir vérifié ses engagements pour l'année à venir.

Dame Isabel ferma l'appareil, pivota d'un mouvement vif pour faire face à Roger et à Bickel.

— Eh bien, Roger : qui est ton ami ? Mais, bien sûr, c'est Mr. Bickel.

— Oui, et ravi de cette occasion de voir votre demeure et son merveilleux parc.

Dame Isabel hocha la tête.

— Ballew est à son avantage en été. Roger, va trou ver Holker et dis-lui de servir le thé.

Quand Roger revint, Dame Isabel et Bernard Bickel se promenaient dans la roseraie, en parlant avec une grande animation. De temps à autre, Dame Isabel riait de bon cœur, et Bernard Bickel aussi semblait s'amuser. Au moins, songea Roger, sa tante écoutait sans ressentiment. Peut-être d'elle-même avait-elle commencé à éprouver des inquiétudes devant l'énorme complexité du projet. Roger soupira de satisfaction : confier son problème à Bernard Bickel avait été une démarche avisée.

Holker mit le couvert pour le thé ; Dame Isabel et Bickel vinrent rejoindre Roger.

— Bonne nouvelle, Roger ! s'exclama Dame Isabel. Bonne nouvelle, en vérité ! M<sup>r</sup>. Bickel a accepté de se joindre à notre petite tournée dans les planètes ! Il sera conseiller musical, à un salaire vraiment exorbitant, je suis navrée de le dire... (elle eut un glouissement de rire espiègle) mais nous aurons sa science de spécialiste pour nous guider.

Roger considéra avec stupeur et chagrin Bernard Bickel, qui hocha la tête en souriant.

— Je serai absolument franc, dit Bickel. Vous n'auriez pas pu engager quelqu'un de plus qualifié. Il y a des douzaines de pièges où, sans le conseil d'un spécialiste, vous tomberiez immanquablement.

Roger se leva ; Dame Isabel le regarda avec surprise.

— Roger, tu ne restes pas dîner ?

— Non, dit Roger, je viens de me rappeler que j'ai un rendez-vous.

Il s'inclina d'un air sévère à l'adresse de Bernard Bickel et s'en alla.

Dame Isabel poussa un soupir.

— Roger dépasse ma compréhension. Un garçon charmant mais, comme tant de sa génération, sans but dans la vie. Je lui ai trouvé un poste aux Valeurs Atlantiques. Le monde des

actions et des obligations est fascinant à ce qu'il paraît et je suis sûre que le challenge d'heures régulières se révélera stimulant.

— Très juste, dit Bernard Bickel. Vous avez pris une sage décision.

## Chapitre 4.

D'un point de vue de journaliste, le monde à ce moment-là était plongé dans la torpeur. Pas la moindre bataille politique ; les procès en injures publiques Hall-Anderson étaient terminés ; la dernière main avait été donnée à la restauration de l'antique Athènes ; personne n'avait vu le Monstre du Loch Ness depuis plusieurs mois. Le divorce de Barbara Bankwiler d'avec le Grand-Duc du Tibet avait été prévisible ; les nouveaux modèles d'aérocars ne sortiraient pas avant plusieurs mois. Ça et là, bien sûr, il y avait quelques nouvelles : La Société de l'Homme Bleu avait fait l'acquisition de quatre cent mille hectares de terrain au cœur de la Mauritanie, centrés autour de la sebkha<sup>6</sup> de Chinchane, où les membres de l'association pourraient passer leurs vacances en menant l'antique existence nomade ; un bretzel creux, contenant un tiers de litre de bière, avait été lancé sur le marché ; les Coyotes de Guadalajara<sup>7</sup>, les Petits Malins de Las Vegas, les Séismes d'Osaka, les Noirs de Saint-Louis, les Chaussettes Vertes de Milan et les Avatars de Bangalore passaient pour avoir des chances égales aux prochains matches de championnat de base-ball. Mais ce n'était que des souffles d'air dans le pot au noir de l'été, et le projet de Dame Isabel d'aller en tournée sur les planètes lointaines souleva l'intérêt dans le monde entier.

---

<sup>6</sup> Sebkha : mot arabe désignant une plaine plate souvent salée, occupée parfois après la pluie par un lac peu profond ; marécage salé ou lagune salée d'Afrique du Nord. (N.d.T.)

<sup>7</sup> Guadalajara est une ville du Mexique, Las Vegas est dans le Nevada, Osaka au Japon, Milan en Italie, Bangalore en Inde et Saint-Louis au Sénégal, à moins que ce ne soit à la Réunion, à la Guadeloupe ou au confluent du Missouri et du Mississippi. (N.d.T.)

Des spécialistes furent appelés à donner un avis ; leurs déclarations furent sondées et décortiquées, tant et si bien que finalement une controverse de première grandeur fit rage chez les intellectuels. Les porte-parole d'un point de vue qualifièrent crûment Dame Isabel de cinglée et le projet de farfeluterie musicale ; d'autres remarquèrent que l'expérience serait – au moins – édifiante pour ceux qui y participeraient. Dans un article persuasif paru dans le *Cosmologicien*, Bernard Bickel écrivit : « Il se pourrait fort bien que tous les individus de toutes les planètes n'apprécient pas la totalité du répertoire – mais un impact quelconque doit se produire : au pire, simplement de l'étonnement devant le son et la couleur ; au mieux, une réaction enthousiaste, encore que peut-être intuitive (ne l'oublions jamais, les œuvres présentées seront essentiellement de l'opéra classique, une forme de musique codifiée et sophistiquée). Il est possible que nous rencontrions des races possédant des structures sonores élaborées ; beaucoup existent : j'en ai, pour ma part, rencontré plusieurs. D'autres races sont complètement sourdes et pour elles la musique est inimaginable. Néanmoins, aucune ne manquera d'être impressionnée par la grandeur de l'opéra classique et par la vitalité artistique des gens qui l'ont créé. Nous établirons pour le moins de bonnes relations publiques ; au mieux, nous ferons vivre une expérience enrichissante à des races qui n'ont pas eu notre chance. »

Dans un autre article, Bernard Bickel aborda avec prudence le sujet de la planète Rlaru : « Malheureusement, je n'ai eu qu'un bref aperçu des représentations données par la Neuvième Compagnie. Je dois dire que ce *soupçon*<sup>8</sup> m'a donné à réfléchir. Quant à l'endroit où se situe Rlaru, je ne peux en dire : le plus voyageur des musicologues ne parvient à visiter qu'une fraction minime des mondes habités. J'aimerais souligner un point qui semble jusqu'à présent n'avoir pas été abordé : la Neuvième Compagnie, d'après tout ce que j'ai appris, se compose d'individus plus et moins qu'humains mais cependant

---

<sup>8</sup> En français dans le texte. Jack Vance utilise le mot dans son sens familier de « quantité minime », évidemment. (N.d.T.)

appartenant au type anthropoïde amplement représenté dans le cosmos. Si les traits, l'anatomie et la configuration suivent une évolution parallèle, pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'idiome musical – d'autant plus que l'harmonie est une science aussi objective que la chimie ? Pour le moment, laissons cette question de côté. La providence et Adolph Gondar aidant, nous allons visiter cette planète merveilleuse et nous verrons par nous-mêmes. Que les choses soient telles qu'on le raconte – ou qu'elles ne le soient pas – nous reviendrons avec des renseignements précis. En attendant, je conseille à tous de suspendre leur jugement. »

Roger avait accepté de travailler aux Valeurs Atlantiques, car il avait trop d'expérience pour se rebiffer : c'est toujours sage de courber le dos sous la rafale. Effectivement, les événements tournèrent comme il s'y était attendu. Après une semaine d'aimable gâchis, il fut convoqué chez Mr. McNab pour s'entendre dire que certaines tendances financières alarmantes rendaient nécessaire une compression de personnel. Mr. Wool, l'employé le plus récemment engagé devait être le premier à partir.

Roger arbora une mine lugubre et se rendit à Ballew dans l'intention d'expliquer la chose à sa tante, mais ce fut pour apprendre qu'elle était allée au spatioport en compagnie de Bernard Bickel. Roger suivit et trouva Dame Isabel au dock d'aménagement au nord du terrain. C'est là que le *Phébus* (ainsi Dame Isabel avait-elle baptisé le vaisseau) était en cours de transformation pour s'adapter à l'usage qu'elle voulait en faire.

Le *Phébus*, Roger le découvrit en le contournant à la recherche de Dame Isabel, était un vaste vaisseau composé de cinq globes de dix-huit mètres de diamètre, reliés par des tubes ovoïdes ayant six mètres dans leur plus grande dimension. Un des globes avait été ouvert et modifié pour devenir une scène de théâtre et, là, Roger trouva Dame Isabel en consultation avec l'ingénieur chargé des travaux. Elle accueillit Roger brièvement et, semblait-il, sans surprise ni désapprobation.

Roger aspira prudemment l'air à plusieurs reprises, redressa les épaules et eut l'impression que le pire était passé car, naguère lors de circonstances similaires, Dame Isabel avait

déployé une volubilité claironnante. Maintenant, elle écoutait avec attention l'ingénieur expliquer comment il avait incorporé le théâtre dans le vaisseau. La forme pentagonale du *Phébus* occupait au sol une surface appréciable ; au centre, un étai serait dressé, des câbles fixés à chacun des globes, et le tout couvert d'une toile légère pour constituer un auditorium à la façon d'une tente.

Bernard Bickel rejoignit le groupe. Il était allé inspecter les logements et revenait à présent signaler que tout était en ordre. La cabine de Dame Isabel semblait un peu exiguë, de même que peut-être sa propre cabine et son bureau. Ne serait-il pas possible de les agrandir si peu que ce soit ? L'ingénieur convint d'examiner la question.

L'attention de Dame Isabel se relâcha. Son regard tomba sur Roger ; son visage changea d'expression.

— Roger ! Que diable fais-tu ici ? Pourquoi n'es-tu pas à ton bureau ?

Roger fut pris par surprise.

— Une mise à pied temporaire, balbutia-t-il, ou du moins je l'espère. Le marché est extrêmement calme ; Mr. McNab m'a expliqué que les affaires vont subir une forte baisse et qu'il est obligé de mettre en chômage technique environ un tiers de son personnel.

— Vraiment ? répliqua Dame Isabel d'un ton glacial.

Il n'a rien mentionné de ce genre quand je lui ai parlé.

Roger déclara que dans le monde de la finance les ennuis surviennent avec la rapidité de la foudre.

— Mr. McNab était naturellement désireux de me garder, mais il a dit que tous les autres considéreraient cela comme du favoritisme. Je lui ai répondu de ne pas tenir compte de mes sentiments et d'agir comme il le jugeait bon.

— Roger, déclara Dame Isabel, je ne sais vraiment pas que faire de toi. Tu as une excellente instruction, de bonnes manières, un certain charme insipide dont tu joues quand cela te convient, et un talent indéniable pour mener la vie à grandes guides. Comment te débrouillerais-tu sans la pension que je te donne ? Mourrais-tu de faim ? Ou crois-tu que les réclamations de ton estomac t'amèneraient à te colleter avec la réalité ?

Roger subit la semonce avec ce qu'il estima être une dignité remarquable. Finalement, Dame Isabel renonça.

— Je suppose qu'aussi longtemps qu'il me restera un quignon de pain je serai obligée de le partager avec toi.

Elle reporta son attention sur l'ingénieur et Roger s'en alla avec soulagement.

Il remarqua alors une jeune femme extrêmement séduisante qui examinait le *Phébus*. Elle portait un costume marron gansé de noir, une toque marron et noir : elle était un peu plus grande que la moyenne, avec l'allure dégagée que donne la bonne santé. Ses cheveux étaient bruns, ses yeux noisette, ses traits d'une régularité parfaite. La première impression de Roger fut favorable, ainsi que sa deuxième et sa troisième. Le magnétisme féminin irradiait d'elle ; la regarder, c'était vouloir l'approcher, la toucher, établir des droits de propriété. Mais cette jeune femme avait plus que du charme physique. Même au premier coup d'œil – et jamais auparavant Roger ne s'était considéré comme doté d'intuition – il perçut en elle quelque chose de miraculeux et d'extraordinaire, un *élan*<sup>9</sup> fabuleux impossible à définir.

La jeune femme prit conscience de l'attention de Roger. Elle n'en parut pas gênée. Roger sourit, bien que sans grande ardeur : la récente semonce n'avait rien fait pour exalter son amour-propre. Mais la jeune femme le regardait avec une expression qui était presque de l'admiration ; et Roger se demanda si par quelque moyen magique cette jeune femme magnifiquement belle n'avait pas vu au tréfonds de lui-même, n'avait pas compris la splendide essence de son Moi.

Et voici que – merveille des merveilles ! – elle s'approchait de lui ; elle parlait : sa voix était douce, avec un soupçon d'accent chantant que Roger ne sut pas identifier, qui insufflait à tout ce qu'elle disait le rythme de la poésie.

— Cette dame là-bas... est-ce Dame Isabel Grayce ?

— Oui certes ; vous êtes tombée juste, répliqua Roger. Vous ne pouviez pas tomber plus juste.

— Et qui est cet homme qui lui parle ?

---

<sup>9</sup> En français dans le texte.

Roger tourna la tête.

— C'est Mr. Bickel. Un spécialiste de la musique, ou du moins il le pense.

— Et vous êtes musicien ?

Roger regretta soudain de ne pas l'être ; manifestement, cette jeune femme souhaitait qu'il soit musicien, elle aurait été contente... Eh bien, il pourrait toujours apprendre.

— Oui... en un sens.

— Oh ? Vraiment ?

— Oui certes, déclara Roger. Je joue du... bref, je suis du type universel... Heu, qui êtes-vous ?

La jeune femme sourit.

— Voilà une question à laquelle je suis incapable de répondre... parce que je ne le sais pas exactement. Mais je vous dirai mon nom... si vous me dites le vôtre.

— Je suis Roger Wool.

— Vous êtes une relation de Dame Isabel Grayce ?

— C'est ma tante.

— Ah, vraiment ! (La jeune femme lui dédia un regard admiratif.) Et vous partez avec cette expédition qui s'en va parmi les planètes ?

Jusqu'à cet instant, Roger n'avait jamais envisagé de le faire. Il fronça les sourcils, jeta un coup d'œil prudent en direction de sa tante – et fut surpris de croiser son regard qui le fixait. Dame Isabel braqua sur la jeune femme un regard évaluateur et Roger comprit instantanément qu'elle n'approuvait pas. Dame Isabel aimait le genre sportif et tout d'une pièce, sans strates cachées ou ombres impénétrables. Cette jeune femme était stratifiée, ombrée et chatoyante d'un millier de reflets.

— Oui, déclara Roger, je pense que j'accompagnerai probablement l'expédition. Elle s'annonce assez amusante.

La jeune femme hocha la tête avec solennité, comme si Roger avait énoncé une vérité cosmique.

— J'aimerais aussi voyager dans l'espace.

— Vous ne m'avez pas donné votre nom, reprit Roger.

— Non, en effet. C'est un nom étrange, à ce qu'il paraît.

Roger ne se tenait plus d'impatience.

— Dites-le-moi.

Les lèvres de la jeune femme se contractèrent légèrement.

— Madoc Roswyn.

Roger lui demanda de l'épeler, et elle s'exécuta.

— En fait, c'est un nom gallois, du Merioneth<sup>10</sup>, à l'ouest des Monts Berwyn, mais maintenant il ne reste plus personne de la famille : je suis la dernière.

Roger voulait la consoler, mais Dame Isabel approchait à petits pas rapides.

— Roger, qui est ton amie ?

— Dame Isabel Grayce, Miss Madoc Roswyn.

Dame Isabel esquissa un salut sec de la tête. Madoc Roswyn déclara :

— Je suis heureuse d'avoir le privilège de vous rencontrer, Dame Isabel. Je trouve que c'est magnifique ce que vous faites et j'aimerais me joindre à vous.

— Vraiment. (Le regard de Dame Isabel scruta Madoc Roswyn de la tête aux pieds.) Vous jouez ?

— Jamais comme professionnelle. Je chante, je joue du piano, du concertina<sup>11</sup> et aussi de quelques instruments plutôt ridicules comme le flageolet.

Dame Isabel répliqua de la voix la plus sèche du monde.

— Malheureusement, notre répertoire sera presque entièrement composé d'opéras classiques, quoique je pense inclure un ou deux des Premiers Décadents.

— N'y aura-t-il pas de numéros d'entracte, ou de temps à autre un programme de variétés ? Je suis très adaptable et je suis sûre que je saurai me rendre utile de douzaines de façons.

— Peut-être en effet, répliqua Dame Isabel. Par malheur, la question de place est impérative. Si vous étiez un soprano de la plus haute qualité, absolument sûr dans l'exécution des principales œuvres russes, françaises, italiennes et allemandes, je serais disposée à vous offrir une audition, en même temps qu'à six autres sopranos remplissant ces conditions. La compagnie doit fonctionner comme une machine bien huilée,

---

<sup>10</sup> Comté du Pays de Galles, en Grande-Bretagne. (N.d.T.)

<sup>11</sup> Qui est, comme chacun sait, un instrument hexagonal de la famille de l'accordéon. (N.d.T.)

dont chaque élément contribue à l'ensemble. Des pièces qui ne s'y rapportent pas, comme les concertinas et les flageolets, seraient vraiment superflues.

Madoc Roswyn sourit poliment.

— Je dois accepter votre décision, bien sûr. Mais, si jamais vous envisagez un programme plus léger, plus détendu, j'espère que vous penserez à moi.

— Je puis vous promettre au moins cela, c'est certain. Roger sait où vous joindre, je présume.

— Oui, naturellement. Merci de votre attention, et je vous souhaite un grand succès.

Dame Isabel tourna les talons. Elle lança par-dessus son épaule :

— Je t'attendrai à Ballew ce soir, Roger. Nous avons certaines questions à régler.

Roger, soudain plein d'audace, prit le bras de Madoc Roswyn, contact qui fit vibrer des nerfs tout le long de son propre bras.

— Je sais, dit-il. Je vais vous emmener déjeuner et, entre les plats, vous pourrez jouer du flageolet.

— Je regrette de ne pas l'avoir apporté.

Roger la conduisit vers sa petite aérocarr ; ils décollèrent à destination d'une auberge perchée sur une cime et Roger eut le déjeuner le plus enchanteur de son existence. Il énonça des douzaines de déclarations extravagantes, que Madoc Roswyn écouta avec exactement le mélange approprié d'amusement, de scepticisme et d'indulgence. Roger essaya de tout savoir d'elle : il voulait en une seule heure brève compenser une vie entière où il ne l'avait pas connue, une vie entière pratiquement perdue. Les antécédents de Madoc Roswyn, comme elle l'expliqua, étaient simples et dépourvus de complications. Sa famille se composait de propriétaires terriens et de fermiers habitant une région assez reculée du Pays de Galles ; elle était allée à l'école communale dans un petit village de pierre et au collège à Llangollen. Quand ses parents étaient morts, elle avait vendu la vieille ferme et, depuis, voyageait par le monde. Elle avait travaillé tantôt ici, tantôt là, ne sachant trop que faire d'elle-même mais peu encline à compromettre sa liberté. Roger s'avisa

que c'était exactement son cas : il n'était ni paresseux ni incomptétent : il souffrait seulement de claustrophobie professionnelle. Quant à Madoc Roswyn et en dépit de sa franchise, le mystère persistait : des épaisseurs de mystère derrière d'autres épaisseurs ; des nœuds de sentiments qu'il ne pourrait jamais trancher ; des buts et des convictions auxquels elle ne ferait jamais allusion.

La constatation était pénible : quoi qu'il obtienne d'elle, beaucoup plus resterait toujours hors de son atteinte... Son premier enthousiasme un peu refroidi, Roger reconduisit Madoc Roswyn chez elle. Il aurait aimé l'emmener passer la soirée à Ballew mais tout bien pesé n'osa pas.

Au dîner, Dame Isabel s'abstint délibérément de parler de Madoc Roswyn. Bernard Bickel était présent et la conversation roula sur la formation de la compagnie.

— Je tiens à Guido Altrochi, déclara Dame Isabel. Je pourrais avoir Nels Lessing, en fait il a offert d'entrer dans la compagnie à titre gracieux et Guido veut un salaire exorbitant — mais je refuse de transiger. Seul le meilleur peut convenir.

Bernard Bickel eut un hochement de tête approuveur.

— Que n'y a-t-il plus de gens comme vous !

Roger tiqua.

— Si je m'occupais de cette affaire, dit-il, j'utiliserais des disques stéréo. Pourquoi pas ? Pense comme ce serait plus simple et combien moins coûteux !

Dame Isabel secoua la tête.

— Les représentations enregistrées sont toujours décevantes, elles ne transmettent jamais la vitalité, la présence vivante, le souffle de la musique.

— Bien assez bon pour les planètes arriérées, grommela Roger.

— Nous sommes suffisamment à la merci des machines, Roger. Si notre musique doit nécessairement être mécanique, alors il est temps pour nous de jeter l'éponge et d'abandonner tout espoir pour l'avenir de l'humanité.

— En admettant pour commencer que l'opéra soit de la musique, marmonna Roger.

— Plaît-il ?

— Je soulignais simplement les énormes économies qu'on pourrait réaliser.

— Un jour, mon jeune ami, dit Bernard Bickel, vous apprécierez la sagesse et le courage de votre tante. Qu'est-ce qu'une poignée de malheureux dollars ? Seule la présence physique des artistes, travaillant avec une parfaite discipline, peut susciter l'émotion d'une expérience musicale authentique... et c'est cette émotion, cette sensation d'émerveillement que nous désirons communiquer !

Ne trouvant pas d'autre argument, Roger écouta Dame Isabel et Bernard Bickel débattre des mérites de Cassandra Prouty comparés à ceux de Nellie Milanova ; mettre en balance l'indéniable présence scénique de Ruger Mandelbaum et sa corpulence qui le rendait impropre à jouer certains rôles. Blitz Soerner se montrait faible en italien, mais aucune autre artiste au monde n'interprétait mieux les Décadents. Bernard Bickel proposa Andreï Szinc pour le poste de directeur de la scène. Dame Isabel approuva. Et ainsi de suite pendant deux heures, tandis que Roger traçait des cercles sur la nappe avec sa cuillère.

— Il y a un choix qui ne souffre pas de discussion, déclara Dame Isabel. Notre chef d'orchestre doit être Sir Henry Rixon ! Ce serait impossible de nous passer de lui.

Roger abandonna la contemplation de la nappe, se demandant s'il n'y aurait pas moyen de faire disparaître Sir Henry Rixon pendant six mois, le temps que sa tante perde son intérêt pour cette fantaisie follement coûteuse.

Bernard Bickel fronça pensivement les sourcils.

— Sir Henry Rixon... ou Siebert Holgeness.

— Mais oui ! Je n'avais pas pensé à lui, reconnut Dame Isabel, et il y a ce jeune et merveilleux Jarvis Akers.

Roger reporta son attention sur la nappe. Sir Henry Rixon, il aurait pu se débrouiller pour l'emprisonner sur une île déserte, mais pas une demi-douzaine d'autres.

Dame Isabel finit par tourner son regard vers Roger.

— Et maintenant, Roger, que diable allons-nous faire de toi ?

— Eh bien, dit Roger, je suis presque tenté de partir avec le *Phébus*.

Dame Isabel eut un hochement de tête sec.

— Impossible, Roger. La question de place est impérative, comme je l'ai dit à ton amie Miss Roswyn aujourd'hui.

Roger ne s'était pas attendu à plus.

— Je pense que tu pourrais au moins accorder une audition à Miss Roswyn. Elle a beaucoup de talent.

— Sans doute. Qui est au juste cette jeune femme, Roger ? Quelles sont tes relations avec elle ?

— Je n'en ai aucune. Je sais simplement qu'elle s'y connaît en musique et...

— Je t'en prie, Roger, ne parle pas de ce que tu ne comprends pas.

Le lendemain, Roger déjeuna encore avec Madoc Roswyn. Elle paraissait prendre plaisir à sa compagnie et, quand ils sortirent du restaurant, elle glissa sa main dans la sienne.

Ils s'en allèrent survoler l'Océan dans l'aérocarré de Roger. Il dit subitement :

— Je ne vous connais que depuis deux jours, mais j'ai l'impression que cela fait... eh bien, honnêtement, deux jours.

Madoc Roswyn rit.

— Je vous aime bien, Roger. Vous êtes si reposant. Si peu exigeant... vous me manqueriez quand vous serez parti.

Roger avala sa salive et se résigna à un courageux sacrifice.

— Au diable la tournée spatiale. Je préfère rester avec vous. Tenez... marions-nous !

Madoc Roswyn secoua tristement la tête.

— Si vous manquiez cette merveilleuse expédition à cause de moi, vous m'en voudriez. Pas sur-le-champ peut-être – mais vous le regretteriez et finalement vous en viendriez à me détester. Je l'ai vu se produire chez d'autres personnes... Je ne serai jamais un obstacle pour vous. Partez avec la tournée et je me débrouillerai comme avant.

— Si seulement Tante Isabel n'était pas une telle vieille entêtée ! s'exclama Roger. Nous pourrions partir tous les deux !

— Oh, Roger ! Comme ce serait merveilleux ! Mais c'est impossible.

— Si, c'est possible ! Et cela se réalisera ! Laissez-moi faire !

— Oh, Roger... j'en suis folle de joie !

Elle jeta les bras autour du cou de Roger et l'embrassa. Roger mit l'aérocarr en pilotage automatique, mais Madoc Roswyn glissa vers l'autre bout du siège.

— Roger, soyez sage. Vous êtes l'homme le plus ardent...

— Vous m'épouserez ?

Madoc Roswyn réfléchit gravement, lèvres serrées.

— Pas si nous devons nous séparer tout de suite après.

Roger leva les bras au ciel.

— Qu'est-ce qu'un petit voyage dans l'espace ? Je reste !

— Voyons Roger, nous en avons déjà discuté.

— Exact. J'avais oublié. Alors nous partirons tous les deux dans le *Phébus*.

Madoc Roswyn eut un sourire mélancolique.

— Votre tante s'est montrée catégorique à ce sujet.

— Laissez-moi faire, dit Roger. Je sais comment manœuvrer la vieille bique.

Dame Isabel était de bonne humeur. Sir Henry Rixon, Andreï Szinc et Ephraïm Zerner, la célèbre basse wagnérienne, avaient tous accepté d'entrer dans la compagnie du *Phébus*, et il ne devait y avoir à présent aucune difficulté pour recruter d'autres musiciens d'un prestige égal.

Roger, un peu à l'écart dans la pièce, écoutait Sir Henry définir ses idées concernant l'orchestre.

— Nous serons forcés de transiger ici et là, mais c'est naturellement absurde d'envisager un orchestre de cent vingt musiciens. Et, comme vous le savez, je considère un orchestre moins important en nombre comme plus souple et capable de plus de mordant. Donc, avec votre approbation, je vais sélectionner des instrumentistes sur cette base.

Sir Henry Rixon s'en alla peu après ; Dame Isabel médita quelques instants sans bouger, puis sonna pour le thé. Elle se tourna vers Roger.

— Eh bien ? Que penses-tu de Sir Henry ?

— Il m'a fait une très forte impression, déclara Roger. Le meilleur choix possible pour le poste.

Dame Isabel émit un petit rire sec.

— Je suis heureuse d'entendre ton approbation.

— Oui, je me réjouis à l'avance de cette expédition.

Holker roula dans la pièce la table à thé ; Dame Isabel remplit deux tasses en deux mouvements énergiques.

— Comme je l'ai déjà dit, Roger, je n'ai pas l'intention de t'emmener. Tu ne serais qu'un poids mort.

— Je ne vois pas pourquoi je ne tirerais pas un peu d'agrément de ce voyage, grommela Roger. Tous les parasites que tu as engagés en profitent bien, eux.

— Je te prie de ne pas traiter ces gens-là de parasites, Roger ; ce sont des musiciens.

— Parasites, musiciens... cela revient au même. Les natifs de ces planètes perdues ne verront pas la différence.

— Non ? Questionna Dame Isabel avec une douceur menaçante.

— Bien sûr que non. Le projet entier est dingue. Ces créatures nous sont complètement étrangères ; comment, au nom des Sept Muses, peuvent-elles apprécier une musique quelconque, pour ne rien dire de l'opéra ? Si tu veux mon avis, restes-en là et tu économiseras une fortune !

Une fois de plus, Dame Isabel émit son petit rire glacial.

— Par moments, Roger, ton éloquence devient absolument flamboyante. Je suis notamment impressionnée par ton évocation des Muses. Mais dans ta sollicitude pour ma bourse tu as négligé certains faits. Par exemple, comment expliques-tu l'énorme succès de la Neuvième Compagnie ici sur Terre ?

Roger but son thé à petites gorgées.

— Eh bien... elle était presque humaine.

Dame Isabel déclara calmement :

— Il y a des centaines de races anthropoïdes parmi les peuples de la galaxie.

Roger se rappela son dessein premier. Après avoir contemplé sa tasse en fronçant les sourcils, il hocha la tête avec lenteur.

— Ma foi... tu as peut-être raison. Nul doute que le voyage sera intéressant et quelqu'un devrait tenir avec précision un journal de bord, c'est certain.

Roger leva les yeux comme s'il était saisi d'une soudaine inspiration.

— C'est un travail dont j'aimerais bien me charger. Nous pourrions même publier ce journal comme documentaire sur le voyage. Avec des photographies, des bandes sonores... Tu écrirais une préface...

Dame Isabel s'apprêta à parler, puis se ravisa. Finalement, elle dit :

— Tu te sens capable d'assumer un travail de ce genre ?

— Et comment ! Écrire est la profession pour laquelle je suis fait.

Dame Isabel soupira.

— Très bien, Roger. Je vois que tu es décidé à accompagner la tournée, et je suppose que je dois donner mon accord.

— Merci, Tante Isabel.

— Je suggère que tu te renseignes un peu sur l'histoire et l'évolution de l'opéra et que tu essaies de te former au moins un peu le goût. Tu te sentirais vraiment ridicule si quelqu'un d'une lointaine planète se montrait plus sensible à notre musique que tu ne l'es toi-même.

— Pas de danger, dit Roger — et Dame Isabel le dévisagea attentivement, soupçonnant une possible ambiguïté.

— Je ferais peut-être bien de jeter un coup d'œil à l'itinéraire qui a été projeté, reprit Roger, pour pouvoir commencer mes recherches.

Dame Isabel lui tendit en silence une feuille de papier que Roger étudia un instant ou deux. Il leva les yeux avec une expression de surprise contristée.

— Il y a là des mondes à peine explorés !

— Notre itinéraire, expliqua Dame Isabel, est nécessairement conditionné par l'emplacement des planètes où nous pouvons nous attendre à un auditoire accueillant et capable d'apprécier. Tu vois, Roger, que contrairement à ce que tu croyais nous ne sommes ni irresponsables ni dépourvus de sens pratique ; nous ne projetons pas de jouer *Die Walküre*<sup>12</sup> devant une colonie de

---

<sup>12</sup> Autrement dit : la Walkyrie (1870) du musicien allemand Richard Wagner, sur un livret tiré par lui de la légende de l'anneau du roi des Nains Nibelung. La Walkyrie est la deuxième partie de la tétralogie intitulée l'Anneau des

polypes flottants ou autres du même genre. Fais-nous au moins la grâce de le croire.

— Oh, bien sûr. (Roger examina la liste.) Et lequel de ces mondes est le si célèbre Rlaru ?

— Garde tes sarcasmes pour toi, Roger, je t'en prie ; ton engagement dans la tournée n'est encore au mieux qu'un projet. Quant à Rlaru, le Capitaine Gondar nous y conduira en temps opportun. Il a d'excellentes raisons de ne parler de rien jusqu'à ce que le *Phébus* ait quitté la Terre.

— Peut-être que oui, peut-être que non, grommela Roger. Si j'étais toi, je m'arrangerais pour avoir une garantie quelconque que ce diable de Gondar ne nous abandonnera pas tous sur je ne sais quelle planète perdue – et ce n'est pas du sarcasme, c'est du pur bon sens.

La patience de Dame Isabel commençait à s'épuiser.

— J'ai toute confiance dans le Capitaine Gondar. De plus, je détiens une très importante somme d'argent qui doit lui revenir. Et, en troisième lieu, si tu redoutes une éventualité aussi absurde, rien ne t'oblige à accompagner la tournée.

— Ce que j'en dis, c'est uniquement pour toi et la compagnie, protesta Roger. Alors, naturellement, je passe en revue toutes les causes possibles de désagrément.

— Je m'en suis déjà occupée. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai de la correspondance à faire et je dois redistribuer les cabines pour te loger.

— Oh, je n'ai pas besoin de beaucoup de place, déclara Roger avec aplomb. Ma secrétaire peut travailler dans le bureau de Bickel, dont il n'a pas besoin de toute façon, et en ce qui concerne le couchage, eh bien, case nous n'importe où.

Darne Isabel dévisagea Roger avec stupeur.

— De quoi diable parles-tu ? Si par « secrétaire » tu entends cette jeune femme on ne peut plus subtile que j'ai vue au spatioport, mieux vaut que tu renonces totalement à cette idée.

---

Nibelungen qui comprend l'Or du Rhin (1869), la Walkyrie, Siegfried (1876), le Crépuscule des Dieux (1876). (N.d.T.)

— C'est une secrétaire accomplie, répliqua Roger d'un ton boudeur, et de plus elle est ma *fiancée*<sup>13</sup>.

Dame Isabel fut agitée de mouvements nerveux, comme gênée par son impuissance à exprimer l'inexprimable. À la fin, elle dit :

— Tu ne parviens pas à comprendre un fait fondamental. Cette expédition est une affaire sérieuse, entre prise par des personnes qui se sont vouées à un idéal artistique, et nullement une idylle amoureuse.

Plus tard dans la soirée, Roger appela Madoc Roswyn par visiophone. Quand elle fut au courant, sa bouche ravissante s'affaissa dans une moue de tristesse.

— Oh, Roger, quel dommage. Croyez-vous qu'elle changera d'avis ?

— Aucune chance. Pour je ne sais quelle raison, elle a... eh bien, pas exactement de l'aversion...

Madoc Roswyn hocha la tête.

— Les femmes n'ont pas l'air de m'aimer. Pourquoi, je l'ignore. Je ne flirte pas ni n'attire l'attention...

— C'est parce que vous êtes d'une si parfaite beauté, dit Roger. Comment avez-vous pu accepter d'épouser un homme ordinaire comme moi, je ne le comprendrai jamais.

— Je me demande ce que je ferai quand vous serez parti, soupira Madoc Roswyn. Peut-être irai-je vivre à Paris ; j'ai des amis là-bas ; je ne ressentirai pas la solitude.

— Je vais lâcher cette expédition ridicule et rester ici, s'exclama Roger avec emportement. Je me moque d'être...

— Non, Roger. Cela ne marcherait pas.

— Alors, nom d'une pipe, vous viendrez aussi, quand je devrais vous faire voyager clandestinement !

— Oh, Roger ! Vous oseriez ?

— Bien sûr que j'oserais ! Je suis le plus audacieux déchaîneur de tempête et braveur de tante qui existe dans l'univers humanoïde et si vous ne me croyez pas, j'accours à votre appartement pour vous le faire croire.

---

<sup>13</sup> En français dans le texte.

— Je vous crois, Roger... mais est-ce que nous pouvons réussir ?

— Réussir quoi ?

— À m'embarquer clandestinement.

Roger hésita.

— Vous parlez sérieusement ?

— Oui.

Roger respira à fond.

— Très bien. On le fera.

## Chapitre 5.

Le *Phébus* naviguait depuis deux heures dans l'espace. Les chanteurs et les musiciens demeuraient debout à regarder quelque peu mélancoliquement la Terre qu'ils laissaient derrière eux. Dame Isabel s'était confinée dans sa cabine, souffrant – ainsi qu'en courait le bruit – d'une crise aiguë de mal de l'espace : propos auquel donnaient créance les fréquentes allées et venues du Dr. Shand, le médecin du bord.

Adolph Gondar – maintenant Capitaine Gondar – restait dans le poste de commandement en compagnie de Logan de Appling, le beau et jeune astrogateur. Roger Wool avait été vu dans diverses parties du vaisseau. Sa pâleur et son extrême nervosité étaient attribuées au mal de l'espace. Bernard Bickel se prodiguait ici et là, répondant aux questions, calmant les inquiétudes et, en général, maintenant le moral de la compagnie, tandis que Sir Henry Rixon inspectait l'arrimage des instruments de musique, pour s'assurer que la vibration du décollage n'avait pas endommagé les deux pianos à queue.

Le premier repas du voyage fut bientôt annoncé : un déjeuner nécessairement dépourvu d'apparat servi dans le style cafétéria. Le steward du mess, remarquant que Roger passait une seconde fois devant les plateaux, s'exclama joyeusement :

— Voilà un homme qui a bon appétit ! Continuez à manger comme cela, vous serez bientôt gras !

Roger rougit.

— Il se trouve que j'ai faim, dit-il d'un ton assez sec et il s'en fut avec le plateau.

— Susceptible, celui-là, dit le steward à George Jameson, le percussionniste. J'espère qu'il n'y en a pas beaucoup comme lui à bord.

— C'est le neveu de Dame Isabel, expliqua Jameson. Elle le tient en laisse très court ; pas étonnant s'il est un peu irritable.

— Je me demande où il fourre toute cette boustifaille, reprit le steward. Il n'a pas l'air d'un gros mangeur.

Au repas suivant, la voracité de Roger attira de nouveau l'attention.

— Regardez, dit le garçon de service. Ce type sort de la salle avec un plateau. C'est peut-être une espèce d'accapareur de nourriture, vous ne croyez pas ?

Roger se montra ensuite circonspect pendant un ou deux repas, mais le steward ne tarda pas à s'apercevoir qu'il introduisait discrètement des bouchées de ci ou de ça dans un sac.

Deux heures plus tard, un garçon de salle différent informa Roger que Dame Isabel désirait lui parler immédiatement.

Les jambes en plomb, Roger se rendit à la cabine de Dame Isabel. Le visage de celle-ci, blanc comme de la bouillie sous l'effet du mal de l'espace, était sévère.

— Assieds-toi, Roger, ordonna-t-elle. J'ai plusieurs choses à te dire. Je rappellerai au préalable que de tous les défauts humains j'estime l'ingratitude un des plus méprisables. Suis-je claire ?

— Si tu parles dans un sens général, oui.

— Plus précisément, je me réfère à la présence de ta « fiancée » à bord du vaisseau. (Elle leva la main.) Ne m'interromps pas. Dans le passé, j'éprouvais de l'affection pour toi et j'avais l'intention de te léguer à la fin de mes jours une portion non négligeable de mes biens. Les découvertes de cette dernière heure me forcent à réviser du tout au tout mes intentions. Je n'ajouterai rien, sinon que notre première escale est la Planète de Sirius et que toi et cette femme y serez débarqués.

— Tante Isabel, s'exclama Roger horrifié, les choses ne sont pas ce que tu crois ! Je vais t'expliquer !

— Les faits sont éloquents. Ta maîtresse est sous la garde du Capitaine Gondar et je pense qu'il a improvisé un cachot dans une soute. Tu as de la chance de ne pas être traité de la même façon. Et maintenant laisse-moi. C'est abominable qu'en plus de ce terrible mal de l'espace je doive être accablée par les impudicités de mon neveu.

— Une dernière remarque, riposta fermement Roger. Elle n'est pas ma maîtresse, elle est ma fiancée ! Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais elle a absolument refusé de me permettre plus qu'un baiser sur la joue jusqu'à notre mariage... qui, je l'espère, sera bientôt célébré. Dépose nous sur la Planète de Sirius puisque tu y tiens, mais épargne-moi ton hypocrisie ; j'ai entendu certaines histoires à ton propos du temps où tu avais cinquante ans de moins et, si elles sont vraies, l'embarquement clandestin de Miss Roswyn est absolument insignifiant.

— Sors d'ici, espèce de garnement effronté ! s'exclama Dame Isabel, de la voix rauque, basse et nasale qui témoignait de son humeur la plus véhemente.

Roger quitta la cabine. Tête basse, il s'éloigna machinalement dans la coursive. Renié ! Déshérité ! En disgrâce ! Il soupira. Qu'importe ? L'affection de Madoc Roswyn était une ample compensation. Il se dirigea vers le poste de commandement pour conférer avec le Capitaine Gondar et, à sa surprise, découvrit Madoc Roswyn assise tranquillement sur un banc. Elle leva les yeux quand il entra, les abaissa ensuite sur ses mains. Elle paraissait tellement désemparée, désespérée, pitoyable, que Roger eut du mal à s'empêcher de traverser la pièce en courant pour la consoler. Mais il se tourna vers le Capitaine Gondar qui, dans son uniforme noir, semblait plus mélancolique et méditatif que jamais.

— J'ai cru comprendre que ma tante avait placé Miss Roswyn sous votre garde.

— C'est exact, Monsieur Wool.

— Voulez-vous me permettre d'échanger quelques mots en particulier avec elle ?

La réponse du Capitaine Gondar surprit quelque peu Roger :

— N'avez-vous pas déjà fait assez de mal ?

Et Roger vit que le long visage maigre était tendu et coléreux. Puis Gondar haussa les épaules.

— Si Miss Roswyn accepte de vous parler, je suis évidemment d'accord.

Madoc Roswyn se tourna vers le Capitaine Gondar avec une étrange expression sur son visage, une expression qui déconcerta Roger : c'était presque comme si elle le suppliait. Le

Capitaine Gondar esquissa un bref mouvement brusque et tourna les talons. Madoc Roswyn se leva, suivit Roger dans le couloir. Roger voulut la prendre dans ses bras, mais elle recula.

— Je vous en prie, Monsieur Wool... dites ce que vous avez à dire et puis...

— Ma chérie ! s'exclama Roger d'une voix étranglée. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas ? (Elle eut un rire amer.) L'affreuse situation où vous m'avez entraînée, les choses que vous avez dites de moi... c'est miraculeux qu'il me reste une bribe de réputation !

— Je ne comprends pas ! Chevrotta Roger. J'ai simplement...

— Vous m'avez simplement plongée dans les pires ennuis que j'aie jamais connus ! Heureusement que j'ai découvert quel gaffeur égoïste vous êtes avant que vous n'ayez fait encore plus de mal ! Maintenant, je vous en prie, allez-vous-en et ne m'adressez plus jamais la parole ! Le Capitaine Gondar au moins a la bonté de m'aménager un endroit pour dormir et de veiller à ce que je mange à ma faim !

Roger se détourna comme un aveugle et faillit entrer en collision avec le Capitaine Gondar qui était planté dans l'embrasure de la porte.

Une heure plus tard, le Capitaine Gondar se présenta à Dame Isabel.

— Oui, capitaine ? Comment cela se passe-t-il ?

— À merveille, madame. J'ai pris des dispositions concernant la jeune dame que, j'en ai peur, votre neveu a tenté de tromper.

— Quoi ? Roger tromper quelqu'un d'autre que moi ? Certainement pas cette machiavélique petite guenipe.

Le visage du Capitaine Gondar se ferma.

— Vous apprendrez toute la vérité en son temps, madame. En attendant, la jeune dame non seulement est pleine de remords, mais veut offrir une réparation pour le désagrément qu'elle a involontairement causé.

— Vous parlez par énigmes, s'exclama sèchement Dame Isabel. Comment aurait-elle fait quoi que ce soit « involontairement » ?

— Mr. Wool l'a attirée à bord par ruse. Elle a été droguée et, en se réveillant, elle s'est retrouvée enfermée dans un placard. Mr. Wool a tenté périodiquement d'abuser d'elle, mais sans succès.

Dame Isabel émit un éclat de rire croassant.

— Si c'est vrai — mais j'en doute — voilà bien le niveau de capacité que j'attends de Roger. Il a une jeune fille enfermée dans un placard, droguée et réduite à l'impuissance, et néanmoins elle le repousse. Vous m'en direz tant. Pauvre Roger.

— Cette jeune dame a appris que vous souffriez du mal de l'espace et elle en a été navrée. Elle me dit qu'elle connaît un remède et serait heureuse de vous soulager.

Dame Isabel frotta son front livide.

— Dans l'état où je suis, j'accepterais l'aide du diable en personne. Quel est ce remède ?

— Je vais la chercher et nous verrons ce qu'elle peut faire.

Madoc Roswyn entra dans la pièce. Elle examina Dame Isabel un instant ou deux, hochant pensivement la tête et dit tout bas quelques mots au Capitaine Gondar. Il sortit et Madoc Roswyn s'approcha de Dame Isabel.

— À présent, madame, si vous voulez bien vous détendre et fermer les yeux, je vais essayer de stimuler les nerfs que de nouvelles conditions inhabituelles ont contractés. Le Capitaine Gondar est parti préparer une potion — une vieille recette paysanne des montagnes galloises...

Elle effleura Dame Isabel ici et là, à la gorge, au cou, au front.

Le Capitaine Gondar revint avec un verre qui se révéla contenir un liquide épais et trouble.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dame Isabel d'un ton soupçonneux.

— Du soufre, du miel et une petite goutte de whisky. Buvez et vous vous sentirez une autre femme.

Dame Isabel but la potion, fit une grimace.

— Avec ça, on est guéri ou on est mort.

Madoc Roswyn continua à la toucher ça et là, rien que de petits effleurements du bout des doigts. Dame Isabel se redressa dans son fauteuil. D'une voix émerveillée, elle dit :

— Mais, vous savez, c'est vrai que je me sens mieux !

— J'en suis très contente, répliqua Madoc Roswyn qui s'en alla discrètement.

— Humf, fit Dame Isabel. Elle a indiscutablement un don... Étrange créature... Naturellement, elle doit être débarquée sur la Planète de Sirius. Mais, entre-temps, veillez à ce qu'elle soit bien installée. Je lui dois au moins cela. Humf. Cet idiot de Roger. Que diable va-t-il devenir ?

Le *Phébus*, encapsulé dans la non-matière comme un ver dans une noix de galle, filait à travers l'espace avec la rapidité de la pensée. Le soleil devint une étoile, et Sirius une étoile plus brillante droit devant. Les musiciens s'occupaient en jouant de leur instrument, les chanteurs en faisant des exercices et des répétitions. Il y avait les inévitables mouvements d'humeur, la formation et la dissolution de clans, plusieurs romans d'amour, autant de querelles, une quantité de potins, insinuations et commentaires caustiques – et, grâce à ces activités, les ravages du mal de l'espace furent en majeure partie évités.

À mi-parcours, Dame Isabel présida une réunion arrosée de champagne, où elle adressa un discours à la compagnie :

— Je suis très satisfaite de la façon dont chacun de vous s'est adapté aux circonstances du voyage. Devant nous se trouvent Sirius et la Planète de Sirius qui, pour la plupart d'entre nous, représente la première incursion dans un monde étranger. La Planète de Sirius n'est pas du tout pareille à la Terre sauf en ce qui concerne la pesanteur et l'atmosphère. Elle occupe ce qu'on appelle, je crois, la « Position Troyenne »<sup>14</sup> par rapport à Sirius A et Sirius B ; et elle reçoit seulement un dixième du rayonnement que la Terre reçoit du Soleil. Néanmoins une température agréable y est maintenue à la fois par sa chaleur interne et une atmosphère formant « serre » qui retient très efficacement la chaleur. Sa flore et sa faune ne ressemblent à

---

<sup>14</sup> C'est-à-dire qu'elle occupe un des sommets du triangle équilatéral qu'elle forme avec Sirius A et Sirius B, étant entendu qu'un « astéroïde troyen » est un astéroïde dont la position est généralement à un sommet du triangle équilatéral formé avec le Soleil et la planète Jupiter, soit à gauche soit à droite de la planète. (N.d.T.)

rien de ce qui nous est familier et, en fait, les mots « flore » et « faune » sont probablement des appellations inappropriées, car de nombreuses formes de vie de Sirius n'appartiennent à aucune de ces catégories ou entrent dans les deux à la fois. Elle a une population indigène intelligente, ce qui est naturellement la raison de notre visite. Mr. Bickel nous en apprendra plus sur les autochtones dans un instant. Je me bornerai à anticiper sur ce qu'il vous dira en précisant que cette race n'a pas de penchant pour la musique – en fait, le type de civilisation locale peut paraître au premier coup d'œil assez primitif, car ces gens vivent dans des cavernes et les trous en « marmite » creusés par les eaux torrentielles. Toutefois nous devons nous garder de l'anthropomorphisme ; il est possible que les byzantaurs, c'est ainsi que cette race se nomme, nous considèrent également comme des primitifs.

« J'ai beaucoup réfléchi à notre premier programme. Choisir est plus difficile que vous ne le supposez. Il est nécessaire de maintenir un équilibre délicat. Nous voulons communiquer avec notre auditoire tout en conservant notre intégrité artistique à ses plus hauts niveaux. À cette fin, nous devons sélectionner des œuvres qui offrent le plus grand nombre possible de points de contact avec le milieu des auditeurs, le plus grand nombre possible de situations avec lesquelles ils puissent identifier leur propre existence. J'ai décidé que *Fidelio*<sup>15</sup> serait le premier spectacle que nous présenterions, puisqu'une bonne partie de l'action se déroule dans un cachot assez semblable aux cheminées<sup>16</sup> où habitent les byzantaurs.

« À présent, Mr. Bickel va nous donner quelques indications complémentaires sur les byzantaurs et leurs conditions d'existence. »

Bernard Bickel se leva, s'inclina avec urbanité. Il portait un vêtement de détente en soie noire, resserré aux chevilles et à la

---

<sup>15</sup> *Fidelio ou Léonore*, opéra datant de 1805, dû au musicien allemand Ludwig van Beethoven (1770-1825), sur un livret allemand de Joseph Sooleithner tiré de Jean Bouilly. (N.d.T.)

<sup>16</sup> Ces « cheminées » creusées par les eaux dans les falaises, où s'engouffrent vents et vagues. (N.d.T.)

taille, élégamment passepoilé d'or et d'argent ; sa moustache argentée bien taillée était raide comme une étrille. Avec un sourire de courtoise modestie, il déclara :

— Dame Isabel vous a dit l'essentiel ; mais j'ajouterais un ou deux détails concernant les byzantaurs et leur mode de vie, puisque j'ai déjà eu l'occasion de visiter Sirius trois fois – ou bien est-ce quatre ? – en tout cas, je connais bien Boltzen, le commandant du Comptoir, et je me réjouis de le revoir.

« Comme Dame Isabel l'a indiqué, la Planète de Sirius est assez sombre, le jour y équivaut à peu près au crépuscule sur Terre. Les yeux s'habituent rapidement à cette pénombre et le paysage présente un charme mystérieux. Le Comptoir de Sirius est situé presque au-dessous du Trapèze Volcanique et dans le voisinage vivent les Géants Royaux byzantaurs, probablement la tribu la plus civilisée de la planète. Comme le paysage, je crains qu'ils ne vous semblent laids au premier abord, et ils ne sont évidemment pas anthropoïdes. Ils ont quatre bras et quatre jambes, et ce qui paraît être deux têtes mais celles-ci contiennent seulement les organes des sens, car le cerveau se trouve à l'intérieur du corps proprement dit. En dépit de leur aspect cauchemardesque, ce sont des créatures responsables, parfaitement prêtes à adopter les manières, méthodes et institutions humaines qu'elles jugent utiles. C'est vrai en particulier des Géants Royaux du Trapèze, qui mènent une existence sédentaire dans leurs cavernes. Ils se procurent leur nourriture en pratiquant une sorte d'agriculture et leurs champs de lichen en terrasse sont extrêmement intéressants. C'est une population paisible qui ne s'ameute que contre les rouges et les bannis, lesquels sont évidemment beaucoup moins sympathiques.

« Je suis sûr que nous tirerons grand profit de notre visite sur la Planète de Sirius ; mieux encore, il se pourrait que nous ayons la chance d'implanter une parcelle de notre héritage musical chez un peuple curieusement déficient à cet égard. Qui sait ? Peut-être notre visite déclenchera-t-elle une révolution totale dans la vie des byzantaurs ! »

Dame Isabel avait encore quelques mots à ajouter :

— Il est possible que vous éprouviez un certain malaise à jouer devant des créatures extra-terrestres. Tout ce que je dirai, c'est : faites de votre mieux ! Nous aurons peut-être à effectuer quelques changements mineurs pour ne pas heurter les susceptibilités locales. Vous constaterez peut-être une certaine insensibilité ou manque de réceptibilité dans le public – de nouveau, je dirai : Faites de votre mieux !

Pendant les allocutions de Dame Isabel et de Bernard Bickel, Roger était resté assis au fond du salon, buvant mélancoliquement du champagne. Auparavant, il avait essayé de voir Madoc Roswyn mais, comme lors de ses précédentes tentatives, elle avait refusé de lui parler. Las des bavardages et des rires, il quitta le salon et arpenta la circonference du vaisseau, traversant chacun des cinq globes et des tubes qui les reliaient. En passant près du poste de commandement, son humeur ne fut pas allégée par le spectacle de Madoc Roswyn et du Capitaine Gondar debout côté à côté près du hublot avant, en train de regarder Sirius – ou plutôt l'image de Sirius qu'un système de déphasage avait extraite des colonnes de lumière comprimée heurtant le vaisseau à l'avant et projetée sur un écran. Le Capitaine Gondar avait abandonné son bureau à Neil Henderson, le Technicien en chef, et installé Madoc Roswyn dans la cabine ainsi libérée ; elle portait une combinaison bleu pâle empruntée aux réserves du vaisseau.

Roger les observa pendant quelques secondes. Ils discutaient avec animation : apparemment à propos de l'itinéraire car, au moment où Roger les regardait, le Capitaine Gondar désigna une direction à droite de Sirius et Madoc Roswyn suivit des yeux la ligne décrite par le mouvement de son doigt.

Logan de Appling, l'astrogateur, survint dans la coursive : jeune homme svelte avec un visage taillé à coups de serpe, des cheveux bruns bouclés qui lui faisaient une toison de poète, des yeux brillants. Il jeta un coup d'œil au poste de commandement, eut un hochement de tête désapprobateur.

— Savez-vous ce que je pense ? dit-il à Roger. Le Capitaine Gondar est assoté. Voilà ce que je pense.

Il tourna vivement les talons et s'en alla.

# Chapitre 6.

La planète de Sirius se trouvait droit devant – un monde gris sombre avec de lourdes calottes de nuages aux pôles, une série de mers équatoriales peu profondes, une paire de grands continents se décomposant en plaines grises et plates, chaînes de montagnes et volcans couvant sous leurs cendres. Le *Phébus* vira pour se placer en orbite à trente-deux mille kilomètres au-dessus de la planète ; le Capitaine Gondar localisa le Comptoir de Sirius et lança par radio un avis d'arrivée.

L'avis de réception et l'autorisation d'atterrir furent bientôt renvoyés ; Gondar inséra le programme d'atterrissage approprié dans le pilote automatique ; le *Phébus* amorça sa descente en oblique.

La boule gris sombre grossit, l'atmosphère susurra et siffla autour du vaisseau. Le Comptoir de Sirius était situé à la lisière de la Plaine du Chemin-du-pieu, dans l'ombre des hautes montagnes du Trapèze, et c'est là que se posa le *Phébus*.

Au cours des trois journées précédentes, l'atmosphère du vaisseau avait été harmonisée avec la pression et la composition de l'air local, et des médicaments soigneusement dosés avaient été administrés aux passagers et à l'équipage pour minimiser les effets biologiques secondaires du changement, si bien qu'à présent il n'y eut pas d'attente. Aussitôt après l'atterrissage, les portes furent ouvertes, la passerelle de sortie déployée. Le Capitaine Gondar descendit avec Dame Isabel, Bernard Bickel et d'autres membres de la troupe qui suivaient. Au-dessus de leurs têtes, le ciel était gris sombre ; Sirius brillait d'une froide clarté blanche. À quatre cents mètres de là, un alignement de bâtiments blancs en béton faisait plus penser à une caserne qu'à un comptoir administratif et commercial.

Le Commandant Dyrus Boltzen était venu avec un de ses assistants accueillir le vaisseau : c'était un homme mince avec des cheveux blond-roux, des traits austères et une expression de

scepticisme amer. Il s'avança présentement d'un pas vif, en jetant un regard étonné à la compagnie babillante et tout animée.

— Je suis Dyrus Boltzen, Commandant. Bienvenue au Comptoir de Sirius. Il n'a pas l'air de grand-chose à première vue et — croyez-moi — il ne s'améliore pas quand on y regarde de plus près.

Le Capitaine Gondar rit poliment.

— Je suis Gondar, Capitaine du vaisseau. Voici Dame Isabel Grayce et Mr. Bernard Bickel, que vous connaissez je crois.

— Oui, bien sûr. Salut, Bickel. Ravi de vous revoir.

— Ces autres gens, je ne les présenterai pas, mais ce sont tous des artistes lyriques et des musiciens célèbres.

Les sourcils couleur de paille du Commandant Boltzen se haussèrent d'un coup.

— Une compagnie d'opéra ? Qu'est-ce qui vous amène ici ? Il n'y a pas de théâtre sur la Planète de Sirius.

Dame Isabel répliqua :

— Nous transportons notre propre théâtre et, avec votre autorisation, nous nous proposons de donner une représentation de *Fidelio*.

Dyrus Boltzen se gratta la tête, regarda son assistant par-dessus son épaule. Il jeta un coup d'œil à Bernard Bickel qui s'était détourné et examinait le paysage. Il regarda Adolph Gondar qui le dévisagea en retour d'un air impassible. Il revint à Dame Isabel.

— C'est très gentil — charmant, en fait — mais il n'y a que cinq Terriens sur toute la planète et deux d'entre eux sont en tournée de prospection.

Dame Isabel déclara :

— Naturellement, vous serez les bienvenus à la représentation, mais peut-être devrais-je m'expliquer. Nous nous flattions d'être des missionnaires de la musique : nous nous proposons de jouer devant les races étrangères intelligentes de l'univers qui, sans cela, n'auraient aucune connaissance de la musique terrestre. Les byzantaurs entrent dans cette catégorie.

Dyrus Boltzen se frotta le menton.

— Si je comprends bien, vous avez l'intention de représenter un opéra pour les byzantaurs ?

— Exactement. Et pas n'importe quel opéra... *Fidelio* !

Boltzen réfléchit un instant.

— Une de mes responsabilités est d'empêcher que l'on moleste ou exploite les 'zants ; je ne crois pas que jouer pour eux un opéra puisse leur nuire.

— Assurément pas !

— Vous n'avez pas l'intention de faire payer l'entrée ?

Parce qu'en ce cas vous seriez déçue. Les 'zants n'ont aucun sens commercial.

— Si nécessaire, nos représentations seront données gratuitement, sans aucune obligation de quelque nature que ce soit.

Boltzen haussa les épaules.

— Alors allez-y. Je serai curieux de voir ce qui se passera. Vous dites que vous transportez votre propre théâtre ?

— Effectivement. Capitaine Gondar, voulez-vous avoir l'obligeance de faire mettre en place la scène et pré parer l'auditorium ? Et, Andreï, peut-être devriez-vous aller vous occuper des décors.

— Certainement, madame. Bien entendu.

Le capitaine Gondar et Andreï Szinc rentrèrent dans le vaisseau.

Dame Isabel jeta un coup d'œil circulaire au paysage.

— Je m'étais attendue à quelque chose d'un peu plus marquant. Une ville peut-être... un témoignage quelconque de culture aborigène.

Boltzen rit.

— Les byzantaurs sont intelligents, c'est indiscutable.

Mais ils se servent de leur intelligence selon ce qui les intéresse, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, je m'explique. Ils utilisent leur intelligence exactement comme nous – pour rendre la vie plus facile, plus sûre, plus confortable. Ils sont habiles pour travailler la pierre taillée et les terrasses de lichen – vous les apercevez là-haut sur

la montagne – mais au fond de leurs cavernes ils pensent des choses qui nous étonneraient si nous les connaissions.

— Les byzantaurs n'ont pas de langage ? demanda Dame Isabel. Il n'y a pas d'échange d'idées ?

— Je n'irai pas jusque-là. Ils sont assez astucieux quand ils le veulent bien – et un certain nombre d'entre eux parlent notre langue avec une aisance surprenante. Mais tout le temps on se demande – on ne peut pas s'empêcher de se demander – si ce n'est pas seulement du mimétisme habile.

— Ils n'ont pas de langue écrite ? Pas de talent pictural ?

— Les Royaux qui habitent le Trapèze savent lire et écrire – du moins quelques-uns d'entre eux, et ils ont une science mathématique à eux. Entre parenthèses, ce sont des mathématiques qu'aucun de nos mathématiciens ne comprendrait. Mais je ne fais qu'effleurer le sujet des 'zants. Pour connaître un peuple comme le leur, même superficiellement, il faudrait vivre avec lui de nombreuses années.

— Mais la musique ? insista Dame Isabel. Sont-ils doués pour la musique, composent-ils, y a-t-il un idiome musical indigène ?

— J'ai l'impression que non, répliqua Dyrus Boltzen avec une prudente courtoisie. Mais, naturellement, je n'ai pas de certitude absolue. Je dirige cette station depuis six ans et néanmoins je découvre encore constamment des choses qui me surprennent.

Dame Isabel hocha la tête avec brusquerie. Elle ne trouvait pas à son goût l'attitude de Dyrus Boltzen bien que sans avoir rien de précis à lui reprocher. Elle se mit à présenter protocolairement les membres de la compagnie, observant du coin de l'œil Dyrus Boltzen tandis qu'elle prononçait les noms célèbres, mais ils ne semblaient rien signifier pour lui.

— Je m'en doutais, songea-t-elle. Cet homme est un analphabète en matière de musique.

Dyrus Boltzen emmena le groupe visiter le Comptoir qui ne comportait guère plus de quatre bâtiments en béton autour d'une place lugubre. Deux des immeubles étaient des entrepôts de marchandises : l'un pour les importations, l'autre pour les

articles à exporter – bols, plateaux, vases, coupes et vaisselle de table taillés en pierre du pays polie : obsidienne transparente, turquoise, jade, cornaline, dumortierite<sup>17</sup> d'un bleu dense, basalte noir. Il y avait des bijoux et des cristaux, des lustres avec des pendeloques en diamants, émeraudes et saphirs, des carillons en tourmaline.

Sur la place ; le groupe vit ses premiers byzantaurs, une équipe de quatre autochtones armés de balais et de jets d'eau, qui balayaient l'aire de ciment avec un soin et une concentration intenses. Ils étaient encore plus bizarres que leurs photographies ne l'avaient montré : une impression accentuée par le mouvement de leurs quatre bras et quatre jambes, le déplacement des traits étrangement placés dans les deux têtes, la texture de la peau, aussi rugueuse et grise de la roche.

Dame Isabel s'adressa à Dyrus Boltzen :

— Ces créatures semblent coopératives, et même douces.

Boltzen rit.

— Ces quatre sont ce que, faute d'un meilleur terme, nous appelons des notables. Tous les jours, pour une raison qui dépasse ma compréhension, ils balaient la place. Vous avez remarqué le châle autour du cou ? C'est un tissu fabriqué à base de fibre rocheuse. À propos, les couleurs ont une signification, presque comme les vieux tartans écossais. Le brun, le bleu et le noir sont les teintes typiques des Géants Royaux, et la longueur de la frange est une indication de prestige ou de rang. (Il appela un des byzantaurs ; celui-ci approcha sur d'épaisses jambes raides qui cliquetèrent sur le ciment.) Ami 'zant, dit Boltzen, voici des gens en provenance du ciel. Ils sont arrivés dans un grand vaisseau. Ils ont envie de montrer à tous les amis 'zants beaucoup de belles choses. Ils ont envie que les amis 'zants viennent à leur vaisseau. Okay ?

De quelque part dans les profondeurs du thorax jaillit une voix grondante.

— Peut-être okay. Les amis 'zants ont peur.

---

<sup>17</sup> Sous-borosilicate d'aluminium, mineraï d'un bleu ou d'un vert vif, nommé d'après le paléontologue français du XIX<sup>e</sup> siècle, Eugène Dumortier. (N.d.T.)

Dame Isabel s'avança.

— Vous n'avez rien à craindre. Nous sommes une compagnie lyrique authentique, nous exécuterons un programme dont nous sommes sûrs que vous l'apprécierez.

— Peut-être okay, nous voir si y a pas 'zants jaunes malfaisants. Peut-être pas peur.

Boltzen expliqua :

— Il n'a pas peur au sens propre du terme. C'est seulement qu'ils n'aiment pas sortir de leurs tunnels plus que la nécessité les y oblige ; ils estiment cela humiliant.

— Intéressant ! Mais pourquoi donc ?

— C'est une question de standing. Ils expulsent leurs malfaiteurs et non-conformistes dans la plaine où ils deviennent soit des sauvages solitaires, soit des bandes de ce qui pourrait s'appeler des psychotiques. Vous voyez, la plaine représente donc un environnement indésirable pour les 'zants.

— Je comprends parfaitement, dit Dame Isabel. Eh bien, la représentation se déroulera à l'intérieur du vaisseau et il leur sera épargné la honte d'y assister depuis la plaine.

Boltzen se tourna vers le notable.

— Vous entendez la parole du ciel ? Il présente de jolies choses, jolis bruits pas sur plaine mais dans intérieur vaisseau. Vous et amis 'zants traversez plaine en courant et entrez dans vaisseau pour voir. Okay ?

— Okay. Je descends, je parle aux amis 'zants.

Bernard Bickel demeura avec le Commandant Boltzen à évoquer des souvenirs, cependant que le reste du groupe retournait au *Phébus*. Une transformation avait déjà été opérée. Sous la direction du Capitaine Gondar, un grand mât avait été érigé au centre de l'espace pentagonal limité par les tubes et les globes. Des haubans métalliques avaient été tendus et, par-dessus ces haubans, des panneaux de toile métallique avaient été étalés, créant une tente. La scène avait été mise en place, la fosse d'orchestre déployée et, quand Dame Isabel vint faire un tour d'inspection, elle trouva Madoc Roswyn en train d'arranger soigneusement tout autour les banquettes pliantes. « Hemf ! se dit intérieurement Dame Isabel. Elle essaie de se rendre utile pour que je ne la débarque pas. » Elle eut un petit rire

sardonique et chercha des yeux Roger, mais ne l'aperçut nulle part.

Bernard Bickel survint d'un pas tranquille à ce moment.

— J'ai eu une petite conversation intéressante avec le Commandant Boltzen et je crois avoir réussi à faire admettre notre point de vue. Il est encore assez sceptique, mais il reconnaît que cela ne peut pas faire de mal et a des chances d'aboutir à de bons résultats. Dame Isabel renifla avec mépris.

— C'est bien ce que je pense !

— Il a demandé aussi que vous, moi et le Capitaine Gondar, nous dînions avec lui et peut-être pourra-t-il alors nous donner des renseignements complémentaires concernant les byzantaurs.

— Extrêmement aimable de sa part, répliqua Dame Isabel. Je serai heureuse de me rendre à son invitation.

— Je m'en doutais et j'ai accepté pour nous tous.

Trois heures plus tard, Sirius planait juste au-dessus de l'horizon, son bord inférieur touchait un banc de brume blanche et légère à l'autre bout de la plaine. La compagnie s'était rassemblée au-dehors pour observer la tombée du crépuscule quand Sirius entra lentement dans les nuages, qui se colorèrent aussitôt de teintes nacrées rosé et vert.

Dame Isabel, le Capitaine Gondar et Bernard Bickel se mirent en route pour aller à leur dîner. Roger, qui s'était promené tristement dans la plaine, revint au vaisseau, où il se retrouva involontairement dans la peau d'un indiscret. Il s'était arrêté pour admirer le coucher de Sirius à côté de la passerelle de sortie, sans se rendre compte que Madoc Roswyn et Logan de Appling étaient assis sur la dernière marche, un panneau de toile dissimulant Roger à leur vue.

Roger reconnut la voix légèrement voilée de Madoc Roswyn et resta comme pétrifié.

— Logan, je vous en prie, ne parlez pas ainsi... vous vous trompez du tout au tout.

— Non, je ne me trompe pas ! (La voix de Appling vibrait sous l'intensité de ses sentiments.) Vous ne le connaissez pas comme moi !

— Le Capitaine Gondar s'est montré tout ce qu'il y a de plus aimable à mon égard ; il m'a traitée avec une parfaite considération, et jamais il n'a tenté de s'imposer, comme cet inqualifiable Roger Wool.

Les oreilles de Roger s'enflammèrent et sa peau lui donna la sensation d'être sèche et prête à se fendiller comme si un vent glacé lui passait sur le visage.

— Il veut vous endormir, protesta de Appling. C'est un homme dur, ma chérie...

— Je vous en prie, ne m'appelez pas ainsi, Logan.

— ... il est égocentrique et dépourvu de principes. Je le sais ! Je l'ai vu à l'œuvre.

— Non, Logan, ne dites pas des choses pareilles. Il m'aide à demeurer à bord, il a promis que Dame Isabel ne me débarquerait pas. Que pourrait-il de plus pour moi ?

Il y eut un bref silence tandis que de Appling méditait sur ce qu'elle avait dit. Roger en fit autant. Logan de Appling déclara d'un ton neutre :

— Pourquoi est-ce si important que vous participiez au voyage ?

— Oh !... je ne sais pas.

Et Roger se représenta le charmant petit haussement d'épaules, le mouvement de bascule de la tête et la courbure de la bouche.

— Simplement une envie que j'ai, je suppose. Aimeriez-vous que je débarque ?

— Vous vous doutez bien que non. Mais dites-moi, dites-moi, je vous en prie, que vous ne...

— Que je ne quoi, Logan ? Questionna doucement Madoc Roswyn.

— Que vous ne laisserez pas Adolph Gondar abuser de la situation ! s'exclama de Appling d'un ton farouche. Cette pensée me donne le frisson. Je crois que je le tuerais, ou que je me suiciderais, ou que je ferais quelque chose de terrible... Naufrager tout ce satané vaisseau...

— Allons, Logan, ne soyez pas impulsif. Regardons plutôt ce ravissant coucher de Sirius. N'est-il pas magnifique ? Et tellement étrange, tellement fantastique ! Je n'avais jamais

imaginé qu'un coucher de soleil puisse être aussi différent d'un autre !

Roger respira à fond, s'éloigna sans bruit, faisant le tour complet du vaisseau.

Dyrus Boltzen offrit un dîner d'une qualité inattendue, ce qui – de son propre aveu – était dû à ce que le vaisseau ravitailleur avait quitté le Comptoir de Sirius à peine trois semaines auparavant.

— Nous sommes près de la Terre – relativement, bien sûr – mais la planète est isolée. Très peu de passagers comme vous débarquent ici. Aucun, naturellement, avec un programme ambitieux du genre du vôtre.

— Pensez-vous que nous pouvons nous faire comprendre des byzantaurs ? demanda Dame Isabel. Ils semblent totalement non humains dans leur comportement.

— Dans certains cas, oui ; dans d'autres, non. Par moments, je m'étonne de voir à quel point nos opinions coïncident. D'autres fois, je suis également surpris que le même acte simple puisse être considéré sous des angles tellement différents. Voilà ce que je conseillerai : si vous voulez présenter un programme que les byzantaurs relient à leur existence, il faudra que vous adoptiez leurs propres termes de référence.

— Bien entendu, dit Bernard Bickel. Nous sommes prêts à le faire. Pouvez-vous nous donner des indications ?

Boltzen servit du vin à la ronde.

— Je le crois. Voyons, que je réfléchisse. Indiscutablement, il y a la question de couleur, à laquelle ils sont très sensibles. Le jaune est la couleur des sauvages solitaires et des bannis, donc les personnages antipathiques devraient porter du jaune, le héros et l'héroïne du bleu ou du noir, et les seconds rôles du gris et du vert. Il y a la sexualité : amour, romance, comme vous voudrez l'appeler, les 'zants ont des habitudes de reproduction particulières ; pour tout dire, il existe trois processus sexuels et chaque 'zant est capable d'en utiliser deux ; vous comprendrez qu'un nombre énorme de malentendus peuvent s'ensuivre à moins de prendre dans une certaine mesure ce fait en considération. Ils ne démontrent pas leur affection par des embrassades ou des baisers ; leur élan amoureux se traduit par

l'aspersion d'un liquide visqueux sur le futur partenaire. Je doute que vous désiriez pousser la similitude jusqu'à ce point.

— Probablement pas, acquiesça Bernard Bickel.

— Voyons, continuons... d'après mes souvenirs de *Fidelio*, certaines scènes ne se déroulent-elles pas dans un cachot ?

— Parfaitement exact, dit Dame Isabel. La presque totalité du deuxième acte.

— Vous devez vous rappeler qu'un cachot est un foyer bien-aimé pour les 'zants. Les cerveaux malades, les fauteurs de troubles sont expulsés dans la plaine, où ils errent en bande : à propos, prévenez vos artistes de ne pas se promener. Les solitaires ne sont pas automatiquement féroces, mais on ne sait jamais de quoi ils sont capables, surtout quand ils sont armés de leur silex.

— Oui, oui, oui, dit lentement Dame Isabel. Je suppose que nous pouvons modifier assez facilement le cadre : peut-être jouer l'Acte Un dans le cachot et la première scène de l'Acte Deux en plein air.

— Si vous voulez vous faire comprendre, je vous suggérerais quelque chose de cet ordre.

— Oh, nous le voulons, évidemment, déclara Dame Isabel. À quoi bon venir d'aussi loin si c'est pour désorienter nos spectateurs ?

— À quoi bon, en effet ? dit en écho Bernard Bickel.

— Puis il y a aussi des costumes. Savez-vous comment les 'zants nous appellent dans leur langue ? Vermine céleste. Exactement. Ce qu'ils ressentent à notre égard, pour autant que je peux m'en rendre compte, est un aimable mépris. Nous sommes une race à exploiter, une bande d'excentriques qui échangent des appareils complexes en métal contre les fragments de roche polie !

Dame Isabel lança un coup d'œil assez désorienté à Bernard Bickel qui lissa sa moustache.

— J'espère, dit-elle d'une voix hésitante, que la représentation aidera à changer leur opinion.

— Je le répète – et je ne sais pas si vous êtes prêts à aller aussi loin – mais, du point de vue de vos spectateurs, la production serait plus intelligible s'ils identifiaient leurs

personnes et leur vie avec les acteurs et le déroulement de l'action.

— Nous ne pouvons pas récrire l'opéra, se lamenta Dame Isabel. Nous ne présenterions plus *Fidelio*, ce qui est naturellement notre intention.

— Je le comprends parfaitement ; je ne recommande rien, je donne seulement des renseignements que vous êtes libres d'utiliser ou non. Par exemple, si vous costumiez vos acteurs- vermine en byzantaurs, vous obtiendriez un bien plus haut niveau d'attention.

— Tout cela est bel et bon, protesta Dame Isabel, mais où donc parviendrions-nous à nous procurer des costumes aussi compliqués ? Impossible !

— Je pourrais vous aider jusqu'à un certain point, répliqua Dyrus Boltzen.

Il versa de nouveau du vin et médita, tandis que Dame Isabel et Bernard Bickel le regardaient attentivement.

— J'ai dans l'entrepôt, finit-il par dire, un certain nombre de peaux de byzantaur tannées qui sont destinées au British Muséum. Elles pourraient fort bien servir de costumes, ou du moins en ai-je l'impression. Si vous voulez, je les ferai porter à votre vaisseau. Je demande simplement que vous en preniez grand soin.

— C'est très aimable à vous, déclara Dame Isabel. Monsieur Bickel, quelle est votre opinion ?

Bernard Bickel cligna des paupières.

— Ma foi... je suis évidemment d'accord que si notre objectif est d'intéresser les non-terrestres du cosmos à la musique – plus précisément à notre musique terrestre – alors nous allons être obligés à de grands efforts sérieux et sincères.

Dame Isabel hocha la tête avec décision.

— Oui. Nous le devons, c'est certain.

— J'enverrai les peaux à votre vaisseau, conclut Dyrus Boltzen.

— Une question encore, dit Dame Isabel. J'ai fixé le lever de rideau à demain trois heures de l'après-midi, je ne sais pas à quelle heure de votre temps local cela correspond.

— Trois heures, répéta Dyrus Boltzen. Notre journée dure vingt heures et douze minutes, si bien que midi et minuit tombent tous les deux à dix heures six. Trois heures conviendra très bien.

— Je me fie à vous pour veiller à ce que les byzantaurs viennent à la représentation ?

— Je m'en occuperai au mieux, comptez-y. Et les peaux de byzantaur seront à votre vaisseau dès la première heure demain matin. (Sur quoi, Dyrus Boltzen leva son verre.) Au succès de la représentation !

La nuit était sombre. De la plaine et du haut de la montagne parvenaient des bruits étranges : des ululements étouffés, de temps à autre un cri perçant à vriller les tympans, une fois ou deux un son flûte mélancolique. Ni Bernard Bickel ni le Capitaine Gondar ne furent en mesure d'identifier formellement la source des sons et ils s'accordèrent à les attribuer à des formes de vie inférieures de la planète.

Personne ne s'éloigna beaucoup du vaisseau, malgré l'indéniable frisson exaltant qu'il y avait à s'écartier de quinze à trente mètres de la passerelle de sortie et à rester debout dans la nuit de la Planète de Sirius pour regarder les constellations au dessin déformé et écouter les bruits mystérieux.

Peu après quatre heures, le ciel s'éclaircit et à cinq heures, Sirius, caillou blanc étincelant, s'éleva au-dessus des Montagnes du Trapèze. Une heure ou deux plus tard, le Commandant Boltzen, fidèle à sa parole, livra une pleine jeep de peaux de byzantaur.

Hermilda Warn, qui jouait le rôle de Léonore dans *Fidelio*, poussa un « Oh ! » de consternation. Elle se tourna vers Dame Isabel.

— Vous ne vous attendez pas à ce que nous portions ça ?

— Mais si, bien sûr, répliqua Dame Isabel avec calme.

C'est une concession aux susceptibilités particulières de notre public.

Herman Scantling, qui chantait Pizarro, leva les bras au ciel.

— Peut-être me direz-vous comment je peux m'exprimer avec quatre bras ? Et laquelle des deux têtes je devrais utiliser

pour couvrir la mienne ? Et comment, comment serait-ce concevable que je projette quoi que ce soit sous ces plis et ces épaisseurs ?

— Ces peaux sentent vraiment mauvais, dit Otto von Scheerup, qui chantait le rôle de Florestan. Je trouve cette idée absolument ridicule.

La bouche de Dame Isabel devint une mince ligne blanche.

— Il n'y aura pas de discussion. Ces costumes sont ceux qui serviront à la représentation de cet après-midi et je n'admettrai aucune insubordination. !

Roger, grimaçant de dégoût, s'approcha des peaux. Hermilda Warn poussa un soupir scandalisé.

— Je ne me suis jamais trouvée dans une situation aussi révoltante !

Dame Isabel ne lui prêta aucune attention et s'en alla conférer avec Dyrus Boltzen. Herman Scantling demanda :

— N'y a-t-il jamais rien eu d'aussi fantastique ?

Otto von Scheerup secoua la tête avec humeur.

— Attendez que nous racontions ça à la Guilde ! Tout ce que j'en dirai, c'est : attendez donc ! Ça va barder !

— Mais... entre-temps ? questionna Ramona Thoxted, qui chantait Marcellina. Devons-nous porter ces horreurs ?

Herman Scantling émit un grognement amer.

— Elle nous abandonnerait sur cette fichue boule de rocher sans salaire, sans billet de retour, sans rien.

— Nous pourrions faire un procès, affirma Julia Biancolelli, sans grande conviction.

Ni Herman Scantling, ni Hermilda Warn, ni Otto von Scheerup ne répondirent, et Ramona Thoxted conclut :

— Je suppose qu'au cours d'une tournée de ce genre nous devons nous attendre à pratiquement n'importe quoi.

La matinée passa et, à dix heures six, devint l'après-midi. À une heure et demie, Dyrus Boltzen et son adjoint arrivèrent en camion volant. Dyrus portait une culotte en whipcord, de lourdes bottes, une veste à capuchon. À sa ceinture était suspendue une arme. Il se dirigea vers l'endroit où dame Isabel était assise en train d'opérer des modifications de dernière minute dans le livret.

— Vous avez bien pris les dispositions nécessaires pour que les gens du pays viennent à la représentation ?

— Oh oui. Ils sont parfaitement au courant et à trois heures ils seront ici. Avec un peu de chance, j'arriverai à temps pour assister au dernier acte !

Il retourna au camion volant qui s'éloigna vers le nord.

— Quelle pitié qu'il doive manquer l'opéra, mais je suppose que c'est inévitable, dit Dame Isabel. Attention, tout le monde. Il ne faut pas utiliser le mot « cachot ».

Nous y substituons le mot « désert » !

— Quelle importance ? objecta Herman Scantling.

Nous chantons en allemand que les créatures de ce pays ne comprennent même pas.

Dame Isabel parla avec la douceur qui mettait en garde ceux qui la connaissaient bien.

— Notre but, Monsieur Scantling, est l'exactitude, une intensité foncière. Si la scène représente un désert, comme maintenant, alors une tromperie est commise en appelant cachot ce désert, même en allemand. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Le mètre est changé, grommela Otto von Scheerup. *Die Wüste, der Burgverliesz.*

— Faites de votre mieux.

Trois heures approchaient. Les musiciens s'assemblèrent dans la fosse d'orchestre, Sir Henry Rixon arriva, parcourut brièvement la partition. En coulisse, au milieu d'objurgations, de jurons proférés en sourdine, d'exclamations de détresse, les peaux de byzantaur furent enfilées et les costumes ajustés aussi bien que possible.

À trois heures moins cinq, Dame Isabel alla jeter un coup d'œil à la plaine.

— Nos spectateurs devraient être en route, dit-elle à Bernard Bickel. J'espère qu'il n'y a pas eu de malentendu sur l'heure.

— Diablement ennuyeux que Boltzen ait été obligé de partir, commenta Bickel. Peut-être les 'zants attendent-ils que quelqu'un les amène, ou quelque chose de ce genre. Ils n'aiment pas beaucoup le terrain découvert, si vous vous souvenez de ce que nous a dit Boltzen.

— C'est vrai. Peut-être, Bernard, devriez-vous faire un tour jusqu'aux cavernes pour voir ce qui se passe.

Bickel fronça les sourcils, suçota sa moustache, mais fut incapable d'imaginer une contre-proposition. Il se mit en marche à destination de la station et Dame Isabel s'en fut dans les coulisses vérifier que tout se déroulait convenablement. Elle secoua la tête avec consternation. Où étaient la dignité, l'élégance naturelle qu'elle avait envisagées ? Certainement pas parmi ces ténors, ces sopranos et ces basses en colère. Quelques-uns portaient un chapeau sur une des têtes, d'autres avaient passé deux des quatre bras dans les fentes de leur cape et rejeté les autres par-dessus leur épaule. Dame Isabel tourna les talons et partit.

À trois heures et quart, Roger vint lui annoncer que Bernard Bickel était de retour avec les byzantaurs.

— Parfait ! s'écria Dame Isabel. Occupe-toi, je te prie, de placer les gens, Roger. Rappelle-toi, plus la frange de ce petit châle est longue, plus le personnage est important.

Roger hocha la tête, sortit en hâte pour se rendre utile. Bernard Bickel entra faire son rapport à Dame Isabel.

— Ils étaient en route ; ils arrivaient de je ne sais quelle randonnée, probablement la raison de leur retard. Je les ai pris en main et ils sont là.

Dame Isabel regarda par le trou du rideau et vit que la salle était en effet pleine de byzantaurs. En grand nombre, ils semblaient encore plus étranges et inhumains qu'avant – et même un peu inquiétants. Dame Isabel hésita, puis sortit devant le rideau afin de prononcer une allocution de bienvenue.

— Mesdames et messieurs, je suis heureuse de vous accueillir à notre petite représentation. Vous allez voir l'opéra *Fidelio*, par Ludwig van Beethoven, un de nos compositeurs les plus prestigieux. Nous vous offrons ce programme dans l'espoir que quelques-uns d'entre vous seront désireux de mieux connaître la grande musique de la Terre. Et maintenant, comme je ne sais pas au juste ce qui est compréhensible pour vous dans ce que je dis, je vais me retirer et laisser la musique parler pour elle-même. Nous vous présentons : *Fidelio* !

Sir Henry Rixon abaissa son bâton d'un geste péremptoire : la musique emplit la salle.

Dame Isabel descendit la passerelle, s'arrêta près de l'entrée de l'auditorium pour écouter l'ouverture. Comme elle résonnait merveilleusement ici sur la Planète de Sirius ! Comme c'était émouvant que cette glorieuse essence, cette septième distillation de la civilisation terrienne se répande dans l'âme de Sirius, pénètre dans l'âme de ces créatures déshéritées à la laideur pathétique ! Cette expérience les ennoblirait-elle, les élèverait-elle au-dessus de leur existence de gratte-rocher, transmettrait-elle ne serait-ce qu'un dixième de la beauté et de l'exaltation inhérentes à la musique ? Quel dommage, songea Dame Isabel, elle n'en saurait jamais rien.

Le rideau se leva sur le premier acte ; Marcellina et Jacquino, en peaux de byzantaur, chantèrent l'amour et la nostalgie ; et, devant cet auditoire de byzantaurs, les costumes ne paraissaient plus aussi follement grotesques. Mais voici qu'arrivaient Dyrus Boltzen et son adjoint. Dame Isabel agita la main ; Dyrus Boltzen lui répondit d'un geste las. Dame Isabel s'avança à sa rencontre.

— Infiniment désolé pour tout, dit-il d'une voix grave. Je n'ai pas eu le temps de vous avertir, mais j'étais sûr qu'ils ne viendraient pas aujourd'hui. Ils sont prudents.

Dame Isabel eut un haussement de sourcils interrogateur.

— Qui ne viendraient pas ? Les byzantaurs ? Ils sont ici. Nous avons une salle comble !

Dyrus Boltzen la dévisagea avec surprise.

— Ils sont ici ? Incroyable. Ils ne quittent jamais leurs cavernes quand les sauvages se répandent dans les montagnes.

Dame Isabel le contredit en souriant.

— Ils l'ont fait quand même. Ils sont ici et se délectent de la musique.

Dyrus Boltzen se dirigea vers l'entrée, regarda à l'intérieur. Il sortit lentement à reculons. Il se tourna vers Dame Isabel, une série d'expressions effarées se succédant sur sa figure.

— Votre public, dit-il d'une voix altérée, se compose des sauvages... les bannis psychotiques qui terrifient les Géants Royaux.

— Quoi ? Vous êtes sûr ?

— Oui. Ils arborent leur couleur jaune ; vous ne voyez donc pas ? Et ils sont armés de leurs silex, ce qui signifie qu'ils sont de mauvaise humeur !

Dame Isabel se tordit les mains.

— Que vais-je faire ? Arrêter la représentation ?

— Je ne sais pas, dit Boltzen. Le moindre stimulus suffit à les déchaîner.

— Mais que pouvons-nous donc faire ? chuchota Dame Isabel.

— Ne les irritez d'aucune manière. Pas de bruits inattendus. Et vous seriez sage d'en revenir au livret original ; toute allusion à leur situation les rend fous de rage.

Dame Isabel se précipita dans les coulisses.

— Changez tout ! cria-t-elle. Revenez à la version originale ; nous avons un public différent !

Otto von Scheerup la regarda d'un air incrédule.

— Un public différent ? Que voulez-vous dire ?

— Ce sont des sauvages, et pire ! Au moindre prétexte, ils causeront de graves désordres !

Otto von Scheerup jeta un coup d'œil indécis vers la scène. Hermilda Warn chantait la pitié de *Fidelio* pour l'amour égaré de Marcellina. Elle fit un geste vers le mouchoir avec lequel elle avait l'habitude de souligner ses attitudes ; Dame Isabel surgit sur la scène, le lui arracha des mains.

— Il est jaune, souffla-t-elle à la diva interdite, et elle ressortit de scène en courant.

Par le trou du rideau, elle observa les spectateurs. Ils s'agitaient nerveusement sur leurs sièges, les têtes oscillant et pivotant d'une façon assez effrayante. Elle demanda :

— Où est M<sup>r</sup>. Bickel ?

Andreï Szinc tendit le bras.

— Là-bas, parmi les spectateurs. Il explique l'opéra à cette grosse créature avec la massue de pierre.

— Quelle terrible situation ! s'exclama Dame Isabel.

Elle traversa le vaisseau en courant jusqu'au Globe A et au poste de commandement, où elle trouva le Capitaine Gondar en train d'embrasser Madoc Roswyn.

— Capitaine Gondar ! appela Dame Isabel d'une voix qui résonna comme un coup de trompette. Si vous voulez bien laisser de côté vos affaires personnelles, il y a une circonstance critique à laquelle nous devons faire face.

Aussi succinctement que possible, elle expliqua ce qui se passait.

Le capitaine Gondar eut un bref hochement de tête, prononça quelques mots dans l'intercom, alertant l'équipage. Puis, suivi de Dame Isabel, il se dirigea à grands pas par les tubes connecteurs jusqu'à la scène.

Dame Isabel retourna au trou du rideau. Le public était incontestablement nerveux. Certains sauvages, debout, oscillaient sur leurs quatre pieds, battaient des bras, tapaient leurs têtes l'une contre l'autre. Sur la scène, les chanteurs avaient été hypnotisés par ces mouvements et se troublaient. Sir Henry Rixon marqua énergiquement la mesure à l'adresse de l'orchestre mais du public vint un nouveau sujet de distraction.

Bernard Bickel, dans la salle, s'était installé à côté du sauvage qu'il avait identifié comme étant le notable le plus important et il émettait les commentaires que la compréhension limitée du byzantaur permettait. Apparemment, il n'avait pas remarqué le châle jaune ni la massue cloutée de silex – ou peut-être avait-il pris cette dernière pour un objet ayant une fonction strictement cérémoniale. Il ne fut jamais capable de se rappeler quelle réflexion avait irrité le byzantaur ; en tout cas, la créature leva sa massue avec l'intention manifeste d'interrompre la glose de Bernard Bickel. Mais elle sous-estimait l'esprit de ressource du musicologue, qui avait déjà affronté des situations analogues. Bickel frappa du poing la tête droite du notable, détourna le coup de la massue et sauta dans la fosse d'orchestre, où il tomba au milieu des instruments à percussion. Le brusque fracas discordant des cymbales parut agir comme un excitant sur les byzantaurs ; ils grondèrent, grognèrent et, brandissant leurs silex, convergèrent sur Bernard Bickel et les musiciens par la même occasion.

Ceux qui le purent se précipitèrent pour grimper sur la scène, ceux qui étaient les plus rapprochés de la salle repoussant les sauvages avec leurs instruments. Le Capitaine

Gondar s'avança d'un bon en criant des ordres, tandis que les membres de l'équipage mettaient en batterie les lances à incendie.

Sur la scène, un des chanteurs pris de peur jaillit hors de sa peau et la jeta dans le public, ce qui provoqua instantanément la panique parmi les sauvages instables. D'autres chanteurs l'imitèrent, en poussant des huées et criant des moqueries, et les byzantaurs reculèrent. L'eau jaillissait à présent des tuyaux à haute pression et les byzantaurs furent éjectés pêle-mêle du théâtre sur la plaine, où ils se remirent sur pied et s'en furent vers le nord à petits bonds maladroits.

Une demi-heure plus tard, un semblant d'ordre avait été rétabli. Dame Isabel, Bernard Bickel, le Capitaine Gondar, Sir Henry Rixon, Andreï Szinc et un certain nombre de chanteurs et de musiciens se trouvaient rassemblés dans le salon principal. Le Commandant Boltzen essaya de donner une analyse impartiale de l'incident, mais sa voix fut noyée dans le vacarme des conversations.

À la fin, Dyrus Boltzen parvint à se faire entendre.

— Demain sera différent ! J'aurai les Géants Royaux, je vous le garantis... et, de plus, sans silex !

Le silence s'établit brusquement dans la pièce. Andreï Szinc alla parler à Sir Henry Rixon, qui hocha la tête et prit à part Dame Isabel. La bouche de celle-ci se serra ; elle aspira l'air profondément comme pour émettre une déclaration énergique, puis elle hésita et, en définitive, eut un bref hochement de tête. À Dyrus Boltzen, elle dit :

— Il n'y aura malheureusement pas d'autre représentation au Comptoir de Sirius. Certains musiciens sont indisposés et d'autres... eh bien, le sont également. Nous partirons dès que le *Phébus* pourra être prêt à regagner l'espace.

## Chapitre 7.

Dans l'émotion qui avait marqué la première représentation de la compagnie, Dame Isabel ne s'était pas rappelé son intention de débarquer Madoc Roswyn au Comptoir de Sirius – et Madoc Roswyn s'était tenue prudemment à l'écart.

Quand Dame Isabel s'en souvint, elle eut un clappement de langue agacé. Songeant à l'évidente infatuation du Capitaine Gondar, elle eut un nouveau clappement de langue et se demanda si elle devait ou non intervenir. Avec un certain regret, elle conclut que cela ne la regardait pas et, quand elle conféra avec le Capitaine Gondar à propos de l'escale suivante, Madoc Roswyn ne fut pas mentionnée.

— D'après notre itinéraire, déclara Dame Isabel de sa voix la plus protocolaire, nous allons nous rendre maintenant à la seconde planète de Phi d'Orion. Mr. Bickel me dit que les autochtones sont nettement humanoïdes ; n'est-ce pas, Bernard ?

Bickel, qui venait d'entrer dans la cabine, répliqua affirmativement.

— Je n'ai pas visité moi-même ce monde mais, d'après ce que je sais, les habitants de Zade non seulement sont d'apparence humanoïde mais ont des traits culturels analogues aux nôtres, y compris des formes d'art basées sur la modulation des sons. Autrement dit : la musique.

— Va donc pour Zade, reprit Dame Isabel. Je présume, Capitaine, que notre parcours ne nous éloignera pas trop de Rlaru ?

— Non, répondit du bout des lèvres Gondar. Aucune difficulté sur ce point : Phi d'Orion est dans la direction.

Mais j'ai quelque chose à vous proposer.

Dame Isabel inclina la tête dans un mouvement d'interrogation courtois.

— Oui ?

— Je me rappelle avoir entendu parler d'une planète dans la constellation de l'Hydre Femelle habitée par un peuple très musicien. C'est un monde qui n'a guère été visité par l'homme et, si j'ai bien compris, il est très évolué sur le plan artistique. Tout à fait l'endroit pour y amener votre troupe, ce me semble.

Dame Isabel lui jeta un coup d'œil perçant. Le ton du Capitaine Gondar avait résonné presque imperceptiblement faux.

— Notre itinéraire actuel, d'après vous, nous conduit vers Rlaru. N'est-ce pas exact ?

— Oui, certes. Parfaitement exact.

Bickel dit :

— À propos, Gondar, ne pensez-vous pas qu'il est temps de nous renseigner sur la position de Rlaru ? Après tout, nous ne sommes ni des bandits ni des pirates et nous ne projetons manifestement pas de vous escroquer d'une manière ou d'une autre.

Le long visage olivâtre de Gondar se plissa dans un léger sourire.

— Mieux vaut que je garde le secret... pour une excellente raison.

— Mais supposez que quelque chose vous arrive ! s'exclama Bernard Bickel. Nous serions alors incapables de trouver Rlaru, ce qui est notre but principal !

Le Capitaine Gondar secoua la tête avec obstination.

— Je ne comprends pas votre répugnance à vous fier à nous, dit Dame Isabel. Vous n'imaginez tout de même pas que nous voulons vous jouer un mauvais tour ?

— Bien sûr que non et je suis désolé si je donne cette impression.

— Alors pourquoi vous montrez-vous d'une prudence si extravagante ?

Le Capitaine Gondar réfléchit un instant.

— Je serai franc, déclara-t-il. Vous vous placez sur le terrain de la confiance, mais vos demandes de renseignements démontrent clairement que vous ne vous fiez pas à moi. Ce qui éveille en moi une contre-méfiance. Vous détenez une importante somme d'argent qui m'appartient légalement, et ceci

constitue la prise que vous avez sur moi. Je possède des indications que vous désirez connaître et c'est ma prise sur vous. Vous me demandez de renoncer à mon avantage, de me mettre en votre pouvoir, sans faire de concession correspondante.

Dame Isabel eut un petit hochement de tête déconcerté.

— Ce que vous dites serait peut-être raisonnable sur Terre – mais ici, en route vers Rlaru, qu'est-ce que vous y gagnez ? Aussi bien Mr. Bickel que moi-même sommes des personnes honorables ; je suis incapable de nous imaginer – par exemple – vous abandonnant dans un monde où – pour être vraiment mélodramatique – causant votre mort.

— On a vu arriver plus extraordinaire, répondit le Capitaine Gondar avec son sourire le plus lugubre.

Dame Isabel renifla.

— Vous êtes absolument impossible, Capitaine Gondar.

— Si nous avions des desseins criminels sur vous, objecta Bernard Bickel, nous pourrions les mettre à exécution *après* avoir quitté Rlaru, *après* que vous nous aurez amenés là-bas, aussi facilement que maintenant. À la vérité, si nous étions du genre que vous croyez, nous nous assurerions que vous nous avez donné des indications exactes *avant* de vous éliminer.

Le Capitaine Gondar secoua la tête.

— N'en parlons plus. Le moment venu, je vous conduirai à Rlaru. Le moment venu, j'espère qu'à votre tour vous me donnerez mon argent.

— Je suppose que nous n'avons pas le choix, dit avec raideur Dame Isabel.

— Maintenant, en ce qui concerne la planète à laquelle je faisais allusion... je suis persuadé qu'une visite là-bas serait grandement profitable.

— C'est fort possible. Pour en revenir encore une fois à Rlaru, dans quel secteur de configuration se trouve-t-elle ?

— Dans la Baleine, répondit de mauvaise grâce le Capitaine Gondar.

— Eh bien alors... une visite à cette planète de l'Hydre Femelle nous emmènerait dans une direction presque

diamétralement opposée à Rlaru. Nous serions forcés de faire un détour fatigant. N'ai-je pas raison ?

Le Capitaine Gondar prit un air presque obséquieux.

— Un léger détour, peut-être... mais un détour qui en vaut largement la peine. Franchement, je crois que ce serait une grave erreur de laisser de côté cette planète ; la population est tout à fait humanoïde... quasi humaine, dirais-je...

Bernard Bickel plissa le front.

— Dans l'Hydre Femelle ? Je ne me rappelle pas une planète de ce type dans l'Hydre.

Dame Isabel demanda :

— Quelle est la source de votre information ?

— Un vieil explorateur me l'a décrite, répliqua Gondar, de nouveau avec cet enthousiasme un peu forcé qui avait déjà éveillé la méfiance de Dame Isabel. J'ai envie de visiter cette planète depuis ce temps-là.

— Vous devrez le faire à une autre occasion, déclara Dame Isabel d'un ton péremptoire. Notre itinéraire général est déjà établi : nous ne pouvons pas sauter d'un côté à l'autre de la galaxie pour le caprice d'une seule personne. Je suis désolée, Capitaine Gondar.

Gondar tourna les talons, se dirigea vers la porte. Dame Isabel dit à son dos :

— Veuillez avoir l'obligeance de prévenir l'astrogateur que notre destination immédiate est Zade, la seconde planète de Phi d'Orion.

Quand la porte coulissante se fut refermée derrière Gondar, Bernard Bickel se tourna vers Dame Isabel, les sourcils en arc de cercle, ses yeux bleus arrondis par la perplexité.

— Bizarre ! Pourquoi, au nom de tous les diablotins, Gondar est-il si désireux de visiter précisément ce monde là ?

Dame Isabel avait déjà chassé l'affaire de son esprit.

— Cela n'a guère d'importance, étant donné que nous ne le ferons pas.

Tandis que Dame Isabel et Bernard Bickel conféraient avec le Capitaine Gondar, Roger Wool – qui se promenait sans but dans le vaisseau – traversa le plateau dans le Globe C. Les

musiciens et les chanteurs avaient terminé leurs répétitions quotidiennes, mais la scène conservait encore le souvenir de leur présence : une exhalaison de parfum, de camphre, de colophane et d'huile spéciale pour pistons. Une seule lampe en veilleuse éclairait le plateau et, assise en silence sur une des chaises appartenant aux accessoires de scène, il y avait Madoc Roswyn.

Elle vit Roger sans changer d'expression. Roger s'approcha lentement. Il déclara :

— J'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi vous avez agi de cette façon – raconté ces choses sur mon compte... Comme si je vous avais jamais forcée à faire quoi que ce soit contre votre volonté...

Elle eut un geste désinvolte.

— Cela semblait approprié sur le moment. Vous devez admettre, Roger, que je suis versatile et méchante ; pas du tout la jeune fille que vous me croyiez.

— Je ne peux pas échapper à l'impression que vous vous êtes servie de moi, mais à quelle fin, je suis incapable de l'imaginer... À un moment donné, j'ai cru que vous aviez de l'affection pour moi. Si vous en avez eu, si vous en avez encore... pour l'amour du Ciel, dites-le moi et nous éclaircrons ce terrible malentendu.

— Il n'y a pas de malentendu, Roger.

La voix de Madoc Roswyn était douce mais absolument atone.

Roger la contempla un instant, puis secoua la tête.

— Comment quelqu'un d'aussi beau, d'aussi sensible, d'aussi intelligent peut-il être aussi perfide ? Je n'arrive pas à le comprendre.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez, Roger.

Maintenant, courez rejoindre votre tante. Elle a quelque chose à vous faire faire.

Roger tourna les talons, quitta la scène. Madoc Roswyn le regarda partir sans autre expression qu'un bizarre air égaré qui pouvait avoir une douzaine de significations.

Roger, continuant sa promenade tristement autour du vaisseau, rencontra sa tante dans le couloir devant le salon, où

elle venait d'écouter les réclamations d'Ada Francini concernant certains bruits bizarres.

L'œil de Dame Isabel tomba sur Roger et, ma foi, elle avait effectivement quelque chose à lui faire faire.

— Roger, as-tu remarqué une sorte de grincement martelé dans le Globe D ? Il se produit à intervalles irréguliers et semble provenir de nulle part en particulier.

— Je n'ai pas remarqué, répliqua Roger d'un ton morne.

— Miss Francini me dit que ce bruit dérange énormément le reste de la compagnie. Elle en a parlé au Capitaine Gondar, mais il ne s'en est pas préoccupé.

— Quelqu'un qui ronfle ? suggéra Roger.

— J'y ai pensé aussi, mais Miss Francini dit que le bruit ne ressemble pas du tout à un ronflement.

De nouveau, Roger déclara qu'il n'avait pas remarqué ce bruit-là.

— Eh bien, je veux que tu découvres ce qui le cause et, si la source est mécanique, parles-en au Technicien en chef.

Roger promit de faire de son mieux et s'éloigna d'un pas traînant vers le Globe D. Il frappa à la porte de l'alvéole qu'Ephraïm Zerner partageait avec Otto von Scheerup et demanda des précisions sur les bruits désagréables.

Zerner et von Scheerup donnèrent l'un et l'autre des renseignements, mais n'étaient pas parfaitement d'accord. Ephraïm Zerner parla d'un sifflement nasillard qui accompagnait parfois la trépidation et le crissement, tandis que von Scheerup insista sur « le battement et le bourdonnement qui, joints au crépitement et au couinement, formaient un vacarme infernal ». Le bruit survenait on ne savait jamais quand, à un jour ou deux d'intervalle, et persistait parfois pendant deux heures et même plus.

Roger continua son enquête auprès de la compagnie. Certains étaient plus dérangés que d'autres ; chacun avait sa définition personnelle concernant la nature du bruit, mais tous s'accordaient sur le fait qu'il était pénible.

Roger déambula ça et là dans le Globe D, mais le son désagréable ne se manifesta pas. Il retourna parler à Ada

Francini et lui demanda de le prévenir dès que le bruit se déclencherait, sur quoi il ferait des recherches plus précises.

Six heures plus tard, l'occasion se présenta. Ada Francini alla chercher Roger qui, en homme de parole, revint avec elle au Globe D. Ada Francini le conduisit à sa cabine, leva le doigt. « Écoutez ! »

Roger écouta. Il entendit distinctement le bruit en question. Il fut forcé de reconnaître que personne ne l'avait décrit incorrectement, car il se composait de toute une gamme de crissements, crémitements, bourdonnements, battements, couinements, sifflements et trépidations. Le son paraissait provenir du mur, de l'air, de partout, de nulle part.

Roger sortit dans le couloir et le son devint plus faible. Il se déplaça précautionneusement dans tous les coins de la cabine et finit par découvrir que le son émanait de l'orifice de la conduite d'air conditionné. Posant l'oreille contre la grille, il écouta pendant plusieurs minutes. Puis il se releva, épousseta ses genoux.

— J'ai une idée de ce qui cause ce bruit, dit-il à Ada Francini, mais mieux vaut que je vérifie d'abord de façon plus approfondie.

Une heure plus tard, Dame Isabel trouva Roger assis dans le salon en train de faire une partie de solitaire.

— Eh bien, Roger ? s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Miss Francini me dit que le vacarme est pire que jamais et, de plus, elle dit que tu en connais la cause.

— Oui, j'ai réussi à le repérer, répliqua Roger. Il vient du carré de l'équipage dans le Globe E et se propage par le conduit d'aération jusqu'au Globe D.

— Tiens ! Et que se passe-t-il au carré de l'équipage pour provoquer tout ce raffut ?

— Eh bien... apparemment, certains membres de l'équipage ont formé un orchestre de planches à laver<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> Instrument de jazz inventé par les Noirs qui n'avaient pas les moyens de s'acheter une batterie, nous apprennent les bons auteurs : les Noirs utilisaient une planche à laver en tôle

— Un quoi !

— Un quoi ? s'enquit en écho Bernard qui venait d'entrer au salon.

Roger expliqua de son mieux quels étaient les instruments et la raison d'être de l'Orchestre de bric et de broc des Pas Chanceux, nom sous lequel le groupe était connu au carré. Quand tous les participants jouaient à la fois, on pouvait entendre un banjo, un harmonica, une planche à laver, un kazoo, un baquet grosse caisse et, de temps à autre, une flûte de nez<sup>19</sup>.

Dame Isabel s'assit avec un air d'incrédulité totale.

— Mais pourquoi diable l'équipage voudrait-il créer ce bruit infernal ? Un groupe d'enfants déchaînés tape raient sur des pots et des casseroles...

— Ils jouent des airs variés, dit Roger. En fait, c'est très entraînant.

— Quelle sottise, déclara Dame Isabel. Bernard, avez-vous jamais entendu une chose pareille ?

Bernard Bickel secoua la tête avec mépris.

— Quel que soit le nom qu'ils donnent à ce raffut, nous ne pouvons pas admettre qu'il dérange tout le monde à bord.

---

ondulée (wahsboard) qui était raclée avec les doigts munis de dés à coudre. (N.d.T.)

<sup>19</sup>Dans le texte original, le nom du groupe est le Tough Luck Jug Band. La lough luck, c'est la déveine, la malchance. Le jug band est le terme employé dans le sud des Etats-Unis pour désigner un orchestre de jazz (jazz band) aux instruments primitifs tels que la washboard (la planche à laver), le kazoo (tube généralement ouvert au deux bouts et muni d'un trou latéral recouvert d'une membrane produisant des sons quand on souffle : une espèce de mirliton – ou encore un peigne recouvert de papier de soie), une'y'ug (broc ou cruche à col étroit où l'on souffle pour imiter le son du tuba), le tub bass (le lub ou baquet servant à imiter la grosse caisse ou bass drum) et la nose flûte (ou flûte de nez : on souffle par les narines de son nez considéré comme instrument). (N.d.T.)

— Occupez-vous-en, s'il vous plaît, Bernard. Ma parole, qu'est-ce qu'ils vont inventer la prochaine fois ?

L'espace, ce vide noir qui, lorsqu'il est relié à un système d'étoiles, semble presque aussi palpable qu'un océan séparant un groupe d'îles, fila derrière – si l'on peut dire que le vide fait quoi que ce soit. Et pourtant quelque chose avait passé vers l'arrière, car Sirius s'éloigna et Phi d'Orion approcha et, pour arriver à ce résultat, un phénomène important était manifestement en train de se produire. Roger, déambulant dans le salon, prit un livre et lut un opuscule de réflexions dues à la plume de l'éminent cosmologue Dennis Kertesz :

« L'infini est une idée fascinante avec laquelle nous avons tous bataillé. En particulier, l'infini de l'extension, qu'on ne peut pas éluder en émettant l'hypothèse d'un univers à la circonférence finie. Moins attentivement étudié est l'infini dans l'autre direction : l'infini de la petitesse, qui s'étend aussi loin et est aussi déconcertant que l'autre infini.

« Qu'advient-il de la matière au dernier stade ? La matière offre une texture de plus en plus ténue jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de la traiter expérimentalement, ou même par les mathématiques. En fin de compte, ou du moins c'est ce qu'il apparaît, toute la matière, toute l'énergie, absolument tout, même l'espace, doit être exprimé par une seule antithèse : un fondamental oui ou non, avant ou arrière, dehors ou dedans, à droite ou à gauche, un repliement vers l'intérieur ou un déploiement vers l'extérieur de la quatrième dimension. Même à ce niveau, la récession infinie dans la petitesse continue. Quelle que soit la petitesse de n'importe quoi, elle ne sert que d'échelon pour définir les extrêmes (ne serait-ce que des extrêmes théoriques) cent fois plus petits...»

Roger, qui souffrait déjà de mélancolie, trouva les immensités cosmiques affolantes et reposa le volume.

Bernard Bickel lui fit remarquer que l'espace observé depuis le *Phébus* n'était pas essentiellement différent de l'espace observé depuis la terrasse de Ballew par une nuit claire. Roger tomba d'accord en théorie mais n'en fut qu'à peine moins déprimé dans la pratique.

Droit devant, Phi d'Orion brilla d'un éclat de plus en plus vif, le jour se leva au moment où la seconde planète Zade devint visible et bientôt le *Phébus* se mit en orbite d'atterrissage.

Le commissaire résident de Ville-de-la-Terre envoya par radio l'autorisation de se poser ; et le *Phébus* descendit vers Zade.

# Chapitre 8.

Comme la plupart des planètes habitées de la galaxie, Zade était un monde fortement diversifié sur le plan de la géographie physique. Un seul continent s'y trouvait, qui s'étendait sur les deux tiers du globe avec des douzaines de bras, anses, péninsules, extensions, fjords, caps et baies. Ville-de-la-Terre – un complexe d'entrepôts, de dortoirs et de bâtiments administratifs, était située sur les berges d'un fleuve à quelques kilomètres en arrière de l'Océan du Sud. Le commissaire résident, Edgar Cam, homme de haute taille à l'expression pensive, avec un grand nez, un grand menton, de grandes mains et de grands pieds, et dont le comportement était marqué par une prudente lenteur, tenta de détourner Dame Isabel de son projet.

Assis dans la cabine de Dame Isabel, il expliqua son pessimisme.

— En principe, je n'ai rien à redire à vos intentions. Ce n'est pas que les indigènes soient hostiles ou réfractaires à toute idée de coopération : simplement, on ne sait jamais ce qui leur passe par la tête. Il y a au moins seize variations de l'espèce intelligente, beaucoup plus disparates que les races humaines et, de pair avec leurs différences de couleur et d'anatomie vont des différences culturelles. Je ne peux même pas esquisser une synthèse les concernant.

— Ce sont des humanoïdes ?

— Oui, bien sûr. Indiscutablement. À cent mètres de distance, vous ne les distinguerez pas des humains.

— Et si j'ai bien compris, ils sont artistes en un sens ?

C'est-à-dire qu'ils connaissent le processus de création, la sublimation du fait en symbole et l'utilisation du symbole pour suggérer l'émotion ?

— Absolument, bien que là encore il y ait une grande diversité dans les voies et moyens. Une des facettes bizarres de

la vie sur Zade est le manque d'échange culturel. Chaque tribu semble vivre centrée sur elle-même et, à part de temps à autre une razzia pour se procurer des esclaves, ne s'intéresse pratiquement pas à ses voisines.

Dame Isabel fronça les sourcils.

— Si je ne me trompe, vous dites qu'en jouant devant des spectateurs de Zade nous courons le risque de blessures ou de voies de fait ?

— Très vraisemblable, si vous étiez assez imprudents pour vous aventurer dans les Montagnes Pentebrune ou pour tenter de jouer devant les Becagriffes Stagag-Ogog. Mais il s'agit là de cas isolés et, en général, les natifs de Zade ne sont ni plus ni moins à craindre que les gens de la Terre – si vous prenez soin de respecter leurs conventions et habitudes particulières – et voilà où entre en jeu l'imprévisibilité de Zade.

— Je pense que vous pouvez vous fier à nous sur ce chapitre, déclara Bernard Bickel. Nous ne sommes pas précisément des novices et, bien entendu, nous tiendrons compte scrupuleusement des particularités locales.

— Néanmoins, dit Dame Isabel, je serais heureuse que vous établissiez pour nous l'itinéraire convenable, afin que nous soyons en mesure de jouer devant les tribus qui en profiteront le plus.

— Je peux suggérer un itinéraire, déclara Cam d'un ton légèrement pédant ; je ne peux pas en établir un. Notre situation ici ne nous vaut pas le moins du monde automatiquement le respect. En fait, bien au contraire : certaines des tribus sont sûres que la Terre est un lieu de désolation et de misère ; sans quoi, pourquoi nous donnerions-nous tant de peine pour venir sur d'autres planètes ? En tout cas, je n'ai aucune autorité au-delà des limites de l'enclave et, s'il vous arrivait méchef quelque part, je serais dans l'impossibilité de vous porter secours. Au total, il n'y a pas de risque particulier, mais j'insiste sur le fait que les peuples de Zade sont variés, complexes et imprévisibles. Dame Isabel répliqua :

— Comme l'a dit M<sup>r</sup>. Bickel, nous ne sommes pas tout à fait novices. Je suis certaine que nos bonnes intentions seront reconnues partout.

Cam eut un hochement de tête peu convaincu.

— Pour autant que vous êtes prudents, patients et discrets, vous ne devriez pas rencontrer de difficultés. Je peux même vous déléguer quelqu'un pour vous servir d'interprète. Quant aux régions à visiter de préférence – laissez-moi réfléchir un instant... les Aquatiques, sans aucun doute. Ils ont une musique très évoluée. En fait, la musique joue un rôle cérémoniel important dans leur vie. Et les Striades : un peuple doux et intelligent. Et... qui encore ? Les Marcheurs de Forêt ? Probablement pas. Ils sont timides et pas très intelligents... Les Guerriers Fous. Oui. Ne vous laissez pas impressionner par ce nom ; il se réfère à leurs rites d'épreuves pour accéder à un statut social. Ce sont des gens vigoureux et pleins d'esprit de ressource... probablement les plus intelligents de la planète.

— Cela ira très bien, dit Dame Isabel. Qu'en pensez-vous, Bernard ?

— Je suis de cet avis. Et nous devons absolument éviter les erreurs que nous avons commises sur la Planète de Sirius.

— Très juste. Plus d'altérations ou de modifications ; nous jouerons les opéras exactement comme ils sont joués chez nous.

Cam se leva pour prendre congé.

— Je vais vous envoyer tout de suite Darwin Litchley. Il vous conduira aux secteurs que j'ai indiqués et c'est un excellent linguiste. Bien entendu, je vous souhaite à tous la meilleure chance possible.

Il s'en alla et Darwin Litchley ne tarda pas à se présenter : un petit homme tout rond avec un visage grave tout rosé et un crâne chauve rosé également.

— Le Commissaire Cam a expliqué vos objectifs, déclara-t-il à Dame Isabel d'une voix pompeuse, et si j'y applaudis, dans l'abstrait je crains que des problèmes d'un ordre moins élevé, la pure et simple lourdeur du projet, ne causent presque certainement des malentendus et des difficultés.

Dame Isabel le considéra avec un dédain glacé.

— Vous faites preuve d'une curieuse assurance, monsieur Litchley. Après des semaines de préparation méticuleuse, de répétitions acharnées et de dépenses loin d'être minimes, ainsi qu'un voyage à travers bien des kilomètres d'espace, nous voici

finalement sur Zade, prêts à présenter notre programme. Vous énoncez maintenant vos opinions pessimistes et envisagez apparemment de nous voir reculer en chancelant sous le coup du doute et de l'effroi, abandonnant tous nos plans pour retourner sur Terre.

— Madame, vous vous méprenez sur mes intentions, bredouilla Litchley. Je voulais simplement présenter un tableau réaliste, afin que vous n'ayez nulle raison par la suite de me taxer d'irresponsabilité. Les populations de Zade, encore qu'intelligentes, ont des vues assez étroites et quelques-unes sont à la fois fantasques, sujettes à caution et même dangereuses.

— Très bien ; vous avez dit ce que vous aviez à dire. Maintenant, examinons les cartes que vous avez apportées, je vois.

Darwin Litchley hocha la tête avec raideur, déplia une projection de Mercator de l'unique continent.

— Nous sommes ici. (Il indiqua un point au sud-est.)

M<sup>r</sup>. Cam a probablement décrit l'extrême diversité des aborigènes et je présume qu'il vous a recommandé de visiter les Striades, les Aquatiques et les Guerriers Fous. J'aurais pu proposer un autre choix, mais soit. Les Striades de la Zone Tierce... (il tapota la carte)... valent peut-être autant que d'autres la peine d'être visités en premier, c'est indubitablement un peuple pittoresque.

Tandis que le *Phébus* glissait majestueusement au-dessus de la forêt ombrophile noir orangé et vert tilleul, Darwin Litchley donna une brève description des Striades.

— Les naturels de cette planète sont plus souples que les Terriens sur le plan biologique car, si tous sont issus de la même souche, les variations physiques aussi bien que psychologiques vont d'un extrême à l'autre. Les Striades, par exemple, se sont remarquablement adaptés à leurs conditions de vie particulières. La Zone Tierce est une région où se manifeste une activité volcanique considérable ; il y a d'importantes sources chaudes et mares de boue bouillante, que les Striades utilisent pour bâtir leurs châteaux. Ce sont des gens aux mœurs douces,

d'une habileté hors de pair dans l'utilisation du son, qu'ils émettent par un organe qui leur est propre.

Droit devant, la forêt ombrophile cédait la place à une plaine parsemée d'arbres noirs ressemblant à des bambous et de grandes boules d'un orange plumeux. Dans le lointain, une ligne de montagnes grises s'éleva dans le ciel et Darwin Litchley indiqua une traînée de brume qui planait dans les airs.

— C'est la région thermale. Regardez bien et vous distinguerez les cités Striades qui émergent de la vapeur.

Quelques minutes plus tard, les hautes demeures des Striades, semblables à des forteresses, apparaissent : des bâtiments aux murs épais, de six ou sept étages, construits en boue colorée.

Le *Phébus* se posa sur un champ plat devant la cité. Aussitôt, un groupe composé de plusieurs douzaines de Striades sortit à pas comptés par une porte de fer. Darwin Litchley, en compagnie de Dame Isabel, Bernard Bickel et Roger, débarqua et attendit l'arrivée des Striades.

Ils appartenaient nettement à une race humanoïde, ils étaient grands, avec des bras et des jambes minces mais un torse massif marqué de sillons. Ils avaient la peau couleur de cuivre rouge avec un reflet lustré verdâtre ; une tête haute et étroite, couverte d'une espèce de duvet noir ; ils étaient vêtus d'une chemise de toile grossière, avec des ornements de bronze à l'épaule, laissant nus la poitrine massive et le léger creux strié de leur diaphragme. S'arrêtant à quelques mètres du vaisseau, ils se figèrent dans une pose rigide. Leurs diaphragmes se contractèrent, se détendirent pour émettre une unique et douce explosion d'accueil cérémoniel.

Darwin Litchley parla dans une langue rude qui semblait tout en fricatives et raclements de gorge ; les Striades répliquèrent après s'être brièvement consultés.

Litchley se tourna vers Dame Isabel.

— Ils seront heureux d'assister à une représentation musicale. Je dois dire que je suis assez surpris. Ils sont très timides et ils ont vu très peu de Terriens – une demi-douzaine de missions commerciales, peut-être. Quand désirez-vous donner votre représentation ?

— Est-ce que demain serait trop tôt ?

Darwin Litchley fit la demande, puis informa Dame Isabel que la date spécifiée par elle convenait parfaitement. Entre-temps, les Terriens étaient les bienvenus dans la cité. Litchley indiqua quelques tabous simples à observer : ne pas entrer dans les immeubles, ne pas jeter d'objets dans les sources thermales, ne pas s'enivrer ni se conduire de façon extravagante ; ne pas porter d'attention particulière aux enfants qui, d'après Litchley, étaient considérés comme des parasites et fréquemment mangés. Comme Dame Isabel se récriait d'horreur, Darwin rit.

— Ce n'est rien de plus qu'un prêté pour un rendu. Les enfants prennent leur revanche en poussant les adultes dans les sources bouillantes.

Gardant en tête les préceptes de Darwin Litchley, la majeure partie des membres de la compagnie se promenèrent dans la ville striade pendant l'après-midi et la soirée. Avec émerveillement, ils virent les lacs de boue bouillonnante : les plus grands couleur jaune moutarde ; d'autres rouges, gris, chocolat. C'est avec cette boue qu'étaient construits les hauts bâtiments, et les Terriens regardèrent avec fascination les Striades projeter des faisceaux d'ondes sonores et de vibrations ultrasoniques avec leur diaphragme pour fractionner, remuer ou tasser la boue, dans ses différents stades d'utilisation.

Les Terriens semblaient avoir fait bonne impression. Un porte-parole des Striades invita le groupe à un banquet. Après avoir consulté hâtivement Dame Isabel, Darwin Litchley refusa avec ses remerciements, déclarant que le groupe avait coutume de jeûner la veille d'une représentation musicale.

Le lendemain matin, le Globe C fut ouvert, le mât central et la tente furent érigés pour former un théâtre. À l'intention des Striades, Dame Isabel avait choisi *la Flûte enchantée*<sup>20</sup> et, se souvenant du fiasco du Comptoir de Sirius, elle avait résolu qu'il n'y aurait ni modification ni altération. Le public verrait et entendrait l'opéra exactement comme il était joué sur Terre.

---

<sup>20</sup> Opéra de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791), sur un livret allemand d'Emmanuel Schikaneder datant de 1791. (N.d.T.)

— Somme toute, dit Dame Isabel à Bernard Bickel, faire ces petits compromis désagréables sent un peu la condescendance. Notre but est d'apporter aux gens d'outre terre notre musique telle que nous la connaissons, dans toute sa puissance et sa majesté, pas dans une minable version expurgée que le compositeur lui-même serait incapable de reconnaître.

— Exactement mon point de vue, déclara Bernard Bickel. Je n'ai constaté aucune manifestation de musique parmi ces Striades, mais ils paraissent – dans l'ensemble – un peuple courtois et créateur. Peut-être avez-vous remarqué les décosations murales au-dessus de la porte, exécutées en boue de couleurs diverses ?

— En effet : très imposant. Il faut que je rappelle à Roger de faire des photographies, ce qui est la raison ostensible de sa présence à bord du vaisseau.

— Il n'a manifestement pas l'air de s'amuser, commenta Bernard Bickel. À mon avis, il fait ce nez long d'une aune parce que le Capitaine Gondar monopolise Miss Roswyn.

Dame Isabel serra les lèvres.

— L'indignation m'envahit dès que j'y pense, d'autant plus que nous ne pouvons pas nous dispenser des services du Capitaine Gondar qui, vous le soulignez justement, a pris la jeune personne sous son aile.

Bernard Bickel haussa les épaules.

— Cela ne dérange finalement que Roger. Elle se tient à l'écart de tout le monde ; on imaginerait difficilement quelqu'un de plus discret.

— Je l'espère bien, dit avec dédain Dame Isabel.

L'heure fixée pour le lever du rideau approchait. Les chanteurs étaient en costume ; les musiciens, après un bon déjeuner et cent pas devant le vaisseau, s'étaient rendus dans la fosse d'orchestre où ils se distribuaient les partitions et plaisantaient gaiement entre eux.

De la haute cité de boue colorée vinrent les Striades, marchant comme précédemment avec une dignité et un sérieux infinis. Ils pénétrèrent dans le théâtre et s'assirent sans gêne ni

hésitation. Le regard de Dame Isabel alla des places libres vers la cité – mais aucun autre Striade n'était en route.

Elle convoqua Darwin Litchley.

— Est-ce le seul public que nous devons attendre ? Je ne pense pas qu'il y ait plus de cent spectateurs dans la salle.

— Je vais me renseigner.

Darwin Litchley s'en fut parler à l'un des Striades, puis revint en fronçant les sourcils trouver Dame Isabel.

— Il dit que c'est la totalité des spectateurs : tous sont des personnes de responsabilité – quelque chose comme des officiers municipaux, je suppose – qui ont qualité pour prendre les décisions nécessaires.

Dame Isabel secoua la tête avec agacement.

— Je dois dire que je ne comprends pas.

— Moi non plus, répliqua Litchley. Toutefois mieux vaut probablement représenter l'opéra devant un groupe comme celui-ci qui est du moins l'élite de la cité.

— C'est vraisemblablement l'explication, déclara Bernard Bickel. J'ai remarqué ailleurs une situation analogue : une sorte d'aristocratie culturelle qui a seule le privilège d'explorer les mystères esthétiques.

Dame Isabel regarda à l'intérieur les spectateurs droits et rigides sur leurs sièges, qui prenaient déjà une grande attention aux bruits de l'orchestre en train d'accorder ses instruments.

— Un statut d'artiste, en somme ? Plaisant concept, certainement... Bon, nous devons commencer.

Sir Henry Rixon monta sur le podium. Il s'inclina devant le public, leva son bâton : l'orchestre produisit les trois accords de cuivre solennels de l'adagio d'ouverture. Les spectateurs étaient comme pétrifiés.

Le rideau se leva : Tomino survint, poursuivi par un serpent, et la représentation se déroula. Dame Isabel était ravie par l'attention concentrée des spectateurs. Ils restaient immobiles, marquant de temps à autre leur approbation par une crispation du visage, notamment pour la façon dont Ada Francini chanta son *contre-fa* au second acte.

L'opéra s'acheva ; la troupe s'avança pour saluer. Les spectateurs se levèrent lentement et pour la première fois

conférèrent entre eux. Un certain désaccord semblait régner et, sans se préoccuper de l'orchestre et des chanteurs, les Striades quittèrent le théâtre afin de continuer leur discussion à l'air libre.

Dame Isabel sortit, distribuant des sourires gracieux à la ronde, suivie par Bernard Bickel et Darwin Litchley. Elle se dirigea vers les Striades.

— Que pensez-vous de notre merveilleuse musique ? interrogea-t-elle avec entrain et Darwyn Litchley traduisit.

Un porte-parole répliqua pour le groupe et Litchley parut quelque peu déconcerté.

— Que dit-il ? questionna Dame Isabel.

Litchley regarda dans la direction des Striades en fronçant les sourcils.

— Il veut savoir ce qu'il y a de disponible.

— De disponible ? Je ne comprends pas !

— Moi non plus.

Litchley demanda des éclaircissements et le Striade s'expliqua longuement.

Les sourcils de Darwin Litchley s'arquèrent. Il s'apprêta à parler, puis haussa les épaules dans un geste d'impuissance et se tourna vers Dame Isabel.

— Une légère erreur s'est produite, un malentendu en quelque sorte, déclara-t-il. Je vous avais dit que les Striades ne connaissaient la Terre que par quelques missions commerciales ?

— Oui, oui !

— Ils ont apparemment cru que le *Phébus* était une mission de ce genre et ont assisté à la représentation dans cette disposition d'esprit.

Darwin Litchley hésita, puis décida et dit d'une seule haleine :

— Ils n'ont pas été très impressionnés. Ils précisent qu'ils n'ont besoin ni de trombones ni de violons, leurs diaphragmes leur suffisant pour cela, mais ils sont prêts à passer une commande ferme de deux hautbois et une colorature.

— Bonté divine ! s'exclama Dame Isabel. (Elle jeta un coup d'œil indigné aux Striades qui étaient toute attention patiente.) Vous pouvez leur dire...

Bernard Bickel s'interposa.

— Expliquez-leur, dit-il sans sourciller, que par malheur ces articles-là sont très demandés et que nous ne pouvons pas promettre de livraison à brève échéance.

Les Striades écoutèrent Darwin Litchley avec patience et courtoisie, puis se détournèrent et repartirent d'un pas lent en direction de leur cité. Écœurée, Dame Isabel ordonna de replier le théâtre et le *Phébus* s'en alla vers les terres des Aquatiques.

Un fleuve lent qui émergeait de la forêt ombrophile se dirigeait d'abord vers l'ouest, puis le nord, puis le sud-ouest, et finalement pénétrait dans une vaste mer intérieure, traversant un delta qui avait dans les quatre-vingts kilomètres de long sur autant de large. C'est là que les Aquatiques s'étaient fixés, évoluant en un type si différent de celui des Striades qu'ils paraissaient d'une autre race. Ils étaient plus petits que les Striades et souples comme des anguilles ; leur diaphragme était atrophié, ou peut-être ne s'était jamais développé ; de couleur, ils étaient d'un gris décoloré. Leur tête était plus ronde ; la couronne noir duveteuse des Striades était représentée par quelques mèches molles de fibre d'un noir verdâtre. Ils étaient beaucoup plus nombreux que les Striades et d'une activité beaucoup plus fébrile. Ils avaient modifié leur environnement d'une façon considérable, créant un étonnant réseau de canaux, d'étangs, de digues, d'îles flottantes, sur lesquels et autour desquels ils nageaient, poussaient à la perche de frêles chalands ou propulsaient des barges chargées de balles et de ballots. Dans toute la région, il n'y avait pas une seule grande ville, seulement d'innombrables villages de huttes d'herbes et de roseaux. Au centre du delta, sur une île qui avait à peu près quinze cents mètres de diamètre, s'élevait une tour en forme de pagode construite avec des madriers, de la fibre tissée et des panneaux vernissés rouges.

Darwin Litchley avait parlé des Aquatiques assez longuement avec Dame Isabel et Bernard Bickel.

— Vous ne les trouverez peut-être pas aussi cordiaux ou aussi aimables que les Striades ; en fait, ils ont tendance à prendre une attitude froide et détachée qui peut fort bien être interprétée comme de l'aversion. Mais ce n'est pas le cas et les Aquatiques ne manquent pas non plus de puissance émotionnelle. Mais ils sont extrêmement conservateurs et se méfient des innovations. Vous vous demandez peut-être pourquoi le Commissaire Cam vous a suggéré de rendre visite aux Aquatiques. La réponse est simple. Ils ont une musique hautement développée, dans une tradition qui remonte à dix mille ans au minimum.

— Ma foi, répliqua Dame Isabel avec un soupir plain tif, je suis contente de rencontrer des gens qui connais sent au moins le sens du mot « musique ».

— Aucune crainte à avoir sur ce point, dit Darwin Litchley. Ce sont de vrais spécialistes ; tous possèdent l'oreille absolue : ils reconnaîtront d'emblée n'importe quel accord que vous pouvez jouer dans n'importe laquelle de ses inversions.

— Bonne nouvelle, en vérité, commenta Dame Isabel. Je ne pense pas qu'ils aient des orchestres dans le genre du nôtre ?

— Pas exactement. Chaque adulte est plus ou moins musicien et, dès sa naissance, est désigné pour tenir une partie bien précise dans les fugues cérémonielles, qu'il jouera sur l'instrument héréditaire dans sa famille.

— Intéressant ! déclara Dame Isabel. Aurons-nous l'occasion d'entendre cette musique ?

Darwin Litchley eut une moue dubitative.

— Sur ce point, je ne peux rien affirmer. Les Aquatiques ne sont pas dépourvus du sens de l'hospitalité, ni hostiles, mais ils sont bizarres comme vous en jugerez par vous-mêmes et il faut les prendre tels qu'ils sont. Je les connais fort bien et ils me connaissent – mais de la cordialité, un bon accueil ou même un témoignage qu'ils savent qui je suis, vous n'en verrez pas. Toutefois vous vouliez rencontrer un peuple évolué sur le plan musical et le voilà.

— S'ils sont ce que vous dites, reprit Dame Isabel, j'imagine que nous pouvons leur montrer quelque chose qu'ils n'ont pas encore vu. Que suggérez-vous, Bernard ?

Bernard Bickel réfléchit.

— Rossini, peut-être : *le Barbier de Séville*.

— L'idée a ses mérites ; l'ouvrage<sup>21</sup> est d'une gaieté exubérante, faite pour plaire à des gens comme les Aquatiques.

Le *Phébus* se posa sur l'île, près de la tour pareille à une pagode, que Darwin Litchley identifia comme le Dépôt des Archives. Il expliqua que le système social des Aquatiques était une kyrielle de paradoxes et de confusions que même l'ethnologue le plus zélé n'avait pas encore débrouillés. En gros, toutes les activités de phases de la vie semblaient réglées et codifiées, et soumises à l'examen d'une ribambelle de tribunaux et de moniteurs.

Toujours discutant les excentricités des Aquatiques, Dame Isabel, Darwin Litchley et Bernard Bickel descendirent la passerelle de débarquement. Déjà les attendait une délégation d'Aquatiques, dont le porte-parole voulut savoir le but de leur visite.

Litchley répondit de façon circonstanciée et la délégation s'en fut.

— Nous devons attendre, dit Litchley à Darne Isabel. Ils sont allés prévenir le Commissaire de la Musique.

Ce personnage arriva une heure plus tard, avec un autre qu'il présenta comme le Moniteur Régional. Ils écoutèrent Darwin Litchley avec une profonde attention, puis le Commissaire prononça quelques phrases circonspectes que Litchley traduisit.

— Il demande à quelle tradition se rattache la musique que vous vous proposez de... de... (Il hésita.) Je ne trouve pas de mot correspondant. Mettre en œuvre ? Répandre ? Oui. Il veut avoir un aperçu de la musique que vous projetez de répandre.

— Elle n'a rien de spécial, répondit Dame Isabel. C'est un opéra agréable, sans message social particulier, simplement un véhicule pour un flot de délicieuse musique. Nous sommes ici

---

<sup>21</sup> Opéra composé en 1816 sur le livret italien de Cesare Sterbini, tiré de la comédie de Beaumarchais, par le musicien italien Gioacchino Rossini (1792-1868), à qui l'on doit aussi l'Italienne à Alger, Otello, Guillaume Tell, le Siège de Corinthe, etc. (N.d.T.)

par pur altruisme, pour partager notre musique avec lui et ses compatriotes.

Darwin Litchley traduisit, écouta, se tourna de nouveau vers Dame Isabel.

— Quand avez-vous l'intention de répandre cette musique, pendant combien de temps et combien de fois ?

— Cela dépend de la façon dont nous seront accueillis, répliqua habilement Dame Isabel. Si notre programme semble plaire au public, nous pourrions donner plusieurs représentations. Dans le cas contraire, nous partirons. C'est aussi simple que cela. Notre premier programme dépendra de la possibilité de réunir un public — qui ne devrait pas être difficile à trouver, j'imagine.

D'autres paroles furent prononcées et Darwin Litchley dit à Dame Isabel :

— Vous pouvez présenter votre premier programme demain.

— Parfait, répliqua Dame Isabel avec autorité. Demain donc, à trois heures de l'après-midi.

Dans la matinée, le théâtre fut monté par l'équipage maintenant bien rodé à la manœuvre. À deux heures, la troupe endossa ses costumes et se grima ; à deux heures trente, les musiciens se rassemblèrent dans la fosse d'orchestre.

Le futur public ne s'était pas encore manifesté. Dame Isabel sortit inspecter les alentours, l'air soucieux, mais de toutes parts la vie semblait continuer selon ses rythmes et normes ordinaires.

Trois heures moins dix : toujours pas de spectateurs.

À trois heures précises, le Moniteur Régional dont ils avaient fait connaissance la veille se présenta, chargé d'une boîte plate. Il était seul. Après un bref salut à l'adresse de Dame Isabel, Bernard Bickel et de Darwin Litchley, il entra à grands pas dans la salle, s'assit, ouvrit sa boîte, dont il sortit papier, encre et pinceau et disposa le tout de façon commode.

Depuis le seuil, Dame Isabel l'examina d'un air dubitatif.

— Il est manifestement venu assister à l'opéra.

Bernard Bickel jeta un coup d'œil circulaire à l'île.

— Il n'y a personne d'autre en vue.

Dame Isabel se tourna vers Litchley.

— Demandez quand nous pouvons nous attendre à ce que le public arrive.

Litchley conféra avec le moniteur, revint à Dame Isabel.

— C'est lui, le public. Il est un peu irrité que la représentation n'ait pas commencé à l'heure.

— Nous ne pouvons pas jouer pour une seule personne ! protesta Dame Isabel. Le lui avez-vous indiqué ?

— Eh bien... oui. J'ai fait remarquer que nous espérions un peu plus de monde, mais il a déclaré qu'il était requis pour opérer un examen préliminaire, étudier et juger la représentation avant que la population dans son ensemble ne coure le risque d'être exposée à des sons peut-être perturbateurs. Cela, dit-il, est le devoir de sa charge.

Dame Isabel serra les dents d'un coup sec ; pendant un instant, il s'en fallut d'un rien que *le Barbier de Séville* ne soit pas soumis à approbation.

Bernard Bickel prit sa voix la plus apaisante :

— Je suppose que nous devons nous attendre à des réglementations arbitraires partout où nous allons, notamment sur les planètes les plus développées. Nous n'y pouvons pas grand-chose ; nous devons soit nous plier aux coutumes locales, soit nous en aller.

Dame Isabel acquiesça d'un hochement de tête plein d'humeur.

— Vous avez sans doute raison ; cependant, quand des idéalistes comme nous dépensent leur talent et leur argent pour procurer cette merveilleuse expérience, il semble que les gens qui en bénéficieront pourraient montrer qu'ils s'en rendent compte. Ce n'est pas de l'effusion que je demande, mais simplement un petit témoignage d'appréciation ; je m'en contenterais. Je ne crois pas...

Elle s'interrompit car le moniteur approchait. Il parla et Litchley traduisit :

— Il est impatient de voir commencer le programme ; il remarque que nous avons déjà dix-neuf minutes de retard.

Dame Isabel leva les bras au ciel.

— Je fais ce que je dois.

Elle adressa un signe à Sir Henry Rixon qui jeta un coup d'œil aux rangées de banquettes, vides à l'exception du moniteur attentif. Il regarda à nouveau d'un air interrogateur Dame Isabel qui lui adressa un autre signe. Sir Henry leva son bâton. Les premières notes de l'ouverture résonnèrent, *le Barbier de Séville* avait commencé.

La représentation, donnée devant l'absence totale de réceptivité du moniteur, ne fut pas la plus allègre que tous aient connue mais, d'autre part, la virtuosité de la troupe l'empêcha de devenir la coquille vide, la simple exécution machinale qu'elle aurait fort bien pu être.

Pendant la représentation, le moniteur resta assis, tout attention, sans exprimer plaisir ou désapprobation, sans faire un mouvement sinon, de temps à autre pour inscrire des observations avec son pinceau et son encre.

L'ensemble final fit place à l'ultime accord orchestral ; le rideau tomba. Dame Isabel, Bernard Bickel et Litchley se tournèrent vers le moniteur, qui prenait quelques dernières notes. Ensuite il se leva, se dirigea vers la sortie. Darwin Litchley n'avait pas eu besoin de l'ordre sec de Dame Isabel pour s'élancer. Il y eut un long colloque près de la porte, que Dame Isabel finit par interrompre pour s'enquérir de la nature des jugements du moniteur. Darwin Litchley répondit laborieusement.

- Son impression est défavorable ; c'est en gros sa réaction.
- *Quoi* ? s'indigna Dame Isabel. Et pour quelles raisons ?

Le moniteur, semblant deviner l'essence de l'exclamation de Dame Isabel, s'adressa à Litchley qui traduisit :

- Il a relevé un grand nombre d'erreurs grossières.

Les costumes ne conviennent pas au climat. À présent, il formule des objections sur le plan technique... Les chanteurs – hem ! un mot que je ne comprends pas – *bgrassik*. Hem ! Quel que soit le sens, c'est quelque chose que les chanteurs font incorrectement quand ils tentent de... encore une phrase obscure pour moi : *thelu gy shrama* pendant les implications de l'orchestre, qui résultent en je ne sais quel *ghark jissu* erroné. « Implications » signifie peut-être les harmoniques...

Les séquences – non, ce ne doit pas être ce qu'il veut dire ; la marche des accords ne va pas du nord à l'ouest.

Il écouta le moniteur qui, maintenant, lisait ses notes.

— L'antiphonie originelle était incomplète... Les *thakal skth hg* étaient trop rapprochés du *brga skth gz* et ni les uns ni les autres n'avaient la texture type... Il a trouvé que le duo vers le milieu était intéressant à cause du *grsgky thgssk trg* inhabituel mais légitime. Il se plaint que les musiciens soient trop statiques. Il estime qu'ils devraient bouger – sautiller ou bondir s'ils le veulent – afin d'amalgamer la musique. L'œuvre est inculte, indisciplinée, avec trop de fautes dans le... substrat. Peut-être veut-il dire *legato*. En tout cas, il ne peut pas recommander l'ouvrage à ses compatriotes avant que ces défauts ne soient corrigés.

Dame Isabel eut un mouvement de tête incrédule.

— Il s'est complètement mépris sur nos intentions, c'est clair. Demandez-lui de s'asseoir... je vais apporter du thé.

Le moniteur accepta ; Dame Isabel s'installa près de lui et, pendant une heure, avec des interpolations ici et là dues à Bernard Bickel, elle expliqua soigneusement l'histoire, la philosophie et la structure de la musique classique de la Terre en général et de l'opéra en particulier. Le moniteur écouta poliment et prit même une note de temps à autre.

— Maintenant, dit Dame Isabel, nous allons donner une autre représentation – voyons... *Tristan und Isolde*<sup>22</sup> sera éprouvant, mais je pense que le choix est opportun puisqu'il présente un contraste notable dans le style et la forme. Bernard, faites mettre leurs costumes aux chanteurs de Wagner, s'il vous plaît : *Tristan und Isolde* dans vingt minutes. Roger, va prévenir Sir Henry et Andreï. Vite maintenant, nous devons convaincre ce moniteur que nous ne sommes pas les imbéciles qu'il nous croit !

Les musiciens retournèrent dans la fosse, les violonistes se massèrent les doigts, les trompettes se passèrent du baume sur les lèvres ; et c'est en témoignage de la virtuosité du groupe et

---

<sup>22</sup> *Tristan et Iseut*, opéra datant de 1865 : musique et livret de Richard Wagner, d'après la légende celtique. (N.d.T)

du dynamisme du bâton de Sir Henry que le Prélude résonna dans toute son ineffable passion douce-amère.

Pendant la représentation, Dame Isabel, Bernard Bickel et Darwin Litchley, assis à côté du moniteur à la peau argentée, expliquèrent de leur mieux les subtilités du conflit spirituel qui se déroulait sous leurs yeux. Le moniteur ne fit aucune réflexion – et peut-être ne prêta pas grande attention à ce commentaire ; comme auparavant, il inscrivit au pinceau des remarques énigmatiques sur son bloc-notes.

La représentation s'acheva ; Isolde chanta la Liebestod ; sa voix s'éteignit lentement ; à travers la trame sonore de l'orchestre monta la plainte du hautbois, énonçant le grand thème de la magie et du malheur... Le rideau tomba. Dame Isabel se tourna vers Darwin Litchley.

— Alors, maintenant ! J'espère qu'il est satisfait !

Le moniteur parla dans sa langue rauque tout en consonnes. Litchley écoutait bouche bée. Dame Isabel bégayait et se serait dressée comme un ressort si Bernard Bickel ne l'avait pas retenue de la main.

— Il est encore... un peu désapprobateur, dit Litchley d'une voix blanche. Il déclare qu'il n'est pas indifférent à notre point de vue mais que ce n'est pas une excuse pour faire de la mauvaise musique. Il s'élève notamment contre ce qu'il appelle l'oppressante monotonie de la progression de nos accords : il dit que c'est à rendre fou d'en nui un auditoire moins large d'esprit que lui-même. Il trouve notre musique aussi répétitive qu'une mélodie enfantine, avec chaque modulation, chaque thème nouveau, chaque retour d'un thème ancien introduit d'une façon prévisible, pédante et dépourvue d'imagination.

Dame Isabel ferma les yeux. Le moniteur s'était de nouveau mis debout.

— Asseyez-vous, dit-elle d'une voix dure et tendue.

Bernard, nous allons maintenant jouer *Wozzeck*<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> *Wozzeck* (1925) : opéra dodécaphonique atonal écrit par le musicien autrichien Alban Berg (1885-1935) qui en a tiré le livret (allemand) de la tragédie *Wozzeck*, due au poète dramatique Georg Büchner (1813-1837). Disciple d'Arnold

— Les élégants sourcils gris de Bernard Bickel se haussèrent en arc de stupéfaction.

— *Wozzeck* ? Maintenant ?

— Tout de suite. Veuillez prévenir Andreï et Sir Henry.

Bernard Bickel, regardant par-dessus son épaule, s'en fut exécuter son ordre. Il ne tarda pas à revenir.

— La compagnie est fatiguée, dit-il avec hésitation. Personne n'a mangé depuis midi ; Hermilda Warn a mal aux pieds, Christina Reite et Ephraïm Zerner aussi. Le premier violon déclare qu'il sera forcé de jouer avec des gants à cause d'une ampoule.

Dame Isabel répliqua d'une voix calme et froide :

— La représentation de *Wozzeck* commencera dans vingt minutes. Les chanteurs changeront de costume, mais qu'ils ne se préoccupent pas de refaire un nouveau maquillage. Distribuez des pastilles pour la gorge à ceux qui se plaignent d'enrouement ; ceux qui ont mal aux pieds seront sages de changer leurs chaussures pour d'autres confortables.

Bernard Bickel retourna dans les coulisses ; bientôt les musiciens réapparurent à la queue leu leu dans la fosse d'orchestre. Il y eut des marmottements hargneux, pas mal de claquements de partition. Le premier violon enfila ostensiblement des gants de coton blanc ; le second trombone joua un *glissando* vulgaire.

Sir Henry Rixon tapa sévèrement sur le podium avec son bâton.

*Wozzeck* ! Et Dame Isabel observa le moniteur en souriant sous cape, comme pour dire :

— Vous trouvez nos accords simplistes, hein ? Analysez quelques-uns de ceux-là.

---

Schoenberg – l'initiateur des recherches atonales (c'est-à-dire fondées sur la répudiation d'une tonalité définie dans la composition) et créateur du dodécaphonisme atonal et sériel, Alban Berg a écrit également un autre opéra : *Lulu*, des mélodies, des sonates et le célèbre Concerto à la mémoire d'un ange. (N.d.T.)

Ce fut une troupe épuisée mais paradoxalement triomphante qui amena *Wozzeck* à son finale terrible. Le moniteur consulta ses notes avec une profonde attention ; mais Dame Isabel insista pour que tous se rendent au salon et prennent une tasse de thé avec un biscuit. Quand ils furent assis, elle fixa sur le moniteur un regard interrogateur qui était presque un défi.

— Alors maintenant ?

Le moniteur parla ; Darwin Litchley traduisit d'une voix morne.

— Je ne peux pas recommander à l'attention du peuple Aquatique quelque chose de tendancieux, provocant ou persuasif. Cette dernière improvisation est astucieuse mais choquante et, en conclusion, je recommanderai que les musiciens chargés du *bsg rgassik* prêtent attention aux *slfks* d'introduction du sifflement d'air.

— Le sifflement d'air ?

— Il fait allusion au bâton de Sir Henry. Il entend les sons que le bâton produit en fendant l'air et il croit que c'est un instrument de musique.

Dame Isabel déclara d'une voix glacée :

— C'est manifestement un crétin. Vous pouvez l'informer que notre patience est à bout, que nous refusons catégoriquement de jouer devant un groupe aussi sourd sur le plan musical, aussi dictatorial et aussi imbu de ses opinions que le peuple Aquatique.

Darwin Litchley donna une version prudente de ces réflexions ; le moniteur écouta sans intérêt. Il se courba sur son bloc-notes et parut effectuer des calculs. Il s'adressa à Darwin Litchley qui cligna des yeux, puis traduisit avec hésitation :

— Il a fixé ses honoraires à...

— Ses « honoraires » ? s'exclama Dame Isabel d'une voix qui se fêla d'émotion. Quelle stupéfiante impudence !

Ordonnez-lui de quitter immédiatement le vaisseau !

Darwin Litchley expliqua d'un ton conciliant :

— L'usage du pays est que le moniteur fasse payer son expertise. Six cents piles électriques pour lampe de poche, cela semble peut-être...

— De quoi diable parlez-vous ? s'exclama Dame Isabel. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de piles électriques pour lampe de poche ?

Litchley sourit faiblement.

— Les piles électriques sont la monnaie d'échange du pays – du moins pour les transactions entre les Terriens et les aborigènes.

Dame Isabel dit clairement et distinctement :

— Informez cet être qu'il ne lui sera rien payé, en piles de lampe de poche ou autrement. Expliquez que je considère son attitude comme de la plus grande insolence, qu'il a abusé non seulement de mon amabilité mais aussi de celle de Mr. Bickel et en fait de toute la compagnie : s'il y a un paiement de piles électriques à effectuer, c'est lui qui devrait nous payer. Informez-le que nous sommes fatigués et qu'il peut maintenant se retirer. Roger ! Va dire au Capitaine Gondar qu'on peut démonter tout de suite le théâtre !

Le moniteur n'avait pas bougé de son siège. Dame Isabel le regarda d'un air incrédule.

— Quoi encore ?

Darwin Litchley répondit d'une voix troublée :

— Il me dit qu'il s'est trompé dans son calcul ; en plus de six cents piles, il y a une surtaxe pour compositions jouées dans plus de trois tonalités, ce qui est une cause de fatigue supplémentaire pour les facultés critiques. La surtaxe dans le cas des deux premières œuvres est de cinquante piles pour chacune, dans le cas de *Wozzeck* il l'estime à cent cinquante. Soit au total huit cent cinquante.

— Dites-lui de s'en aller. Nous ne lui verserons rien.

Litchley et le moniteur engagèrent une brève conversation ; puis Litchley dit à Dame Isabel :

— Il déclare que s'il n'est pas payé il projettera en l'air le contenu de son sac à spores, qui infectera le *Phébus* d'environ dix millions de bébés aquatiques plus ou moins semblables à lui.

Dame Isabel ouvrit la bouche, la referma. Elle se tourna vers Bernard Bickel.

— Je suppose que nous devons payer ?

— Oui, dit tristement Bernard Bickel, nous devons payer.

— Nous n'avons pas cette quantité de piles à bord, reprit Dame Isabel en s'adressant à Darwin Litchley. Qu'allons-nous faire ?

— Laissez-moi appeler le Commissaire Cam ; il enverra un avion express avec la somme requise.

Une heure plus tard, l'express arriva. Le moniteur reçut son compte de piles et sans plus de façons quitta le *Phébus*.

— Je ne me rappelle pas m'être jamais trouvée dans une situation exaspérante à ce point-là, commenta Dame Isabel. Comment est-ce possible que des individus intelligents se montrent aussi étroits d'esprit et aussi arrogants ?

Bernard Bickel rit.

— Si vous aviez voyagé dans l'espace autant que moi, rien ne vous surprendrait. Et, comme nous nous en sommes rendu compte depuis longtemps, pour chacun de nos triomphes nous récolterons déception ou incompréhension.

— Peut-être que j'espère trop. Toutefois... (Dame Isabel secoua la tête, se versa une tasse de thé) je suppose que je suis beaucoup trop optimiste et confiante. Le comprendrai-je un jour, je me le demande ? (Elle soupira.) Mais on ne peut que faire de son mieux ; une fois que l'on compose avec ses idéaux, tout est perdu. Monsieur Litchley, ces Guerriers Fous auprès de qui vous nous conduisez... j'espère qu'ils ne sont pas aussi tatillons que les Aquatiques ?

Litchley répondit avec hésitation :

— Je ne les connais pas aussi bien que les Aquatiques mais, d'après ce que j'ai entendu dire, ils sont allants et pleins de vie, bien que peut-être un peu moins raffinés qu'une ou deux autres tribus de Zade.

— Je suis heureuse de l'apprendre, déclara Dame Isabel avec un soupir de soulagement. J'en ai assez de ces gens calculateurs qui ne pensent qu'à la critique et aux piles électriques. Ma parole, je suis épuisée. Je crois que je vais me retirer. Bernard, ayez l'amabilité de veiller à ce que le théâtre soit rangé comme il faut. Nous partirons à la première heure demain matin.

Le *Phébus* filait en direction du nord-ouest dans le splendide paysage de Zade. Les montagnes et les plaines défilaient au-

dessous, avec de temps à autre une ville ou un village et, une fois, une cité aux grandes flèches de pierre. Celle-ci, indiqua Darwin Litchley, était habitée par des gens qui avaient la faculté de voir des démons invisibles pour qui que ce soit d'autre. C'était une race douce et sensible mais – il précisa en réponse à la question de Dame Isabel – à ne pas considérer comme un public potentiel : si ces gens percevaient, ou croyaient percevoir, des spectres au milieu de la troupe, leurs cris d'horreur perturberaient à coup sûr la représentation.

Ils survolèrent une jungle de ces arbres multicolores caractéristiques de la planète, approchèrent d'un grand massif de schiste, de gneiss et autre roche métamorphique et atteignirent finalement le pays des Guerriers Fous : une région de pierre noire déchiquetée, de gouffres et d'abîmes, de pics, de falaises et de pitons. La ville principale – à peine plus qu'un gros bourg – occupait le centre d'un plateau assez uni. Auprès, se trouvait un ensemble de fonderies, d'ateliers d'affinage et de forges, entourés par des crassiers et des terrils. Darwin Litchley décrivit les Guerriers Fous comme des mineurs et fondeurs habiles, qui fournissaient du fer et du cuivre à tout le continent.

— Ne vous laissez pas impressionner par leur aspect ou leurs manières d'être, ajouta-t-il. Ce sont des gens durs et sévères mais nullement sauvages ou traîtres. Je ne connais pas très bien leur culture, mais ils sont célèbres parmi les autres races de Zade pour leurs fêtes et leurs démonstrations spectaculaires, et ils passent pour avoir l'esprit large. Si nous nous conduisons avec les égards normaux pour leurs susceptibilités, je suis certain que nous serons traités avec une courtoisie méticuleuse.

Le Capitaine Gondar posa le *Phébus* sur un emplacement dégagé de la ville ; Dame Isabel, Bernard Bickel et Darwin Litchley descendirent la passerelle et attendirent l'arrivée d'une députation du pays. Celle-ci ne tarda pas à se présenter.

Comme Darwin Litchley l'avait annoncé, l'apparence de ces gens était rien moins qu'engageante. C'étaient des hommes de haute taille aux traits taillés à coups de serpe, avec un torse gainé de segments de chitine noire. Ils semblaient dotés d'une force physique singulière et portaient des vêtements qui auraient cloué au sol un Terrien : des sandales de fer, un kilt en

plaquettes de fer assemblées par un fil de bronze, des ornements d'épaule ressemblant à des épaulettes en bronze et fer auxquels étaient suspendus des enfilades de perles en argent. Ils n'avaient pas de coiffure, et leur crâne était sillonné de crêtes de chitine noire larges de cinq centimètres. Faisant halte, ils soumirent le groupe du *Phébus* à un examen minutieux dans une concentration intense, évaluant et mesurant chaque aspect de la personne des visiteurs.

L'un d'eux prit la parole d'une voix dure et forte dans une langue qui semblait tout en voyelles rudes. Darwin Litchley écoutait avec attention et il répondit de façon assez hésitante. Le Guerrier Fou fit une autre déclaration ; Litchley se tourna vers Dame Isabel et Bernard Bickel.

— Il veut connaître la raison de notre visite, ou du moins est-ce ce que j'ai compris. Je lui ai dit que vous arriviez tout droit de la Terre, que vous aviez entendu parler des Guerriers Fous et désiriez les voir. Un peu de flatterie ne nuit pas.

— C'est bien certain, répliqua Bernard Bickel. Dites-leur que leurs solides qualités sont connues dans tout l'univers humain, que nous sommes venus leur rendre hommage et donner une représentation en leur honneur.

Darwin Litchley traduisit, s'appliquant de son mieux à parler cette langue grinçante. Les Guerriers Fous écoutèrent avec une attention morose, puis se retirèrent à l'écart pour conférer entre eux, lançant aux Terriens des regards méfiants et calculateurs.

Ils retournèrent lentement vers l'endroit où les trois compagnons du *Phébus* attendaient. Le porte-parole formula une question :

— Vous dites que notre réputation est connue dans l'univers ? C'est ce que traduisit Litchley.

— Oui, certes, répliqua Bernard Bickel. Et Litchley transmit la réponse.

— Vous êtes venus ici sans autre but que donner cette « représentation » ?

— Effectivement. Notre compagnie comprend quelques-uns des artistes les plus talentueux de la Terre.

Les Guerriers Fous s'écartèrent de nouveau et, apparemment, étaient d'avis opposés. À la fin, un terrain

d'entente fut trouvé ; les Guerriers Fous revinrent ; le porte-parole prononça gravement une série de phrases aux résonances solennelles.

Litchley traduisit.

— Ils acceptent l'invitation ; ils enverront une délégation de leurs notables les plus vaillants et les plus sages...

— Les plus vaillants et les plus sages ? répéta Dame Isabel, déconcertée. Quelle étrange façon de s'exprimer !

— C'est la substance de ce qu'il a dit, je pense. Il pose toutefois une condition : nous tous à bord du *Phébus* devons à notre tour assister à une représentation donnée dans leur arène par leur troupe spécialement entraînée.

Après un bref silence et un coup d'œil chargé d'hésitation vers les Guerriers Fous, Darne Isabel dit :

— Je ne vois pas pourquoi nous n'accepterions pas l'invitation... En fait, refuser serait manquer de savoir vivre. N'êtes-vous pas de cet avis, Bernard ?

Bickel se frotta le menton, regarda d'un air indécis les autochtones attentifs et sévères.

— Je suppose qu'ils éprouvent un profond sentiment d'obligation. Leur attitude plutôt menaçante ne signifie probablement rien.

— N'est-ce pas l'essence même des échanges culturels ? déclara Dame Isabel. Pourquoi avons-nous parcouru ces millions de kilomètres si ce n'est précisément dans ce but ? (Elle se tourna vers Darwin Litchley.) Nous serons honorés d'assister à leur représentation ! Veuillez le leur faire savoir.

Litchley parla ; il y eut encore quelques propos échangés, puis la délégation rentra dans la ville.

Dame Isabel et Bernard Bickel conférèrent aussitôt avec Andreï Szinc et Sir Henry Rixon pour choisir un programme approprié. Bernard Bickel, qu'avait impressionné la personnalité énergique des Guerriers Fous, vota pour *Siegfried* en raison des analogies avec la vie des spectateurs. Andreï Szinc préférait *Aïda*, pour lequel le *Phébus* transportait des décors particulièrement réussis ; Sir Henry proposa puis rejeta les Décadents ; Dame Isabel émit l'idée que ce peuple, dont la vie était manifestement pénible, serait peut-être diverti par quelque

chose de charmant et d'insouciant : *Hansel et Gretel*, *Die Fledermaus*, *Cosi fan tutte* ou même *les Contes d'Hoffmann*.

Finalement, le choix se porta sur la *Fiancée vendue*<sup>24</sup> ; Andreï Szinc s'en fut faire faire à la troupe une répétition rapide, Sir Henry alla se remettre en mémoire la partition.

La nuit était sombre ; des forges, situées de l'autre côté du plateau, émanait un scintillement mystérieux. L'air apportait des odeurs étrangères aux narines des Terriens et ceux qui étaient sortis pour se dérouiller les jambes restèrent à proximité du vaisseau.

Le jour suivant, le théâtre fut monté ; l'orchestre répéta la partition. À l'heure dite, une importante troupe de Guerriers Fous traversa le plateau d'un pas martial. Dame Isabel l'accueillit à l'entrée du théâtre. Le porte-parole s'avança, montra ses compagnons et parla. Darwin Litchley traduisit.

---

<sup>24</sup> Siegfried (1876) : opéra de Richard Wagner (1813-1883) sur un livret allemand tiré par le musicien de l'épopée médiévale des Nibelungen. Siegfried fait partie de la tétralogie intitulée l'Anneau des Nibelungen qui comprend l'Or du Rhin, la Walkyrie, Siegfried et le Crépuscule des Dieux.

Aida (1871) : musique du compositeur italien Giuseppe Verdi (1813-1901), sur un livret italien de A. Ghislanzoni.

Hänsel und Gretel (1894) dû au compositeur allemand Engelbert Humperdinck (1854-1921) sur un livret allemand d'Adelheid Wette tiré du conte des frères Grimm.

Die Fledermaus : la Chauve-souris (1874) de Johann Strauss II, sur un livret allemand de Cari Haffner et Richard Génée, tiré d'une comédie française : le Réveillon.

Cosi fan tutte (1790) (Ainsi font-elles toutes) de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) sur un livret italien de Lorenzo da Ponte. Contes d'Hoffmann (1881) : de Jacques Offenbach, sur un livret français de Jules Barbier tiré de trois histoires de l'écrivain, dessinateur et musicien Ernst Theodor Hoffmann (1776-1822), auteur de contes fantastiques.

La Fiancée vendue : du musicien tchèque Bedrich Smetana (1824-1884), sur un livret tchèque de Karel Sabina. (N.d.T.)

— Nous sommes venus, fidèles à l'engagement que nous avions pris. Une fois que nous sommes décidés, ni la persuasion, ni la crainte, ni la réflexion ne peuvent nous faire changer d'avis. Nous nous soumettons donc maintenant à votre représentation.

Dame Isabel prononça une brève allocution de bienvenue, puis les conduisit dans le théâtre. Avec de rapides coups d'œil à gauche et à droite, ils prirent place en groupe compact, tous adoptant une posture identique, un peu rigide : le buste droit comme uni, les bras serrés contre le corps, les pieds plantés l'un près de l'autre.

Sir Henry leva son bâton pour l'ouverture : comme un seul homme, les Guerriers Fous fixèrent les yeux sur lui. Le rideau s'ouvrit sur le premier acte ; les Guerriers Fous étaient assis comme pétrifiés ; en fait, ils n'esquissèrent même pas un tressaillement jusqu'à ce que le rideau final tombe et que les lumières se rallument ; même alors ils demeurèrent immobiles comme s'ils n'étaient pas sûrs que la représentation fût terminée. Puis lentement, avec hésitation, ils se mirent debout et sortirent du théâtre à la queue leu leu, échangeant des commentaires déconcertés. Dame Isabel et Bernard Bickel vinrent à leur rencontre au-dehors. Le porte-parole conférait avec ses compagnons et on aurait dit qu'ils étaient offusqués, quoique leur physionomie sévère ne permit guère d'en juger avec certitude.

Dame Isabel s'approcha.

— La représentation vous a plu ?

Le porte-parole dit de sa voix la plus forte :

— Mes compagnons ne sont poussés à bout ni de leurs nerfs ni de leurs forces ; est-ce la représentation la plus énergique que vous êtes capables de fournir ? Les gens de la Terre sont-ils si apathiques ?

Darwin Litchley traduisit ; la question surprit Dame Isabel.

— Nous avons des douzaines d'opéras à notre répertoire, tous différents. Nous avons discuté longuement hier soir et conclu que vous aimeriez peut être quelque chose de léger, qui ne soit pas trop austère ni tragique.

Le Guerrier Fou se redressa de toute sa taille.

— Nous tenez-vous donc en aussi piètre estime ? Est-ce la réputation que nous avons dans le cosmos ?

— Non, non, bien sûr que non, lui dit Dame Isabel. Nullement !

Le Guerrier Fou adressa quelques mots bourrus à ses compagnons, se retourna vers Dame Isabel.

— Nous ne dirons rien de plus de la représentation.

Demain, nous vous honorerons d'une séance de notre compagnie spécialisée. Vous y assisterez ?

— Bien sûr ! dit Dame Isabel. Nous nous en faisons une fête. Enverrez-vous quelqu'un pour nous conduire à votre théâtre ?

— Nous n'y manquerons pas.

Les Guerriers Fous s'éloignèrent à grandes enjambées dans la plaine.

Bernard Bickel secoua la tête.

— Ils n'ont pas été très impressionnés, je le crains.

Dame Isabel soupira.

— C'est bien possible qu'ils auraient préféré *Siegfried*... Bah, nous verrons. La séance de demain devrait être très intéressante et il faut que je rappelle à Roger d'emporter le matériel d'enregistrement.

Le lendemain, quelques minutes après le repas de midi, deux Guerriers Fous se présentèrent au vaisseau. Tout le monde n'était pas prêt ; Ramona Thoxted et Cassandra Prouty décidèrent au dernier moment de changer leurs toilettes d'après-midi pour des vêtements plus passe-partout. Finalement, tous ceux qui devaient partir se rassemblèrent devant le vaisseau : les chanteurs, les musiciens, Dame Isabel, Roger, Bernard Bickel, Sir Henry, Andreï Szinc et un certain nombre de membres de l'équipage. Ni le Capitaine Gondar ni Madoc Roswyn ne se trouvaient dans le groupe et Roger eut un serrement de cœur affreux à l'idée de ces deux là ensemble. Quelqu'un d'autre éprouvait apparemment des sentiments du même ordre : Logan de Appling, le jeune et bel astrogateur. Il faisait nerveusement les cent pas devant la passerelle de débarquement et, comme ni Madoc Roswyn ni le Capitaine Gondar ne se montraient, il remonta brusquement à bord.

Finalement, tous furent prêts ; le cœur en fête, ils partirent à travers le plateau. Oubliées les petites querelles et jalousies ; les diverses petites cliques s'étaient temporairement dissoutes, et c'est un groupe de bonne humeur qui se rendit en bavardant et plaisantant au théâtre du pays. Romana Thoxted et Cassandra Prouty se félicitaient de leur décision de porter une tenue de ville ; la circonstance n'avait manifestement aucun caractère de cérémonie. Même Dame Isabel paraissait gagnée par l'allégresse générale et elle faisait des allusions enjouées au livre que Roger était censé écrire.

Ils passèrent derrière la ville, descendirent une large allée dallée et se retrouvèrent dans un amphithéâtre naturel. Les parois étaient verticales et les sièges tous installés sur le sol de l'enceinte : des cylindres de pierre disposés en cercles concentriques.

Dame Isabel examina l'amphithéâtre avec un vif intérêt.

— Ils n'affectent même pas de faire des concessions au luxe, observa-t-elle s'adressant à Bernard Bickel. Les sièges, ou socles, je ne sais comment ils s'appellent, ont l'air absolument inconfortables. Mais je suppose que nous devons prendre les choses comme elles sont.

Bernard Bickel désigna la charpente métallique au-dessus de leurs têtes.

— Évidemment pour des effets spéciaux, ou peut-être les éclairages.

Dame Isabel regarda autour d'elle.

— Bizarre, ce théâtre : où est la scène ? Où les musiciens sont-ils assis ?

Bernard Bickel eut un petit rire.

— Dans mes pérégrinations à travers la galaxie, j'ai appris à ne m'étonner de rien, même pas de théâtres sans plateau.

— Oui, il ne faut pas avoir l'esprit trop étroit... Eh bien, je pense que je vais m'asseoir ici. Roger, prends ce siège ou piédestal, ou je ne sais quoi, et Monsieur Litchley, asseyez-vous là, près de Roger, pour pouvoir si nécessaire faire des commentaires explicatifs dans l'enregistreur.

La compagnie s'installa dans l'amphithéâtre en échangeant des remarques rieuses.

Celui qui avait agi en tant que porte-parole des Guerriers Fous survint. Il traversa l'arène en direction de Dame Isabel en faisant résonner le sol de pierre sous ses pas. Il parla et Darwin Litchley traduisit :

— Vous avez tenu votre parole ; vous n'avez pas quitté la planète.

— Non, bien sûr que non, déclara Dame Isabel. C'eût été manquer vraiment de courtoisie.

À la traduction, le Guerrier Fou eut un bref hochement de tête.

— Vous êtes un peuple bizarre ; mais certainement digne de respect.

— Merci beaucoup, dit Dame Isabel, ravie, et Bernard Bickel ajouta pour sa part un sourire et un petit salut.

Le Guerrier Fou quitta l'arène. Le silence persista deux minutes, puis fut rompu par la résonance d'un grand gong.

Ce fut le signal d'une série d'événements stupéfiants et atrocement angoissants. Des jets de flamme jaillirent du sol, des barres de fer plongèrent des cintres pour atterrir avec fracas dans les allées entre les socles. Six pendules tranchants comme des rasoirs furent libérés d'en haut et se mirent à osciller. Une sirène hurla et une autre lui répondit ; un grand rocher bascula dans le vide et fut rattrapé par une chaîne à quelques centimètres de la tête des spectateurs. Les jets de feu s'élancèrent d'abord horizontalement puis verticalement et, des cintres, tombèrent des morceaux de fer portés au rouge... Au bout de deux minutes et quatorze secondes, l'assistance hurlait, s'évanouissait, se laissait aller à diverses formes de crises de nerfs.

Subitement, la séance fut terminée. Les Guerriers Fous apparurent sur les cintres et sur le côté de l'arène. Ils lancèrent des huées, des coups de sifflet, de rudes clamours de dérision. Darwin Litchley se rappela par la suite quelques-uns de leurs commentaires : « Qu'est-ce que c'est que cette lâcheté ? » Et : « Nous avons subi trois heures de ce que vous avez de pire sans broncher jamais ! » Et : « Quelles petites natures, ces Terriens ! »

Le groupe s'en retourna à la débandade vers le *Phébus*. Dame Isabel donna immédiatement l'ordre de procéder au démontage du théâtre et au décollage avec le maximum de célérité.

Le *Phébus* prit la direction de Ville-de-la-Terre, débarqua Darwin Litchley et, aussitôt repartit dans l'espace.

## Chapitre 9.

Le lendemain, avec Phi d'Orion devenu un scintillement presque anonyme à l'arrière, Dame Isabel avait recouvré assez de sang-froid pour être en mesure de discuter avec Bernard Bickel de ce qui s'était passé sur le plateau.

— Je n'aime accuser personne de malveillance et je m'avoue incapable de voir de l'animosité dans la terrible tournure des événements.

— Il n'y en a probablement pas, répliqua Bernard Bickel d'une voix faible. Un malentendu, plutôt... Une faille dans la communication. Quel farceur, ce Litchley ! Totalement incomptént !

— J'abonderai volontiers dans votre sens, déclara Dame Isabel. Seul quelqu'un de parfaitement stupide pouvait traduire « représentation » pour « épreuve » ou « invitation » pour « défi ».

— Soyons justes, reprit d'un ton pensif Bernard Bickel. Il avait reconnu avec franchise ne pas bien connaître leur langue. Et elle ressemblait tout à fait aux bêlements d'un troupeau de moutons à l'agonie.

Le Capitaine Gondar était entré dans le salon ; il vint alors se joindre à eux. Il n'avait pas l'air bien portant ; des cernes noirs soulignaient ses yeux et son teint, qui d'ordinaire tirait sur l'olive, avait un reflet jaunâtre. Peut-être, avec un certain manque de tact, Dame Isabel émit un commentaire sur sa mine.

— Il faudrait que vous preniez plus d'exercice, Capitaine Gondar. Même à notre époque de miracles biologiques, nous devons coopérer en faisant circuler le sang dans nos veines.

Le Capitaine Gondar hocha la tête distraitemt.

— Il y a quelque temps, j'avais parlé d'une planète civilisée et cultivée...

— Oui, je m'en souviens nettement. Visiter cette planète obligerait à un détour interminable.

— Cela allongerait légèrement le trajet, peut-être, con céda Gondar. Il suffirait d'obliquer vers l'Hydre Femelle. Vous aviez fort justement souligné que si notre destination finale était la constellation de la Baleine – et je ne suis pas absolument convaincu de la sagesse de cette...

— Quoi ! s'exclama Dame Isabel. C'est la raison principale de la tournée, notre visite à Rlaru ! Nous ne devons pas un instant songer à autre chose !

Le Capitaine Gondar se massa le front.

— Bien sûr. Mais cette planète de l'Hydre n'est pas moins avancée que Rlaru. Sa population pourrait même être d'accord d'envoyer une troupe de musiciens sur Terre, pour le compte de la Neuvième Compagnie.

Dame Isabel jeta un coup d'œil à Bernard Bickel, qui hocha la tête d'un air sceptique. Elle répliqua d'une voix égale :

— Capitaine, cette planète mérite sans doute une visite. Mais nous avons un programme qui a été judicieusement, pour ne pas dire laborieusement, établi et nous ne pouvons vraiment pas nous lancer à la poursuite de tous les feux follets qui se présentent.

Le Capitaine Gondar ouvrit la bouche et elle leva la main.

— Une autre raison impérative nous empêche de faire ce détour. Notre destination immédiate est Batifol. Si nous pouvons apporter ne serait-ce qu'une étincelle de gaieté aux infortunés qui y sont relégués, tous les efforts et dépenses de la tournée seront justifiés. Batifol est dans la constellation du Fleuve Eridan et c'est seulement une déviation insignifiante de direction qui nous conduira dans la Baleine, vous voyez donc qu'un détour est hors de question.

Le Capitaine Gondar la regardait fixement, les traits tirés, l'air désolé.

— Si j'étais vous, reprit Dame Isabel non sans gentillesse, je consulterais le Dr. Shand et lui demanderais un tonique ; j'ai l'impression que vous devez vous surmener.

Le Capitaine Gondar émit un son rauque inarticulé. Il se leva d'un bond et quitta le salon.

— Quel garçon bizarre ! commenta Dame Isabel.

Qu'est-ce qu'il peut bien avoir ?

Bernard Bickel sourit.

— À mon avis, la petite *affaire de cœur*<sup>25</sup> du Capitaine Gondar ne s'épanouit pas dans « une félicité cou leur de rosé », comme dit Carveth.

Dame Isabel secoua la tête avec indignation.

— Quelle gamine sans cœur ! D'abord le pauvre Roger et maintenant le Capitaine Gondar ! (D'un geste décidé, elle attira à elle les notes que Bernard Bickel avait rassemblées sur Eridan BG 12-IV, plus connu du commun des mortels sous le nom de « Batifol ».) Ce sont des choses dont nous ne pouvons pas nous mêler, je pense. (Elle porta son attention sur les notes mais releva presque aussitôt les yeux avec une expression de reproche mécontent.) Bernard... n'êtes-vous pas un peu sévère ?

Bickel se pencha en avant, surpris.

— Comment cela ?

— Après avoir énuméré les caractéristiques physiques de la planète, vous écrivez : « Batifol doit son intérêt principalement au fait qu'au cours des deux cents dernières années elle a servi de colonie pénitentiaire pour les criminels les plus endurcis, dépravés et irrécupérables de l'univers humain. »

Bickel haussa les épaules.

— Batifol est le bout de la route, tout le monde le sait.

— Je refuse de penser en ces termes, déclara Dame Isabel. Beaucoup de ces « criminels » sont simplement victimes du destin.

Et elle jeta un coup d'œil incisif à Roger, qui venait de s'aventurer dans le salon.

— C'est vrai de chacun de nous jusqu'à un certain point, souligna Bernard Bickel.

— Exactement ce que je dis ! Toutes proportions gardées, je considère le *Phébus* comme un aspect de la destinée – mais un aspect bénéfique. Si nous arrivons à convaincre ne serait-ce qu'une douzaine de forçats qu'ils ne sont pas oubliés, pas totalement abandonnés ; si nous parvenons à inciter cette douzaine à envisager autrement ce qu'ils sont, la visite à Batifol sera un succès.

---

<sup>25</sup> En français dans le texte.

— Ce sentiment vous honore, dit Bernard Bickel qui ajouta, non sans une certaine mélancolie : Je n'ai naturellement aucune objection de principe contre l'humanitarisme.

— Bien sûr que non ; ne me prenez pas au sérieux, je vous en prie. À dire le vrai, je ne suis pas précisément dans mon assiette. Les problèmes s'accumulent ; nous n'avons pas réalisé la moitié de ce que nous escomptions et, en fait, la compagnie entière paraît un peu déprimée.

— Les représentations sur Zade ont coûté un gros effort à tout le monde, répliqua Bernard Bickel. Mais un ou deux succès nous remettront en selle.

— Le Capitaine Gondar se conduit bien bizarrement, se lamenta Dame Isabel. Cette planète dans la constellation de l'Hydre Femelle semble presque l'obséder. Et on s'est plaint à moi que les hommes de l'équipage avaient recommencé à faire ce vacarme infernal avec leurs boîtes de conserve et leurs harmonicas.

— Ah, oui. *L'Orchestre de Bric et de Broc des Pas Chanceux.* (Bernard Bickel secoua la tête avec un mépris attristé.) J'en toucherai un mot au steward en chef.

— Soyez très ferme, je vous en prie, Bernard. Nous ne pouvons pas tolérer que tout le monde soit dérangé simplement parce que deux ou trois personnes s'amusent bruyamment sans considération pour autrui... Roger, je suppose que ton livre avance ?

Dame Isabel prononça cette dernière phrase avec un accent quelque peu sarcastique.

— Je prends des notes, répliqua Roger d'un ton maussade. C'est une entreprise de longue haleine.

— Je dois souligner que la femme amenée par toi à bord est cause d'ennuis sans fin et je te tiens pour entièrement responsable... Qu'est-ce que tu as dit, Roger ?

— J'ai dit « fantastique » !

— « Fantastique » ? Qu'est-ce qui est fantastique ?

— Je pensais à ta mansuétude à l'égard des criminels de Batifol.

Dame Isabel ouvrit la bouche, la referma – pour une fois le bec cloué. Finalement, elle déclara :

— Ma doctrine morale, Roger, se fonde sur le principe de la responsabilité et de la dignité, pour ceux qui sont capables de mettre en pratique ces principes. Une chose encore, puisque nous approchons de Batifol. Quelle que soit ma « mansuétude » comme tu dis, je n'en reste pas moins réaliste et j'ai l'intention d'enjoindre à tout le monde à bord la plus grande réserve. En aucun cas, nous ne devons fraterniser avec les prisonniers, les inviter à bord du vaisseau, leur offrir de l'alcool ou leur témoigner autre chose que la politesse la plus impersonnelle.

— Je n'ai jamais eu l'intention d'agir différemment, répliqua Roger avec dignité.

— Très probablement, les autorités de Batifol imposeront un règlement du même genre, dit Bernard Bickel. Batifol n'est pas précisément une forteresse ou un alignement de cachots et les prisonniers jouissent d'une certaine liberté d'action ; il ne faudrait pas qu'ils s'emparent du vaisseau.

— Évidemment, dit Dame Isabel. Mais je suis certaine que si nous observons la prudence la plus élémentaire tout ira bien.

Batifol découpait sa masse dans le ciel ; d'une orbite située à quarante-huit mille kilomètres de la planète, le *Phébus* demanda par radio l'autorisation d'atterrir. Une navette de patrouille vint l'accoster ; quatre fonctionnaires montèrent à bord, inspectèrent le vaisseau, conférèrent pendant plusieurs heures avec Dame Isabel et le Capitaine Gondar.

L'Inspecteur Principal, un homme mince grisonnant avec une moustache tombante et des yeux noirs au regard vif, déclara :

— Vous devez vous rendre compte que Batifol ne ressemble pas à la prison traditionnelle. Les condamnés sont libres de se déplacer sur près de deux mille six cents hectares, toute la surface du Plateau.

— Comment faites-vous respecter la discipline ? demanda Dame Isabel. Il semble que, si l'envie les en prenait, quatorze mille hommes prêts à tout pourraient aisément venir à bout de ce qui est par comparaison une poignée de personnel administratif.

— Nous avons nos méthodes, n'ayez crainte. Je vous assure qu'elles sont efficaces. Nous utilisons de façon intensive la surveillance électronique et nos petites guêpes électriques sont toujours respectées. Non, nous redoutons plus l'ennui que le désordre. La vie ici est d'une tranquillité totale.

— Je pense que notre visite contribuera beaucoup à remonter le moral, déclara Dame Isabel. Les prisonniers doivent être absolument assoiffés de musique.

L'Inspecteur Principal eut un petit rire.

— Nous ne sommes pas barbares à ce point-là ; nous avons plusieurs bons orchestres. Au fond, notre population est issue de toutes les catégories sociales. Nous avons des condamnés charpentiers, plombiers, fermiers et musiciens. Nos orchestres sont des condamnés, notre hôpital a un personnel de condamnés, nos chimistes et agronomes sont des condamnés. Nous formons une communauté autonome – une civilisation criminelle, pourrait-on dire. Néanmoins, nous sommes heureux de respirer de temps à autre un air différent, d'avoir quelque chose qui nous détourne de nos soucis, et c'est ce que vous avez la bonté de nous offrir.

— N'en parlons pas, répliqua Dame Isabel. Nous sommes contents de nous rendre utiles. Voyons, comme programme, je propose *Turandot*, *Der Rosenkavalier*, *Cosi fan tutte* – une sélection en général amusante et pleine d'entrain. *Turandot* est un peu macabre mais d'une façon si extravagante qu'on ne peut vraiment pas en être influencé défavorablement<sup>26</sup>.

L'Inspecteur Principal lui assura que point n'était besoin de se tracasser à ce sujet.

---

<sup>26</sup> *Turandot* (1926) est un opéra de Giacomo Puccini (1858-1924) sur un livret italien d'Adami et Simoni, tiré d'une fable de Carlo Gozzi. *Der Rosenkavalier* (le Chevalier à la rose) (1911), opéra de Richard Strauss (1864-1949), sur un livret allemand de Hugo von Hofmannsthal.

*Cosi fan tutte* (1790) de W.A. Mozart, sur un livret italien de Lorenzo da Ponte. (N.d.T.)

— Bon nombre de gens fort macabres vivent parmi nous ; il n'y a guère de risque que nous soyons choqués par quelques extravagances théâtrales.

— Excellent. Maintenant, quelles sont exactement les restrictions ou réglementations que vous désirez nous imposer ?

— Très peu, en fait. Pas d'armes, de drogues ou d'alcool pour les prisonniers, naturellement. Des gardiens contrôleront l'accès au vaisseau, et nous voulons que tout votre personnel soit rentré à bord avant la nuit. Les prisonniers sont généralement bien élevés mais, parmi nous, se trouvent des personnages bizarres et indisciplinés, cela va sans dire. Par exemple, ce serait très imprudent pour une jeune et jolie femme d'aller se promener seule : elle risquerait de se voir offrir plus d'hospitalité qu'elle ne le souhaiterait.

Dame Isabel dit avec raideur :

— J'afficheraï une liste de recommandations précises, bien que je doute que quiconque à bord soit aussi peu raisonnable.

— Un dernier point : nous voulons un manifeste précis de tout votre personnel, de façon que si vous débarquez avec, disons, cent une personnes, nous puissions être sûrs qu'exactement cent une personnes repartent.

Le Capitaine Gondar fournit la liste nécessaire ; les fonctionnaires s'en allèrent ; le *Phébus* amorça son virage pour atterrir.

Batifol, qui avait à peine plus de onze mille kilomètres de diamètre, était la plus petite des planètes visitées par le *Phébus*. Vue de l'orbite, la surface semblait lisse et homogène, d'une couleur vert mousse, qui fonçait de façon à peine perceptible aux pôles. Le vert se révéla être un marais palpitant et purulent, tandis que la colonie pénitentiaire était installée sur un énorme culot volcanique qui s'élevait à six cents mètres dans la couche d'air supérieure relativement fraîche. Sur le plateau, l'écologie originelle avait été modifiée et maintenant la végétation de type terrestre dominait.

À première vue, la colonie apparaissait comme une petite communauté assez plaisante ; en fait, la seule construction évoquant une prison – un bloc de béton de quatre étages avec

des fenêtres en impénétrables – était celle occupée par le Gouverneur et ses collaborateurs.

Ailleurs, il y avait quatre villages coquets, une usine, divers bureaux, cantines et entrepôts, entièrement gérés par les prisonniers. Leurs allées et venues semblaient être régies par leur propre volonté ; ils se comportaient sans rien de furtif dans leur attitude, néanmoins jamais on ne les aurait pris pour des hommes libres. La distinction était difficile à préciser – peut-être parce que leur manière d'être, mélange de mélancolie, d'obséquiosité, de repli sur soi, d'amertume rongeante, de manque de spontanéité, se manifestait différemment dans chaque cas.

Une autre caractéristique, encore plus subtile, aurait pu passer inaperçue si les condamnés n'avaient pas tous porté l'uniforme de la prison : pantalon gris et veste bleue. Dame Isabel, examinant la foule venue regarder le *Phébus*, fut la première à en formuler la nature.

— Étrange, dit-elle à Bernard Bickel. Je m'étais attendue en quelque sorte à un groupe d'hommes moins bien de leur personne : des brutes et des bandits repoussants, des idiots avec la faiblesse d'esprit inscrite sur le visage et le reste à l'avenant. Mais aucun de ces hommes n'attirerait l'attention à une réception des plus huppées. Pour tout dire, il y a une curieuse uniformité dans leur apparence.

Bernard Bickel reconnut la validité de l'observation, mais fut fort en peine de fournir une explication.

— Le fait qu'ils portent tous l'uniforme de la prison accentue peut-être la ressemblance, conclut-il finalement.

Au cours d'une deuxième consultation avec l'Inspecteur Principal, Dame Isabel souleva à nouveau la question.

— Est-ce mon imagination et rien de plus ou les condamnés se ressemblent-ils réellement ?

L'Inspecteur Principal, lui-même un homme de taille moyenne plutôt bien de sa personne, avec de beaux traits réguliers, fut quelque peu surpris.

— Vous trouvez, vraiment ?

— Oui, bien que mettre le doigt sur ce qui fait cette ressemblance ne soit pas facile. Je remarque toutes sortes de

teints ici et tous les types somatiques ; cependant, d'une certaine manière...

— Elle s'interrompit à la recherche des mots exacts pour exprimer sa conviction à demi intuitive.

L'Inspecteur eut soudain un petit gloussement de rire.

— Je pense être en mesure d'expliquer la chose. Ce que vous observez est négatif plutôt que positif, un manque au lieu d'une présence, ce qui est beaucoup plus malaisé à définir.

— Ma foi, ce doit être cela. Ce qui me déconcerte, c'est de ne pas voir de « faciès de criminel », encore que je ne sois pas prête à défendre la validité scientifique du terme.

— Exactement. Et c'est une question qui nous préoccupe beaucoup ici. Nous ne voulons pas de « faciès de criminel » ici à Batifol.

— Mais comment diable les évitez-vous ? Dans une colonie pénitentiaire pour les irrécupérables, les « faciès de criminel » devraient abonder, ce me semble !

— Nous en avons notre part, admit l'Inspecteur. Mais ils ne subsistent pas longtemps chez nous.

— Vous voulez dire qu'ils... sont liquidés ?

— Oh, non. Rien de ce genre. Nous estimons que « faciès de criminel-acte de criminel » est une relation qui joue dans les deux sens : autrement dit, de nombreuses personnes, en particulier celles qui sont très influençables, sont amenées à agir selon les implications symboliques de leur physionomie. Un homme avec un menton de prognathe dira en s'exprimant dans une glace : « Ah, j'ai un menton fort et agressif ! » Il tendra à modeler ses actes selon ce jugement. Une personne aux petits yeux étroits bordés de rouge aura conscience de son « expression furtive et sournoise », de même elle aura tendance à jouer ce rôle. Ce faisant, bien sûr, elle renforce les suppositions populaires qui ont créé au début la symbolologie. Ici sur Batifol, nous sommes attentifs à ces relations, ne serait-ce que par intérêt personnel.

« Quand nous recevons un individu aux yeux en trou de vrillette, au menton fuyant, à la bouche paillarde, à l'expression imbécile ou méchante, nous lui faisons subir un traitement dans ce que nous appelons nos « Laboratoires de Réfection », et nous

supprimons ses défauts les plus démoralisants. Je suppose que notre personnel – tous des détenus, entre parenthèses – tend à standardiser certains des meilleurs modèles ; si bien que vous remarquez non seulement un manque de mentons déficients, d'yeux chafouins et de bouches libidineuses, mais aussi une proportion plus forte que la normale de nez droits, de fronts nobles, de mâchoires fermes et de regards bienveillants. »

— Oui ! déclara Dame Isabel. C'est exactement cela. Et les personnalités subissent une métamorphose similaire ?

— Dans la plupart des cas, bien que nous ne soyons nullement une colonie de philanthropes idéalistes.

Il prononça cette dernière phrase avec un retroussis facétieux des lèvres.

— En fait, reprit Dame Isabel, je me demandais comment un personnel administratif aussi réduit peut contrôler un nombre aussi grand d'hommes prêts à tout. La colo nie doit être portée à créer des factions, des cliques et quelle est l'expression ? – des tribunaux kangourous<sup>27</sup>. Pour ne rien dire de l'insubordination pure et simple et des révoltes.

L'Inspecteur reconnut la pertinence des réflexions de Dame Isabel.

— Tous ces inconvénients se manifesteraient s'il n'y avait pas une discipline de fer. Nous supervisons certains priviléges et, bien entendu, nous avons un ou deux petits trucs à nous. L'une des institutions qui nous sont propres est ce que nous appelons une « milice de surveillance », composée de prisonniers dignes de confiance. Elle joue le rôle de bras d'un service judiciaire également composé de prisonniers. Les verdicts sont naturellement supervisés par le gouverneur, mais il n'intervient guère, même dans les cas rares où il y a condamnation à la relégation.

— La relégation ? répéta Dame Isabel d'un ton interrogateur. Où cela ?

---

<sup>27</sup> Tribunaux organisés par les détenus dans les prisons pour juger leurs codétenus. L'expression s'applique aussi à tout tribunal illégal. (N.d.T.)

— De l'autre côté de la planète, le voyage se terminant par un parachutage.

— Dans la jungle ? Mais c'est certainement l'équivalent de la mort ?

L'Inspecteur eut une grimace sardonique.

— Nous ne le savons pas au juste ; aucun des relégués n'a jamais été revu.

Dame Isabel frissonna.

— Je suppose que même une société de condamnés doit se protéger.

— Ce genre d'événement est extrêmement rare ; en fait, il y a moins de « crimes » ici qu'on n'en trouverait dans une communauté du même genre sur Terre.

Dame Isabel marqua d'un hochement de tête son étonnement.

— Je me serais attendue à ce que des gens placés dans d'aussi sinistres circonstances éprouvent une totale indifférence envers la vie ou la mort.

L'Inspecteur sourit aimablement.

— Nullement. Si modeste qu'elle soit, je suis heureux de la vie que je mène ; je n'ai aucun désir d'être relégué ni ne veux perdre mon poste.

Dame Isabel cligna des paupières.

— Vous... vous êtes un détenu ? Sûrement pas ?

— Mais si, répliqua l'Inspecteur. J'ai assassiné ma grand-mère à coups de hache et, comme c'était le second crime absolument semblable que je commettais...

— Le second ? questionna Roger, qui avait rejoint le groupe depuis quelques instants. Absolument semblable ? Comment est-ce possible ?

— Tout le monde a deux grand-mères, lui répondit poliment l'Inspecteur. Mais c'est de la vieille histoire et quelques-uns d'entre nous – pas beaucoup, mais un petit nombre – se sont fait une nouvelle existence. Quelques-uns d'entre nous – pas beaucoup encore – sont relégués. Le reste, ce sont simplement... des détenus.

— Voici qui est hautement instructif, conclut Dame Isabel. Avec un coup d'œil significatif à l'adresse de Roger, elle ajouta :

c'est aussi un argument de poids contre l'oisiveté et le libertinage, et pour une carrière de travail assidu et utile.

Le surlendemain de l'arrivée, *Turandot* fut représenté devant une salle comble. *Der Rosenkavalier* et *Cosi fan tutte* eurent un succès égal, avec ce résultat que la morosité et l'apathie qui menaçaient de démoraliser la troupe disparurent totalement.

Le Gouverneur offrit à la compagnie un buffet et la façon dont il exprima sa gratitude toucha Dame Isabel au point qu'elle promit une autre série de trois représentations et demanda au Gouverneur de dire ce qu'il préférait. Avouant son penchant pour Verdi, il proposa *Rigoletto*, *la Traviata* et *Il Trovatore*<sup>28</sup>. Dame Isabel craignait qu'un spectacle entièrement tragique, même appartenant au domaine de l'imaginaire, ne déprimât les détenus. Le Gouverneur dissipa ses appréhensions. « Du tout, cela fera du bien à ces zigotos de constater qu'ils ne sont pas les seuls à avoir des ennuis. » C'était un homme corpulent, à la carrure puissante, dont les manières bourrues dissimulaient manifestement un réel talent d'administrateur.

Aussitôt après le dîner du Gouverneur, l'Orchestre Symphonique de Batifol donna un bref concert en l'honneur du *Phébus* et Sir Henry Rixon prononça une allocution célébrant l'universalité de la musique. Le lendemain, *Rigoletto* fut joué, puis *la Traviata*, puis *Il Trovatore* – et à chaque représentation il fallut des gardiens en uniforme pour empêcher que le théâtre soit envahi. D'autres précautions furent observées avec rigueur : l'entrée du vaisseau était surveillée et, chaque soir, des membres de l'équipage accompagnés par des fonctionnaires de

---

<sup>28</sup> Opéras du compositeur italien Giuseppe Verdi (1813-1901) : *Rigoletto* (1851) sur un livret italien de Francesco Maria Piave tiré de la pièce de Victor Hugo : *Le roi s'amuse*.

*La Traviata* (1853) sur un livret italien de F.M. Piave tiré de *la Dame aux camélias* d'A. Dumas fils.

*Il Trovatore* (le Trouvère) (1853) sur un livret italien de Salvatore Cammarano. (N.d.T.)

la colonie inspectaient minutieusement chaque centimètre cube du vaisseau.

Après *Il Trovatore*, les musiciens comme les chanteurs étaient épuisés. Le public réclamait à grands cris qu'ils continuent et Dame Isabel vint devant la rampe faire une courte annonce, regrettant la nécessité où ils étaient de partir.

— Nous avons beaucoup d'autres mondes à visiter, beaucoup d'autres gens devant qui jouer. Mais soyez assurés que nous avons joué devant vous avec grand plaisir et que vos applaudissements nous sont allés droit au cœur. Si jamais nous recommençons une autre tournée des étoiles, soyez certains que nous passerons sans faute par Batifol !

Après la représentation, les gardiens examinèrent le vaisseau encore plus scrupuleusement que d'ordinaire. Le lendemain avant le départ, il y aurait une autre fouille et les dernières formalités.

Les gardiens avaient quitté le vaisseau, pour surveiller avec vigilance le sas d'entrée, qui était fermé du dedans et du dehors. Roger errait de-ci, de-là d'un pas nerveux : revenant du poste de commandement, en passant par le carré de l'équipage, au salon où Madoc Roswyn était assise en compagnie de Logan de Appling avec qui elle jouait au cribbage<sup>29</sup>, et le fait que Roger n'y prêta pas attention indique la perplexité où il était plongé. Finalement, il se décida. Allant à la cabine de Dame Isabel, il frappa à la porte.

— Oui ? Qui est-ce ?

— C'est moi. Roger.

La porte s'ouvrit. Dame Isabel regarda au-dehors.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Puis-je entrer un instant ? J'ai à te parler.

— Je suis extrêmement fatiguée, Roger. Demain sera sûrement bien assez tôt pour ce qui te tracasse.

— Je n'en suis pas certain. Il se passe quelque chose de très bizarre.

— Bizarre ? Comment cela, bizarre ?

---

<sup>29</sup> Jeu de cartes pour 2, 3 ou 4 personnes. (N.d.T.)

Roger jeta un coup d'œil à droite et à gauche dans le couloir. Toutes les autres portes étaient fermées mais, néanmoins, il baissa la voix.

— Tu as entendu l'orchestre, ce soir ?

— Oui, naturellement.

— N'as-tu rien remarqué de, heu... différent ?

— Ma foi, non.

— Eh bien, moi si. C'est assez insignifiant je suppose, mais plus j'y songe plus cela paraît curieux.

— Si tu m'informais de ce que tu as remarqué, je serais en état de juger.

— As-tu jamais observé Calvin Martineau, le premier hautbois ?

— Pas avec grande attention.

— Il est toujours prêt à rire. Avant de jouer, il tire sur ses manchettes, souffle dans ses joues et fait une drôle de grimace.

— Mr. Martineau, déclara Dame Isabel, est un excellent musicien. Au cas où tu ne le saurais pas, le hautbois est un instrument difficile.

— Je l'imagine volontiers. Ce soir – je ne suis pas sûr pour hier soir – l'homme qui tenait la partie de premier hautbois n'était pas Martineau.

Dame Isabel eut un hochement de tête méprisant.

— Je t'en prie, Roger, je suis vraiment très fatiguée.

— Mais c'est important ! s'exclama Roger. Si le premier hautbois n'est pas Martineau... qui est-ce ?

— Crois-tu que Sir Henry ne se rendrait pas compte de ce fait insolite ?

Roger secoua la tête avec obstination.

— Il ressemble à Mr. Martineau. Mais ses oreilles ne sont pas aussi grandes. Les oreilles de Mr. Martineau ont des dimensions imposantes.

— Et c'est là-dessus que se fonde ton inquiétude ?

— Oh, non. Je l'ai observé pendant qu'il jouait. Il était immobile sur son siège. Il n'a pas grimacé. Il n'a pas tiré ses manchettes. Il est resté comme une souche au lieu d'os ciller brusquement d'un côté à l'autre comme Martineau. C'est alors que j'ai remarqué ses oreilles.

— Pure idiotie, Roger. Je vais me coucher maintenant et j'espère dormir. Demain matin, si les oreilles de Mr. Martineau continuent à te tourmenter, confie tes craintes à Sir Henry et peut-être qu'il sera en mesure de te rassurer. Entre-temps, je te suggère une bonne nuit de repos, car nous partons à neuf heures sonnantes.

La porte se ferma ; Roger retourna lentement au salon. Il s'y assit et s'acharna à résoudre son problème. Devait-il s'adresser à Sir Henry ? Devait-il affronter de son propre chef le faux hautbois ? Quelle satanée situation ! Et Roger secoua la tête avec humeur. Il y avait sûrement une façon simple de résoudre la question ! Pendant dix minutes, il réfléchit puis martela sans bruit la table avec son poing. La solution lui sauta à l'esprit !

Le lendemain matin, les derniers préparatifs furent faits pour le départ. À huit heures et demie, un des gardiens aborda timidement Dame Isabel.

— Mr. Wool n'est pas encore rentré, madame.

Dame Isabel posa sur lui un regard sans expression.

— Où diable est-il allé ?

— Il a quitté le vaisseau il y a deux heures ; il a dit qu'il avait un message de votre part à remettre au Gouverneur.

— Voilà une situation vraiment extraordinaire ! Jamais je ne l'ai chargé de porter un message ! Qu'est-ce qui lui a passé par la tête ? J'ai bonne envie de partir sans lui !

Bernard Bickel s'approcha et Dame Isabel le mit au courant de la conduite extravagante de Roger.

— Je crains qu'il ne perde la raison, déclara-t-elle. Hier soir, il est venu me raconter je ne sais quoi sur les oreilles de Mr. Martineau ; ce matin, il se précipite pour porter un message imaginaire au Gouverneur !

Bernard Bickel secoua la tête, perplexe.

— Je suppose que le mieux est d'envoyer le gardien le chercher.

Dame Isabel serra les lèvres.

— C'est une irresponsabilité absolument inexcusable ! Je songe sérieusement à partir sans lui. Il savait très bien que je désirais décoller à neuf heures précises.

— La seule explication possible, c'est qu'il a été victime d'un coup de folie momentané, conclut Bernard Bickel.

— Oui, marmotta Dame Isabel. Je pense que vous avez raison. (Elle se tourna vers le gardien.) Il faut trou ver Mr. Wool. En admettant qu'il soit réellement fou, ce n'est pas inconcevable qu'il soit allé chez le Gouverneur porter ce message imaginaire. Je suggère que vous le cher chiez là-bas d'abord.

Mais voici qu'au sas d'entrée s'élevait une altercation. Dame Isabel et Bernard Bickel s'y rendirent en hâte et découvrirent Roger et un Calvin Martineau échevelé en train de discuter avec la sentinelle.

— Vous pouvez monter à bord, Monsieur Wool. Cette autre personne, non, puisque le rôle du vaisseau est complet.

— Je suis Calvin Martineau, dit le hautbois d'une voix faible mais insistante. J'exige d'être autorisé à monter !

— Que se passe-t-il ? questionna Isabel. Monsieur Martineau, que signifie cette situation bizarre ?

— J'ai été retenu prisonnier ! s'écria Martineau. Soumis à un traitement indigne ! Drogué ! Menacé ! Sans Mr. Wool, je ne sais pas ce qui serait advenu de moi !

— Je t'avais dit que cet autre hautbois était un imposteur, commenta Roger.

Dame Isabel respira profondément.

— Et comment as-tu su où découvrir Mr. Martineau ?

— C'était assez facile. Les visages peuvent être modifiés, les attitudes contrefaites... mais seul un joueur de hautbois peut se faire passer avec succès pour un joueur de hautbois. Je savais donc que le faux Martineau jouait du hautbois, très vraisemblablement dans l'orchestre symphonique. Je me suis renseigné sur l'endroit où habitait le hautbois du Symphonique de Batifol, je suis allé à l'adresse et je suis entré. Mr. Martineau était pieds et poings liés sous le lit.

Martineau éclata en nouvelles plaintes. Dame Isabel leva la main.

— Bernard, veuillez donc emmener un gardien dans le vaisseau et confiez-lui le criminel.

Cinq minutes plus tard, l'imposteur déconfit fut emmené hors du vaisseau. La ressemblance avec l'authentique Calvin Martineau était remarquable.

— Comment diable..., commença Bernard Bickel.

L'Inspecteur Principal, qui avait été convoqué, hocha la tête avec tristesse.

— Apparemment, du travail illicite a été effectué aux Laboratoires de Réfection ; je suis surpris... Et pourtant pas trop étonné. Beaucoup de détenus sont prêts à risquer tous leurs priviléges pour une chance de s'évader de Batifol.

— Je ne comprends pas, reprit Bernard Bickel. Comment le visage d'un homme peut-il être transféré sur un autre ?

— Je ne connais pas bien la méthode utilisée, répliqua l'Inspecteur, mais il arrive que ces opérations soient pratiquées dans nos Laboratoires de Réfection. Je crois qu'on prend un moulage du visage à reproduire. Puis l'autre visage est rendu malléable par diverses injections et tassé dans ce masque. À condition que la structure osseuse ne soit pas trop manifestement différente, la chair se fixe de façon temporaire dans les traits du moule. Bien entendu, l'imposteur et la victime doivent être approximativement de même structure physique pour que la simulation soit convaincante.

— Remarquable, dit Bernard Bickel. Eh, eh, Monsieur Martineau, vous avez vraiment beaucoup de chance. (Il se retourna vers l'Inspecteur.) Vous avez prononcé le mot « temporaire ». Combien de temps la chair moulée garde-t-elle la forme ?

— Je n'en ai pas d'idée bien précise. Disons une semaine environ.

Bernard Bickel hocha la tête.

— Et alors... qui sait ? L'imposteur peut feindre une maladie de peau quelconque et s'envelopper la figure, ou se laisser pousser la barbe. Et quand nous touchons un autre port, il quitte le vaisseau.

— Diabolique ! marmotta Dame Isabel. Enfin, bon. Il est presque neuf heures ; il faut fermer le vaisseau. Roger, s'il te plaît, cesse de tournicoter et embarque, à moins que tu n'aies envie d'être laissé ici !

— Hé, attends ! s'écria Roger. Tu ne peux pas partir maintenant !

— Et pourquoi pas ?

— Tu ne crois pas que nous ferions bien d'examiner le reste des gens du vaisseau ? Rien ne dit qu'il n'y a pas une quantité d'autres de ces imposteurs à bord.

Dame Isabel le regarda d'un œil vide, puis dit : « Ridicule ! » d'une voix étouffée.

Bernard Bickel déclara :

— J'estime qu'il a parfaitement raison, savez-vous ! Nous allons devoir vérifier l'authenticité de la totalité des passagers du vaisseau.

Dame Isabel convoqua Sir Henry Rixon, Andreï Szinc, le Capitaine Gondar et expliqua ce qui se passait. Le Capitaine Gondar dit d'une voix revêche :

— Vous pouvez rayer l'équipage de votre liste de suspects. Aucun de nous n'a quitté le vaisseau, et vous en avez la preuve par le registre d'intendance.

Le registre corrobora l'affirmation du Capitaine Gondar. Madoc Roswyn non plus n'avait pas mis le pied sur le sol de Bâti fol.

Ada Francini, le soprano émotif, déclara :

— Vous pensez que je suis quelqu'un d'autre ? Vous êtes fous. Écoutez ! (Elle chanta un exercice, trillant les octaves montantes et descendantes comme si c'étaient des tierces.) Existe-t-il quelqu'un capable de chanter comme ça en dehors de Francini ?

Il n'y eut pas de contradiction.

— Et, reprit Ada Francini, je connais la voix de tous les chanteurs qui sont à bord du vaisseau et je connais tous les petits secrets. Donnez-moi trois minutes, je vous désignerai les détenus.

Pendant qu'Ada Francini examinait les chanteurs, écoutant une gamme ou un exercice, murmurant des questions et prêtant l'oreille aux réponses chuchotées, le Gouverneur arriva et on le mit au courant de la situation. Il fut abasourdi et désolé, et présenta ses plus humbles excuses à Dame Isabel.

Entre-temps, Roger avait pris Bernard Bickel à part.

— Je suis manifestement authentique, puisque j'ai découvert toute l'affaire. Où ma tante vous a-t-elle engagé ?

— Dans la roseraie de Ballew.

— Très bien ; vous êtes authentique. J'ai parlé à Martineau. Il a été kidnappé deux jours. Cela veut dire que pendant deux jours l'autre a joué du hautbois dans l'orchestre.

Bernard Bickel mâchonna sa moustache.

— Les cordes n'y prêteraient pas grande attention, ni les cuivres. Mais les bois...

Roger hocha la tête.

— Exactement ce que je pense. Les bois doivent tous être faux.

— Je vais en toucher un mot à Sir Henry...

— Non ! souffla Roger. Si toute la section des bois est fausse, comment Sir Henry ne s'en serait-il pas aperçu ?

— Vous voulez dire... Sir Henry ?

— Évidemment.

Bernard Bickel regarda le groupe à côté de la passerelle d'accès.

— Vous avez raison ! Sir Henry est plus grand ; en outre, jamais il ne porterait de souliers noirs avec un costume marron !

Le faux Sir Henry entendit son nom. Il jeta un coup d'œil furtif autour de lui et, voyant qu'il était soupçonné, tenta de s'enfuir mais fut rattrapé et maîtrisé.

— Quelle infamie ! s'exclama le Gouverneur. Vous rendez-vous compte que c'est la relégation s'il est arrivé quoi que ce soit à Sir Henry ?

L'imposteur eut un pâle sourire.

— Ne craignez rien. J'ai fait fiasco, d'accord, mais je ne suis pas fou.

— Il donna les indications pour retrouver Sir Henry ; peu après, le chef d'orchestre hors de lui fut ramené au vaisseau.

La situation lui fut exposée et il hocha la tête d'un air féroce.

— Des faux musiciens dans l'orchestre ne me tromperont pas, pas une seconde ! Allez, vous tous ! À vos instruments !

Harpiste, pianiste et percussionniste furent autorisés à prouver verbalement leur authenticité, ce qu'ils firent après un interrogatoire sobre de Sir Henry.

Les autres musiciens avaient accordé leurs instruments et étaient prêts. L'un après l'autre, Sir Henry leur fit passer un examen ; l'un après l'autre joua de brefs passages et des gammes.

Comme Roger l'avait prévu, les bois étaient tous des imposteurs. Menacés de relégation, ils donnèrent des renseignements sur l'endroit où pouvaient être retrouvés les musiciens manquants et ils furent emmenés par des gardiens.

Dame Isabel avait assisté à ce qui se passait avec une consternation grandissante.

— Je ne me sens toujours pas rassurée, dit-elle d'une voix chevrotante. Et si nous n'avions pas récupéré quelqu'un ? N'existe-t-il pas un moyen sûr de me mettre l'esprit en repos ?

— Nous avons vérifié l'identité de chacun à bord, répondit Bernard Bickel. Tous sont sains et saufs et présents. Je suppose qu'il n'y a aucune raison de ne pas partir. Hé, Gouverneur ? Des objections ?

Le Gouverneur, qui était en train de parler en aparté avec Roger, se retourna.

— Plaît-il, monsieur ?

Bernard Bickel répéta sa requête.

— Vous voulez partir, hein ? dit le Gouverneur. Alors, il faut que nous en discutions. Ma'am, vous sentez-vous tout à fait bien ? Il s'approcha de Dame Isabel, examina de près son visage. Puis, la saisissant par la nuque d'une main puissante, il la secoua comme un terrier secoue un rat. Et hop ! une perruque s'envola, faisant apparaître un crâne couvert de cheveux roux coupés en brosse.

— Misérable ! Où est Dame Isabel ! Vous savez que c'est la relégation si elle a eu le moindre mal ?

— N'ayez crainte, la vieille bique est en bon état, dit la fausse Dame Isabel, laissant sa voix reprendre son ton naturel.

Une demi-heure plus tard, la véritable Dame Isabel fut ramenée au vaisseau.

— C'est un crime caractérisé ! dit-elle au Gouverneur. Vous rendez-vous compte que pendant deux jours j'ai été enfermée dans un repaire infect ? À la merci de scélérats ?

— J'avoue ma honte ! déclara le Gouverneur. Je suis mortifié au-delà de toute expression ! Vous savez, naturellement, que c'est à votre neveu que vous êtes redevable de votre salut. Je ne m'explique pas comment il a percé à jour la fraude. Qu'est-ce qui vous a donné cette certitude ? demanda-t-il à Roger. L'invitation semblait absolument parfaite ?

Roger jeta un coup d'œil en biais à Dame Isabel.

— Eh bien... il y avait de petites erreurs. L'imposteur semblait un peu trop placide, trop doux. Elle n'a dit que « Tut tut » ou quelque chose comme ça en découvrant que Sir Henry et les bois étaient faux. Tante Isabel aurait réclamé de l'huile bouillante ou la relégation à tout le moins. Apparemment, c'est un petit détail, mais cela a éveillé mes soupçons.

Dame Isabel monta à bord comme une furie.

— Nous partons immédiatement, lança-t-elle d'une voix sèche par-dessus son épaule.

Bernard Bickel eut un pâle sourire.

— Une chose que je ne comprends pas. Si dans une semaine le déguisement devait disparaître...

— Ils projetaient de s'emparer du vaisseau, dit l'Inspecteur Principal. J'ai eu un brin de conversation avec un clarinettiste. Grâce à M<sup>r</sup>. Wool, le plan a échoué.

## Chapitre 10.

Plusieurs jours durant, une atmosphère de méfiance persista à bord du *Phébus* mais, à la fin, tous ses occupants se rassurèrent. Dame Isabel demeura quelque temps dans sa cabine et en sortit seulement à l'annonce que le Capitaine Gondar était devenu fou.

La nouvelle, transmise à Dame Isabel par Hermilda Warn au bord de la crise de nerfs, n'était pas tout à fait exacte. Le Capitaine Gondar n'était pas devenu fou ; il avait simplement tenté de tuer Logan de Appling avec ses mains nues. Le Technicien en chef et Bernard Bickel étaient intervenus ; se débattant et gigotant, le Capitaine Gondar avait été fourré dans sa cabine et y avait été enfermé.

Dame Isabel se hâta vers le poste de commandement et, le trouvant désert, descendit au salon, qui bourdonnait de discussions animées. Peu à peu, elle rétablit ce qui s'était produit : apparemment, le Capitaine Gondar avait surpris Logan de Appling en train d'enlacer Madoc Roswyn et c'est ce qui avait déclenché l'explosion.

Dame Isabel écouta en silence les diverses versions de l'affaire, sans autre signe qu'un pincement de lèvres gros d'orage.

— Et où se trouve à présent la jeune personne ?

Madoc Roswyn avait recherché la solitude de sa chambrette. Ramona Thoxted et Cassandra Prouty, passant par hasard devant la porte, déclarèrent n'avoir perçu aucun son provenant de l'intérieur.

— Si j'avais causé autant de scandale et de peine, commenta Ramona Thoxted, j'aurais le cœur absolument brisé. Mais je n'ai pas entendu le moindre bruit !

Roger proposa une explication :

— Vous n'avez probablement pas collé assez l'oreille contre le battant.

— Cela suffit, Roger, dit sèchement Dame Isabel.

Bernard Bickel revint de l'infirmerie et Dame Isabel le prit à part pour le consulter. Le récit que Bickel fit de l'épisode concordait avec ce que Dame Isabel avait déjà appris.

— Je ne sais vraiment pas quoi faire ! dit-elle avec contrariété. Je m'attendais à des difficultés et des désagréments, mais il me semble que nous en avons plus que notre part. Une forte proportion d'entre eux sont dus à la jeune Roswyn. J'aurai dû la débarquer sur la Planète de Sirius !

— Certaines personnes semblent catalyser les ennuis, convint Bernard Bickel. Mais quelle que soit la cause, le résultat est que nous nous trouvons temporairement sans capitaine.

Dame Isabel eut un geste d'impatience.

— Pas grande importance ; Mr. de Appling tracera notre route et Mr. Henderson est parfaitement capable d'assumer les autres fonctions du Capitaine Gondar. Ce qui me préoccupe surtout, c'est Rlaru. Si le Capitaine Gon dar est trop déboussolé, détraqué ou défiant pour nous y conduire, nous serons sérieusement dans l'embarras.

Bernard Bickel réfléchit.

— À mon avis, nous devrions laisser les choses se tasser. Quand le Capitaine Gondar sera calme, il retrouvera son bon sens – après tout, c'est son intérêt de nous conduire à Rlaru. En attendant, le jeune de Appling peut nous mener à la prochaine étape de notre itinéraire, qui est si je me souviens bien la planète connue sous le nom de l'Etoile de Swannick.

— Oui. Un petit monde minable revenu au système féodal.

Bernard Bickel haussa les sourcils.

— Je croyais que c'était un monde charmant, suranné et pittoresque.

Dame Isabel eut un rire chevrotant.

— Peut-être bien, Bernard. Je suis d'une humeur telle que le Paradis me semblerait affreux... En dépit de nos succès indéniables, je suis un peu découragée.

Bernard Bickel rit de bon cœur.

— Allons, il ne faut pas dire des choses comme ça ! Pensez à la réception qui nous a été faite à Batifol !

Dame Isabel ferma les yeux.

— Ne mentionnez plus jamais cette planète ! Quand je me rappelle l'affreux traitement que j'ai subi : les jurons, les lazzi, les plaisanteries vulgaires... Mais je ne veux pas m'appesantir sur cet épisode. Du succès, oui bien sûr. Souvenez-vous toutefois que c'étaient des Terriens, privés de musique, et cela ne représente pas le genre de succès que j'avais espéré. Et l'Etoile de Swannick est au fond de la même catégorie.

— Un jour ou l'autre, nous arriverons à Rlaru, lui dit Bernard Bickel.

— Je le sais... mais n'y a-t-il pas d'autres races cultivées dans l'univers ?

Bernard Bickel haussa les épaules.

— Franchement, je n'en connais pas.

— Il faut donc, je pense, nous en tenir à notre itinéraire, conclut Dame Isabel d'un ton résigné. Voici Mr. de Appling ; voulez-vous lui dire de venir, je vous prie ?

Bernard Bickel appela Logan de Appling. Dame Isabel l'examina avec froideur.

— Je vois que vous n'avez pas été sérieusement blessé.

— Je m'en suis tiré apparemment avec la vie sauve.

Et de Appling eut un petit rire saccadé. C'était un grand jeune homme blond, l'air dégagé et sûr de lui ; la raison qui l'avait fait préférer par Madoc Roswyn au Capitaine Gondar n'avait rien de mystérieux.

— Le prochain arrêt sur notre itinéraire est l'Etoile de Swannick, reprit Dame Isabel. Je n'ai pas en tête la description précise de la planète, mais vous avez sans doute accès aux références appropriées.

— Oh, oui ; naturellement.

Pour le goût de Dame Isabel, Logan de Appling était un peu trop désinvolte.

— Le Capitaine Gondar a décidé de rester dans sa cabine pendant quelques jours, déclara-t-elle de sa voix la plus cérémonieuse. En conséquence, vous serez responsable de l'astrogation.

Logan de Appling fit un de ses gestes assurés et pleins d'aisance.

— Pas de problème ; je vous emmènerai à la Grande Nébuleuse si vous voulez. Vous avez dit l'Etoile de Swannick ?

— En effet.

— Me permettriez-vous d'émettre une suggestion ?

— Certainement.

— Non loin d'ici, il y a un monde qui a été visité par des humains pas plus d'une ou deux fois. À ce que j'ai compris, cette planète est merveilleusement belle, habitée par des créatures semi-humaines très évoluées sur le plan culturel.

Bernard Bickel demanda :

— Ce monde est dans l'Hydre Femelle ?

Logan de Appling eut l'air étonné.

— Ma foi, oui.

— Et d'où vous vient la connaissance de ce monde ? questionna Dame Isabel d'un ton impératif.

— De diverses sources. (Logan de Appling changea de position nerveusement). Elles s'accordent toutes à...

Dame Isabel, inflexible, ne se laissa pas détourner du sujet.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de nous en dire plus sur la nature de ces sources ?

Logan de Appling se gratta la tête.

— Voyons, que je réfléchisse... Je pense qu'un de mes manuels d'astrogation...

— Laissez-moi vous demander ceci : Miss Roswyn vous a-t-elle parlé de cette planète ?

Logan de Appling piqua un fard.

— Ma foi, oui. En fait, elle était au courant de son existence. Nous avons convenu que je vous indiquerais cette planète.

— Bref, déclara Dame Isabel de la plus glaciale des voix, elle a insisté pour que vous recommandiez une visite à cette planète.

— Oh... je ne dirais pas « insisté ».

— Avertissez Miss Roswyn qu'en aucun cas nous ne traverserons la moitié de la galaxie pour satisfaire ses caprices. Nous ne visiterons pas ce monde, un point c'est tout. Je vous prie de ne plus revenir sur ce sujet.

Le visage de Logan de Appling devint rouge feu.

— Comme il vous plaira.

— Maintenant, si vous voulez bien, ayez l'obligeance de vérifier que notre route actuelle est celle qui nous conduira le plus rapidement à l'Etoile de Swannick.

Logan de Appling s'inclina, s'éloigna à grands pas. Plusieurs jours passèrent et le Capitaine Gondar restait toujours invisible.

— Laissez-le cuire dans son jus, conseilla Bernard Bickel. Plus il mijotera, plus il sera disposé à entendre raison.

Dame Isabel acquiesça sans conviction.

— Un homme étrange, vraiment. Mais inutile de perdre du temps à analyser sa conduite... Pensez-vous, Bernard, que notre public sur l'Etoile de Swannick sera entièrement constitué par les classes supérieures ? Dans ce cas, je serais d'avis de donner une autre représentation de *Fidelio*... ou croyez-vous que nous devrions présenter du Wagner ?

— L'un ou l'autre serait éminemment convenable, dit Bernard Bickel. Toutefois, nous pourrions au moins envisager Puccini...

Il s'interrompit comme Logan de Appling entrait dans le salon.

Dame Isabel appela du geste : le jeune astrogateur – plutôt à regret, du moins c'est l'effet que cela faisait – s'approcha.

— Quand atteindrons-nous l'Etoile de Swannick, monsieur de Appling ? demanda Dame Isabel. Ce voyage paraît vraiment interminable et je ne vois pas d'étoile sur le réticule.

— Tout à fait juste ; il y a un courant local dans l'éther dont il faut tenir compte... Nous en avons probablement pour quelques jours encore...

— Ma parole ! dit Bernard Bickel. Je n'avais pas idée que l'Etoile de Swannick était à une distance pareille !

— Détendez-vous, Monsieur Bickel ; admirez le paysage !

Logan de Appling sourit du haut de sa taille à Dame Isabel et quitta le salon.

Trois jours après, le Capitaine Gondar ne s'était encore pas montré et Dame Isabel se décida enfin à aller conférer avec lui. Quand elle traversa le poste de commandement en compagnie de Bernard Bickel, Logan de Appling et Madoc Roswyn s'y trouvaient en train de parler avec une grande animation. En apercevant Dame Isabel, ils se turent subitement.

Dame Isabel se dirigea vers l'écran de contrôle, où une vue du cosmos était projeté par le système déphaseur. Elle examina le réticule<sup>30</sup>, se tourna vers Logan de Appling.

— L'Etoile de Swannick est ce soleil verdâtre droit devant ? questionna-t-elle.

— Sûrement pas, dit Bernard Bickel. L'Etoile de Swannick est une naine orange !

— Exact, dit Logan de Appling allègrement. Nous prenons en compte la dérive spatiale et aussi la rotation galactique, qui est très importante dans cette région.

— Nous devrions tout de même être plus près de notre destination ! dit Dame Isabel. Êtes-vous absolument certain de vos calculs, Monsieur de Appling ?

— Bien entendu ! Ce n'est pas le moment de nous perdre à cette distance de la Terre !

Dame Isabel eut un hochement de tête perplexe. Elle traversa le poste de commandement et frappa à la porte du Capitaine Gondar.

— Oui ? Questionna une voix bourrue à l'intérieur. Qui est-ce ?

— C'est moi, répliqua Dame Isabel. Je désire vous dire deux mots.

La porte s'ouvrit brutalement ; le Capitaine Gondar s'y encadra. Il était hâve, ses yeux luisaient, une barbe noire couvrait irrégulièrement ses joues et son menton.

— Alors ? grogna-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'aimerais que vous veniez vérifier l'astrogation, dit Dame Isabel d'un ton conciliant. Je ne me fie pas tout à fait au jugement de M<sup>r</sup>. de Appling. Il semble que nous aurions dû atteindre depuis longtemps l'Etoile de Swannick.

En quatre longues enjambées, le Capitaine Gondar atteignit le poste de commandement. Il jeta un coup d'œil à l'écran, poussa un éclat de rire rauque. Il s'arrêta, puis rit de nouveau, tant et si bien que Dame Isabel se demanda s'il n'était pas vraiment fou. Elle regarda de Appling, qui se tenait avec raideur

---

<sup>30</sup> Système de fils croisés tendus dans le plan focal d'un instrument d'optique pour servir de repère de visée (N.d.T.).

sur le côté, le rouge envahissant ses joues rosés. Elle reporta son regard sur le Capitaine Gondar.

— Pourquoi riez-vous ?

Gondar montra avec son doigt.

— Vous voyez l'inclinaison de la Voie Lactée ? Et cette étoile là-bas sur la droite ? C'est Alphard ou je suis un babouin. Tout cela nous situe dans l'Hydre Femelle<sup>31</sup>.

— Il doit y avoir une erreur épouvantable, bégaya Dame Isabel. L'Etoile de Swannick est dans la constellation du Taureau.

Une fois de plus, le Capitaine Gondar éclata de son bref rire croassant.

— Pas d'erreur. (Il tendit un long doigt vers Madoc Roswyn.) Voilà pourquoi nous sommes dans l'Hydre Femelle.

Dame Isabel était sans voix. Son regard alla de Madoc Roswyn à Logan de Appling et revint au Capitaine Gondar.

— Voulez-vous dire... serait-il possible...

— Il vous a emmené en ballade. Ne le blâmez pas trop. Je ne pense pas qu'un seul homme au monde puisse lui résister. C'est une redoutable sorcière galloise. Si j'étais vous, je la jetterais par-dessus bord et la laisserais nager.

Dame Isabel se retourna tout d'une pièce. D'une voix terrible, elle questionna :

— Est-ce vrai, Monsieur de Appling ?

— Oui.

— Capitaine, changez la route du vaisseau. Puis enfermez ces deux là dans leurs cabines respectives.

Gondar déclara :

— Ne mettez pas de Appling sous clef. Ce n'est qu'un petit imbécile. Faites-le travailler. S'il dévie d'une seconde d'arc, je l'étranglerai. Mais elle, enfermez-la. Ôtez-la de la vue des hommes, sinon elle usera de sa magie.

— Très bien. Miss Roswyn, à votre cabine. Je me demande vraiment quelle conduite tenir à votre égard.

---

<sup>31</sup> Alphard est le cœur de l'Hydre Femelle. (L'Hydre Mâle est située aux alentours du Petit Nuage de Magellan). Tout le grand losange de Sirius sépare le *Phébus* de sa destination. (N.d.T.).

— Mettez-moi dans une nacelle de sauvetage et laissez-moi partir seule.

Dame Isabel ouvrit de grands yeux.

— Vous parlez sérieusement ?

— Oui.

— Il va sans dire, répliqua Dame Isabel, que je n'agirai nullement de la sorte. Ce serait du meurtre pur et simple. À votre cabine, s'il vous plaît.

Madoc Roswyn quitta lentement le poste de commandement.

— Quant à vous, dit Dame Isabel à Logan de Appling, le Capitaine Gondar consignera cet incident dans le journal de navigation. Vous ne recevrez pas de salaire et je prendrai toutes les dispositions nécessaires pour que vous ne retrouviez jamais d'emploi comme astrogateur.

Logan de Appling ne dit rien. Les cieux basculèrent sur l'écran, tandis que le Capitaine Gondar faisait pivoter le *Phébus* sur son axe.

Quatre heures plus tard, Roger toqua à la porte de Madoc Roswyn. Le battant s'ouvrit lentement et Roger se retrouva face à face avec la jeune femme qui le regardait.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il.

Sans prononcer un mot, elle recula d'un mouvement apathique.

Roger s'assit sur la couchette.

— Avez-vous mangé ?

— Je n'ai pas faim.

Elle traversa la petite cabine, pour aller s'adosser au mur.

— Si seulement je savais pourquoi vous avez fait tout cela, dit Roger avec hésitation. Cela dépasse ma compréhension. Comment peut-on se montrer si ensorcelante, si déloyale... à moins d'avoir un mobile tout-puissant ?

Madoc Roswyn ne parut même pas l'entendre. Elle dit à voix basse :

— Croyez-vous que votre tante voudrait... (Puis elle poussa un soupir, fit un geste d'impuissance.) Je sais qu'elle ne voudra pas.

— Je me rends compte, poursuivit Roger, que vous n'avez fait que semblant d'avoir de l'affection pour moi, afin d'embarquer dans le vaisseau... Et de même avec le Capitaine Gondar et cet imbécile de Appling...

Madoc Roswyn hocha la tête d'un air morne.

— Oui. Je n'ai fait que semblant. Je n'avais pas d'autre solution.

— Mais pourquoi ? Si seulement je comprenais pour quoi, je ne penserais pas à vous avec autant d'acrimonie.

Madoc Rosswyn le regarda avec une ombre de sourire.

— Pensez-vous à moi avec acrimonie, Roger ?

Il inclina la tête.

— Oui. C'est humiliant d'être traité comme un instrument.

— Tout ce que je puis dire, Roger, c'est que je suis navrée. Sincèrement. Mais je recommencerais, poursuivit-elle à voix basse, si cela pouvait servir... Mais cela ne servirait à rien.

— Non. Pas maintenant. Expliquez-moi pourquoi.

— Non... je n'en ai pas envie.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis d'une nature secrète. Je suis née de parents secrets de nature. Toute ma vie, j'ai eu des secrets que vous n'imagineriez pas.

— Sans doute, dit Roger tristement. Sans doute.

Elle s'assit, avec une certaine timidité, sur la couchette à côté de lui. Roger s'inclina comme s'il était de fer et elle un aimant. Avec effort, il reprit sa position précédente. Après un instant de réflexion, il questionna :

— Cette planète de l'Hydre Femelle est un de vos secrets ?

— Oui.

— Si le *Phébus* se rendait sur cette planète, elle ne serait plus secrète.

C'était maintenant au tour de Madoc Roswyn de réfléchir.

— Je n'y avais jamais pensé. Mais vous devez vous rappeler mon éducation. J'ai été habituée au secret.

— La cachotterie est un vice affreux, dit Roger. Je ne cache absolument rien.

Madoc Roswyn sourit tristement.

— Vous êtes vraiment quelqu'un d'admirable, Roger.

Très bien. Je vais vous dire mon secret. Il m'appartient entièrement à présent, parce que plus personne ne reste pour le partager. Et, puisque nous ne visiterons pas Yan, on ne nous croira ni vous ni moi.

— « Yan » est le nom de cette planète ?

— Yan... (elle prononçait ce nom avec un respect et une affection marqués par la plus intense des ferveurs) c'est ma patrie par-delà les étoiles. Si proche en ce moment, et si lointaine.

Roger fronça les sourcils, déconcerté.

— Est-ce du folklore gallois ? Je suis navré de mon ignorance, mais je n'ai jamais entendu parler de cela auparavant.

Elle secoua la tête.

— Je ne suis pas Galloise. Ou pas entièrement Galloise. Voilà bien bien longtemps – trente mille années...

Elle parla pendant une heure et la tête de Roger tournait d'entendre les merveilles qui tombaient de ses lèvres.

Dépouillée des détails et fioritures, son histoire était assez simple. Trente mille années auparavant, une race terrestre avait habité un pays agréable dont la situation exacte était maintenant inconnue – certains pensaient qu'il s'agissait du Groenland, certains autres des terres présentement englouties sous la Baie de Biscaye. Elle avait atteint un degré de civilisation d'une texture aussi riche que celles qui ont suivi. Au cours d'une période de décadence, un certain groupe mystérieux avait mis au point un vaisseau spatial et s'était exilé de la Terre. Après un voyage épique, il s'était posé sur Yan, où il s'était installé. Et la civilisation jadis magnifique à laquelle il avait renoncé ?

De son destin personne n'avait rien su : apparemment, elle s'était épuisée d'elle-même et s'était dégradée.

Sur Yan commença une nouvelle ère, avec des progressions, des régressions, des âges d'obscurantisme, des renouveaux, des culminations, des répercussions. Puis, voilà deux cents ans, un autre groupe dissident décida de retourner sur Terre. Son atterrissage sur l'Ile de Man fut une catastrophe qui détruisit le vaisseau et tous les passagers à l'exception de quelques-uns. Ceux-ci fuirent les persécutions superstitieuses des Mannois et

s'installèrent au Pays de Galles où pendant des générations, ils cultivèrent les vallées reculées du Merioneth. Tel fut le cas des ancêtres de Madoc Roswyn, qui perpétuèrent leurs traditions, racontèrent à voix basse l'histoire de Yan à leurs enfants, voués eux-mêmes au secret. Ils ne vécurent que pour le retour à Yan et insufflèrent cet ardent désir à leurs descendants. L'un d'eux était Madoc Roswyn, la dernière de sa lignée. Dans sa nostalgie pour Yan, elle avait profité de l'engouement de Roger pour s'embarquer sur le *Phébus*.

Elle acheva son histoire. Elle avait essayé et elle avait échoué ; Yan était maintenant à jamais perdu pour elle.

Roger resta assis en silence un long moment, puis poussa un gros soupir.

— Je vous aiderai de mon mieux. Si je réussis, cela voudra dire que je vous perds pour toujours – mais non, en réalité, parce que je ne peux pas perdre quelque chose que je n'ai jamais eu... je parlerai à ma tante.

Madoc Roswyn ne dit rien mais, quand Roger s'en alla, elle se laissa retomber en arrière sur la couchette et s'efforça de refouler les larmes qui s'accumulaient sous ses paupières.

Roger trouva Dame Isabel dans le poste de commandement, où elle tentait d'apprendre d'un Capitaine Gondar morose et réticent l'emplacement exact de Rlaru. Et dont la seule réponse à ses remontrances était :

— Chaque chose en son temps, chaque chose en son temps.

Roger attira l'attention de Dame Isabel et demanda à lui parler en privé. D'assez mauvaise grâce, elle accéda à sa requête et l'emmena dans sa cabine. Là, marchant de long en large, il déclara :

— Je sais que tu me considères comme un bon à rien, et m'accordes très peu de discernement.

— N'ai-je pas ample justification pour ce faire ? s'enquit Dame Isabel d'un ton acerbe. Tu as amené cette horreur de jeune femme à bord du *Phébus*. Elle a bouleversé toute la tournée !

— Oui, répliqua Roger. Très juste. Je viens d'apprendre le mobile de ses actes. C'est une histoire étrange et j'aimerais que tu l'entendes.

— Roger, je ne suis pas naïve à ce point-là ; cela ne servira à rien.

— Elle n'est pas ce que tu crois, reprit Roger, et la raison qu'elle a de vouloir visiter cette planète-là est étonnante.

— Je n'ai aucun désir d'être étonnée, grommela Dame Isabel. J'ai eu assez de surprises comme ça... Je suppose que, par simple équité, je dois parler à ce diable de fille.

Où est-elle ?

— Dans sa cabine. Je vais la chercher.

Madoc Roswyn montra une extrême répugnance à parler à Dame Isabel.

— Elle me déteste. Elle sent en moi des choses qu'elle ne peut pas comprendre, qu'elle ne veut pas comprendre.

Elle ne m'écouterera que pour avoir l'occasion de se moquer.

— Allons, insista Roger. Cela ne vaut-il pas la peine d'essayer ? Qu'avez-vous à perdre ? Dites-lui simplement ce que vous m'avez raconté. Comment ne serait-elle pas impressionnée ?

— Très bien, dit Madoc Roswyn. Je le ferai... Laissez-moi me laver la figure.

Roger accompagna Madoc Roswyn à la cabine de Dame Isabel et battit prudemment en retraite dans le couloir. Pendant une heure, il entendit le doux accent chantant de la voix de Madoc Roswyn, avec de temps à autre une question ou remarque sèche de Dame Isabel. Finalement, il jugea judicieux d'entrer ; et ni Dame Isabel ni Madoc Roswyn ne parurent remarquer sa présence.

Madoc Roswyn acheva enfin son récit et Dame Isabel resta assise en silence, tambourinant du bout des doigts sur le bras de son fauteuil.

— Ce que vous me racontez est extrêmement intéressant, finit-elle par dire. Je ne le nierai pas. Je trouverai toujours votre conduite inexcusable, mais je reconnais que vous avez énoncé un mobile irrésistible – en admettant que sa validité puisse être confirmée. Intéressant, vraiment... (Elle adressa à Roger un

sourire acide.) Eh bien... l'inflexibilité inébranlable est un défaut dont je n'ai jamais été accusée. (Elle se retourna vers Madoc Roswyn.) Parlez-moi encore de la planète, de ses coutumes et institutions.

Madoc Roswyn secoua la tête avec indécision.

— Je ne saurais pas par où commencer. L'histoire de la Terre a six mille ans, l'histoire de Yan est cinq fois plus longue.

— Laissez-moi vous demander ceci : vos traditions mentionnent-elles l'art et la musique ?

— Oh, oui, bien sûr.

Madoc Roswyn chanta une curieuse petite chanson dans une langue bizarre. La mélodie, le rythme, le mètre de cette langue dérivaient des perceptions humaines et des besoins humains – cela se devinait intuitivement – mais comportaient aussi une qualité qui n'avait pas de référence terrestre : bref, la musique d'une autre planète.

— C'est une berceuse, dit Madoc Roswyn. Du plus loin que je me souvienne, et même avant, je me suis endormie en écoutant cette chanson.

Dame Isabel fit signe à Roger.

— Demande, je te prie, au Capitaine Gondar de venir ici un instant, s'il veut bien avoir cette amabilité.

Le Capitaine Gondar se présenta.

Dame Isabel déclara d'une voix nette et froide :

— J'ai décidé de conduire Miss Roswyn à la planète Yan. Elle a œuvré avec une grande diligence dans ce but, par des expédients dont je ne dirai pas ce que je pense. Je ne suis pas entièrement convaincue d'avoir entendu l'exacte et entière vérité, mais Miss Roswyn m'a suffisamment intriguée pour que je désire savoir ce qu'il en est. Aussi, Capitaine, changez le cap pour aller sur Yan qui est, je crois, le nom de cette planète.

Le Capitaine Gondar jeta un regard noir à Madoc Roswyn.

— Elle est intrigante et déloyale ; elle connaît tout le mal qu'on peut apprendre dans les lointaines montagnes galloises ; vous regretterez le jour où elle vous a persuadée.

— C'est fort possible, dit Dame Isabel. Néanmoins, cap sur Yan.

Madoc Roswyn attendit en silence que le Capitaine Gondar soit parti. Puis elle se tourna vers Dame Isabel.

— Merci, dit-elle — et elle quitta la cabine.

# Chapitre 11.

Sur le réticule était à nouveau centré ce soleil d'un blanc verdâtre décrit dans l'Annuaire céleste sous le nom d'Hydre Femelle GRA 4442. L'histoire racontée par Madoc Roswyn avait circulé dans le *Phébus*, suscitant l'incrédulité comme on pouvait s'y attendre. De l'avis général, que le *Phébus* découvre ou non une civilisation ancienne sur Yan, sûrement quelque chose de sensationnel allait se produire et cette perspective rendait l'atmosphère fébrile.

L'étoile verte devint un énorme éblouissement et se déplaça sur le côté ; dans le réticule apparut une planète aux dimensions de la Terre, largement située dans la zone d'habitabilité. Le *Phébus* abandonna la propulsion spatiale, vira pour prendre une orbite d'approche normale.

Dans le poste de commandement, Dame Isabel, le Capitaine Gondar, Madoc Roswyn et Roger regardaient l'écran de contrôle tandis que Yan déployait sa magnificence au-dessous d'eux. Indubitablement, c'était une belle planète, pas différente de la Terre. Il y avait des océans et des continents, des montagnes et des déserts, des forêts, des toundras et des banquises, et l'analyseur indiquait une atmosphère respirable.

Le Capitaine Gondar annonça d'une voie soigneusement dépourvue d'expression :

— Pas de réponse à notre signal radio – en fait, nous ne parvenons à capter de signaux sur aucune longueur d'onde.

— Curieux, dit Dame Isabel. Examinons la surface d'un peu plus près. Pouvez-vous augmenter le grossissement sur l'écran ?

Le Capitaine Gondar opéra un réglage, la surface parut se rapprocher d'un bond.

Madoc Roswyn tendit le doigt.

— Je reconnais ces continents. C'est Esterlop et Kerlop et là dans le nord c'est Noauluth. Cette grande île est Drist Amamu, ces petites sont les Suthore Stil. Cette longue péninsule est

Drothante, et il y a six grands temples sur le cap qui est à l'extrême Sud.

Elle examina avec attention l'image agrandie, mais le bout de la longue péninsule ne portait aucun vestige des temples dont elle venait de parler.

— Je ne comprends pas, marmonna-t-elle d'une voix tout juste audible. Rien n'a l'air d'être comme ce devrait...où est Dilicet ? Thax ? Koshiun ?

— Je ne discerne aucun signe manifeste d'habitation, déclara sèchement Dame Isabel.

— Il y a des ruines, objecta Roger. Ou des chaos rocheux qui ressemblent à des ruines.

— Là en bas, à côté de cette baie, où la forêt recouvre la montagne... C'est là que je m'attendais à trouver Sansue, la cité de mes ancêtres. Mais où ? Encore des ruines ?

— Si ruines il y a, ce sont des ruines bien ruinées, commenta Roger. Apparemment, il ne reste pas pierre sur pierre.

— De cette altitude, à travers tant d'air et de brume, les détails sont trompeurs, expliqua de mauvaise grâce le Capitaine Gondar. Je ne pense pas que vous puissiez distinguer une ville d'un tas de ruines.

— Je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'atterrir, dit Dame Isabel. En prenant toutes les précautions nécessaires, naturellement.

Le *Phébus* piqua vers le sol dans sa spirale d'atterrissage et, bientôt, les détails de la surface se précisèrent. De cités point n'y avait, seulement des éboulis de pierres brisées, de vastes zones roussies, carbonisées, réduites à l'état de décombres. Dame Isabel dit à Madoc Roswyn :

— Vous êtes certaine qu'il s'agit de cette planète ?

— Oui, évidemment ! Il s'est passé quelque chose de terrible !

— Eh bien, nous allons être vite fixés. Cette région près de la baie est l'endroit où vivaient vos ancêtres ?

Madoc Roswyn acquiesça avec hésitation ; Dame Isabel fit un signe de tête à l'adresse du Capitaine Gondar, le *Phébus* se posa à quinze cents mètres à l'est de la cité Sansue, sur un espace rocheux, à moins de cent mètres de la lisière d'une forêt dense.

La vibration presque imperceptible des divers moteurs cessa de se faire entendre. Les analyseurs indiquèrent une atmosphère salubre ; le sas s'ouvrit ; la passerelle toucha le sol de Yan.

Le Capitaine Gondar, Dame Isabel, Madoc Roswyn sortirent lentement, suivis par Bernard Bickel, Roger et le reste de la compagnie. Pendant une demi-heure, ils respirèrent les senteurs étrangères de l'air de Yan, tandis que le soleil blanc verdâtre s'enfonçait au-dessous de la ligne d'horizon.

Le silence était profond, rompu seulement par les voix étouffées des gens du *Phébus*. Madoc Roswyn escalada une petite éminence et regarda vers l'ouest dans le crépuscule. Ça et là se dressaient des monticules recouverts d'herbes et de broussailles ; ce pouvait être des ruines mais les détails étaient indistincts dans la nuit tombante. La faible brise qui soufflait sur la plaine apportait une odeur bizarre de mois, provenant peut-être de la végétation ou bien du rivage, ou peut-être des monticules eux-mêmes.

Madoc Roswyn esquissa un mouvement en avant, comme si elle s'apprêtait à descendre dans la plaine mais Roger, qui s'était approché en silence derrière elle, la prit par le bras.

— Pas dans le noir. Cela risque d'être dangereux.

— Je n'y comprends rien, dit-elle tout bas d'une voix angoissée. Qu'est-il arrivé à Yan ?

— Il se peut que les traditions de vos parents aient été inexactes.

— Impossible ! Toute ma vie, j'ai projeté de visiter cette cité – je la connais aussi bien que vous connaissez n'importe quelle ville de la Terre. Je connais les avenues, les places, les palais ; je pourrais trouver le quartier où mes ancêtres ont vécu avant de partir, peut-être leur palais lui-même... Maintenant, il n'y a que des ruines.

Roger l'entraîna doucement vers le vaisseau.

— Il commence à faire noir.

Elle vint à regret.

— Je suis détestée par tout le monde à bord... On pense de moi des choses terribles – et à présent on me prend aussi pour une imbécile.

— Bien sûr que non, dit Roger d'un ton apaisant. Au pire, vous vous êtes trompée de bonne foi.

Madoc Roswyn leva la main.

— Écoutez !

De la forêt montait un ululement grave, qui pouvait avoir été émis par une gorge humaine. Il se composait de toute une série d'harmoniques et produisit chez Roger une sensation indéfinissable. Il tira sur le bras de Madoc Roswyn avec plus d'insistance.

— Rentrons au vaisseau.

Elle le suivit ; ils contournèrent le *Phébus* jusqu'à la passerelle d'accès, où un groupe regardait vers la forêt, les nerfs tendus par la crainte à demi agréable de l'inconnu. De nouveau, la plainte grave s'éleva, peut-être un peu plus proche.

Le crépuscule avait maintenant presque disparu ; seul un vague reflet vert olive subsistait à l'ouest. Les phares du vaisseau s'allumèrent, illuminant les alentours et baignant de lumière le petit groupe. De la forêt vint un son, un sifflement d'air ébranlé, et une pierre frappa le sol à un mètre cinquante seulement de Roger.

Tous eurent un brusque mouvement de recul vers la coque et gravirent précipitamment la passerelle pour rentrer à bord.

Le lendemain matin, Dame Isabel discuta de la situation avec Madoc Roswyn, Bernard Bickel et Roger. Elle n'avait pas bien dormi et son ton était fort acerbe.

— Les circonstances ne se présentent pas comme je m'y attendais et j'avoue que je ne sais pas ce qu'il faut faire.

Et elle jeta un coup d'œil à la ronde sur le groupe.

— Nous pourrions, par exemple, envoyer la nacelle de sauvetage explorer la planète, proposa pensivement Ber nard Bickel.

— Dans quel but ? objecta Dame Isabel. Nous n'avons pas vu de villes, ni même de centres de civilisation primitive, du haut de l'orbite de reconnaissance.

— C'est vrai !

Dame Isabel s'adressa à Madoc Roswyn.

— Vous êtes certaine que c'est bien cette planète ?

— Oui.

— Étrange.

— Il semble y avoir un grand nombre de ruines, avança Roger. Peut-être que...

Sa voix s'étouffa.

— Peut-être que quoi, Roger ? s'enquit sa tante de sa voix la plus acide.

— Je ne sais pas.

— Ta remarque est donc superflue. Pas de bavardages inutiles, s'il te plaît ; nous avons déjà perdu plus qu'assez de temps comme ça. Je ne mets pas forcément en doute la parole de Miss Roswyn, mais la possibilité demeure qu'elle se trompe. En tout cas, le résultat final est le même : nous nous sommes détournés loin de notre itinéraire pour rien.

Madoc Roswyn se leva, quitta la pièce. Roger regarda Dame Isabel d'un air furieux.

— Il y a eu manifestement une civilisation ici, d'une certaine sorte, à une certaine période.

— Nous ne pouvons que le supposer. Mets-toi une bonne fois dans la tête, Roger, que ce ne sont pas les spéculations oiseuses qui te donneront jamais de quoi te remplir l'estomac.

Bernard Bickel intervint avec tact.

— Comme Roger le fait remarquer, on dirait qu'il y a des ruines ici – et sans aucun doute il existe une vie sensible dans la forêt. Pour ma part, je suis tout prêt à croire que Miss Roswyn nous a conduits ici de bonne foi.

— La bonne ou la mauvaise foi de Miss Roswyn n'est pas la question qui nous importe pour l'instant, coupa Dame Isabel. Ce qui me préoccupe...

Le steward du carré s'encadra sur le seuil.

— Miss Roswyn a quitté le vaisseau, s'exclamât-il. Elle est partie dans la forêt !

Roger bondit hors du salon, enfila le couloir et descendit la passerelle en courant comme un dératé. Là, il trouva un groupe de musiciens venus prendre un bain de soleil mais qui étaient maintenant debout et regardaient d'un air inquiet vers la forêt.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Roger.

— La jeune fille est devenue folle ! lui dit un violoniste. Elle est sortie du vaisseau, elle a contemplé un moment la forêt puis,

avant que nous ayons pu l'arrêter, elle s'est précipitée... par là-bas.

Il tendit le bras. Roger avança de quelques pas avec hésitation vers la forêt, scruta les ombres épaisse. Les arbres ressemblaient à ceux de la Terre, un peu plus gros de tronc, avec une écorce brun noir et un feuillage en divers tons de vert, de bleu-vert, de bleu sombre. Au-dessous, dans les feuilles mortes qui formaient la couche d'humus, étaient imprimées les traces du passage de Madoc Roswyn.

Roger se rapprocha petit à petit en essayant de sonder la pénombre. C'est alors que retentit soudain un cri aigu, assourdi par l'éloignement. Roger hésita le temps d'un battement de cœur, puis s'engouffra dans la forêt.

Subitement, il se retrouva dans un monde nouveau. Le feuillage masquait le soleil, les feuilles mortes étaient élastiques sous ses pas et dégagèrent une forte odeur de résine quand il les dérangea. Il n'y avait pas de bruit dans cette forêt : elle était aussi silencieuse qu'une pièce close et on ne voyait aucun signe de petits animaux – oiseaux, insectes, rongeurs et autres bêtes du même genre.

Roger franchit une certaine distance sous le coup d'un mélange de peur et de sentiment d'urgence, jusqu'à ce que les empreintes laissées par Madoc Roswyn se brouillent. Il s'arrêta, saisi brusquement d'une impression d'être impuissant et futile. Il avança un peu, appela. Pas de réponse : sa voix se perdit au milieu des troncs d'arbre.

Il s'éclaircit la gorge, appela de nouveau, plus fort... Il sentit un picotement sur sa nuque et se retourna, mais ne vit rien. Il repartit sur la pointe des pieds, progressa de six, quinze mètres, allant de tronc en tronc, puis s'arrêta pour écouter. Des feuilles bruirent quelque part et une pierre rebondit contre le tronc à quinze centimètres de sa tête. Il la contempla à terre comme hypnotisé : elle était ronde et noire, avec un diamètre d'environ sept centimètres et demi. Il se retourna d'un bloc, à moitié ramassé sur lui-même ; une seconde pierre plus petite le frappa au côté. Deux pierres encore sifflèrent près de sa tête, une autre lui meurtrit la jambe.

Roger rugit des jurons et des insultes, rebroussa chemin ignominieusement... La lisière de la forêt était plus loin qu'il ne se le rappelait ; une vague de panique l'envahit : était-il perdu ? En avant, un reflet de clarté se mit à luire et, un instant plus tard, Roger émergea, les yeux clignotants, en terrain découvert à cent mètres d'où il était entré. Le *Phébus* était là. Quelque laide que fût cette construction de globes et de tubes, elle paraissait l'abri le plus sûr, le plus désirable qu'on puisse imaginer. Il traversa précipitamment le terrain découvert, boitant sur sa jambe meurtrie, les mains pressées sur ses côtes douloureuses. La compagnie était rassemblée presque au grand complet devant le vaisseau – le Capitaine Gondar, Neil Henderson et Bernard Bickel une arme à la main. Dame Isabel s'exclama d'un ton sec :

— Roger, qu'est-ce qui t'a pris de te conduire de cette façon ?

— Je suis allé au secours de Miss Roswyn, dit Roger. (Il regarda avec désespoir vers la forêt.) Je l'ai entendue crier. J'ai pensé que je pourrais l'aider.

— C'était une réaction téméraire et stupide, décréta Dame Isabel d'un ton sévère. Puis elle ajouta d'une voix adoucie :

— Bien que nullement blâmable.

— Si nous débarquions la nacelle de sauvetage, suggéra Roger d'une voix pressante, et que nous survolions la forêt...

— Cela ne servirait à rien, répliqua Bernard Bickel. Pour obtenir des résultats, force nous serait de voler au ras des cimes des arbres et qui sait de quels moyens disposent ces créatures ? Une flèche bien envoyée pourrait désemparer la nacelle.

— Je ne veux pas paraître cruelle, déclara Dame Isabel, mais je refuse de laisser quiconque risquer sa vie pour rien.

Le Capitaine Gondar marmonna :

— Elle est probablement morte, à l'heure qu'il est.

Et de nouveau tous se turent, le regard tourné vers la forêt.

— Franchement, je ne sais pas quoi faire, finit par dire Dame Isabel. Il ne semble exister aucun moyen d'entrer en contact avec les créatures qui habitent ce monde. Et, si profondément que nous déplorions cette terrible circonstance, nous ne pouvons pas rester ici indéfiniment.

— Ce n'est pas possible de l'abandonner comme ça ! protesta Roger d'une voix horrifiée.

— Je ne demande qu'à tenter n'importe quoi de raisonnable pour elle, répliqua Dame Isabel, mais nous ne pouvons pas éluder le fait qu'elle est partie de sa propre volonté, sans prendre le moins du monde conseil de moi, de Mr. Bickel ou du Capitaine Gondar. C'est, ou c'était, une jeune femme très perturbée et fantasque ; je n'estime pas justifié que nous courions des risques excessifs ou que nous nous laissions détourner du but premier de l'expédition par les visées égocentriques de cette jeune personne.

Roger fut incapable de formuler une riposte convaincante. Il chercha du regard un appui auprès de Bernard Bickel et du Capitaine Gondar, mais n'en trouva pas.

— Ce n'est pas possible de nous en aller comme ça en la laissant en plan ! répéta-t-il avec horreur.

Bernard Bickel déclara mélancoliquement :

— Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire.

Roger se retourna pour regarder la forêt.

— Tout le reste de mon existence, dit-il, je me demanderais ce qui lui est arrivé. Si elle était encore en vie, attendant que quelqu'un vienne la chercher. Imaginez que vous soyez là-bas, blessés ou peut-être ligotés à un arbre, et que vous voyiez le *Phébus* s'élever dans le ciel et disparaître.

Il y eut un silence. Puis Bernard Bickel s'exclama avec une intensité contenue :

— Si seulement nous pouvions établir le contact ! S'il y avait un moyen de démontrer que nous ne sommes pas hostiles !

— D'après Madoc Roswyn, répliqua Roger, ces gens aimait la musique... pourquoi ne pas donner une représentation dans un endroit où ils pourraient la voir ? Si quelque chose devait les convaincre de nos bonnes intentions, ce serait bien ça.

Bernard Bickel se tourna vers Dame Isabel.

— Pourquoi pas ?

— D'accord, dit Dame Isabel. Obligatoirement, nous serons forcés de jouer ici, devant le vaisseau. L'acoustique sera atroce. Toutefois, le plan vaut la peine d'être essayé. Capitaine, voulez-vous faire porter le piano dehors ? Andreï, occupez-vous des

décors ; pas les toiles de fond, mais quelques accessoires symboliques.

— Bien entendu. Et l'opéra ?

— Je pense... oui, j'ai l'impression que *Pelléas et Mélisande* conviendra assez bien<sup>32</sup>.

Le soleil d'aspect vert approchait de l'horizon ; les décors étaient prêts ; une estrade avait été aménagée pour l'orchestre ; un système de sonorisation tournait ses haut-parleurs vers la forêt.

Musiciens et chanteurs étaient assez tendus au dîner et conversèrent à voix basse : la représentation qu'ils allaient donner, devant un public invisible et inconnu, serait peut-être la plus éprouvante de leur carrière.

Dans le crépuscule gris-vert, les musiciens se dirigèrent vers leurs instruments. L'air était encore plus calme que le soir précédent : de la forêt ne provenait pas le plus léger bruit. Les instruments furent accordés ; de petites lampes éclairaient les pupitres. Un projecteur rosé joua sur Sir Henry Rixon ; grand, beau, impeccablement vêtu, il s'inclina gravement en direction de la forêt, leva son bâton. La musique de Debussy monta dans la nuit et s'en alla vers la forêt.

Des projecteurs éclairaient le premier décor : un bois mythique et une fontaine. L'opéra se déroula et l'attention de la forêt était presque palpable. Le premier acte fut suivi du second, et à présent la musique atteignait cette rare et merveilleuse région où elle semblait se déployer d'elle-même, naturellement et inexorablement... Il y eut un mouvement à la lisière de la forêt. Dans l'espace éclairé survint en chancelant Madoc Roswyn. Elle était meurtrie, hagarde, sale ; ses vêtements étaient déchirés, ses yeux fiévreux ; elle avançait d'une curieuse allure saccadée, comme une poupée mécanique dont le ressort est cassé. Roger courut au-devant d'elle pour l'accueillir ; elle s'effondra presque dans ses bras. Bernard Bickel vint en

---

<sup>32</sup> Œuvre lyrique (1902) du compositeur français Claude Debussy (1862-1918) sur le livret tiré du drame de Maurice Maeterlinck paru en 1893. (N.d.T.)

renfort ; ils la ramenèrent au vaisseau. Pendant ce temps, la musique continuait ; les amoureux maudits allaient vers leur destin.

— Que s'est-il passé ? questionna Roger avec angoisse. Est-ce qu'on vous a fait quelque chose, êtes-vous blessée ?

Elle eut un geste qui pouvait signifier n'importe quoi.

— Le mal règne ici, dit-elle d'une voix rauque et hachée. Nous devons partir, effacer Yan de notre esprit.

Dame Isabel dit :

— Il faut que vous rentriez dans le vaisseau, mon petit ; le Dr. Shand va s'occuper de vous. Nous partirons demain matin...

Madoc Roswyn eut un rire sec. Elle se retourna pour désigner du geste la forêt.

— Ils écoutent la musique ; c'est la première fois qu'il y a de la musique sur Yan depuis des centaines d'années. Ils écoutent mais ils vous détestent à cause d'elle et dès que la musique s'arrêtera ils attaqueront le vaisseau.

— Que dites-vous là ? s'insurgea Dame Isabel. Pour quoi commettraient-ils un acte pareil ?

— Ils écoutent, répliqua Madoc Roswyn, mais ils écoutent avec envie, sachant ce qu'ils sont et ce qu'ils ont fait à Yan...

— C'est ridicule, déclara Dame Isabel. Je ne peux pas croire que des êtres humains soient si malveillants... Ils sont humains, je présume ?

— Cela n'y change rien, dit Madoc Roswyn d'une voix lasse à peine audible. Ils sont venus pour écouter et préparer leur vengeance ; ils m'ont oubliée et j'ai pu me faufiler à travers la forêt en direction de la musique. (Elle se tourna vers le vaisseau.) Je vous en prie ; laissez-moi monter à bord ; je ne veux plus voir cette affreuse planète...

Roger et le Dr. Shand l'emmenèrent dans le vaisseau. Dame Isabel se tourna vers Bernard Bickel.

— Quel est votre avis, Bernard ?

— Elle en sait plus que nous sur ces gens-là ; je pense que nous devrions être prêts à partir dès que l'opéra sera terminé.

— Et abandonner nos décors ? Jamais !

— Alors il serait sage de commencer à embarquer les décors ; c'est faisable sans que cela se remarque et la musique peut

continuer aussi longtemps que ce sera nécessaire. Je vais en parler avec Andreï et Sir Henry.

L'opéra entama son cinquième acte ; l'équipage remonta dans le vaisseau les décors utilisés. L'opéra s'acheva ; la musique continua. Encore du Debussy : *les Nocturnes*<sup>33</sup>. Les derniers décors furent emportés, puis les éclairages, et les haut-parleurs.

L'orchestre, qui comprenait maintenant la situation continuait à jouer, en regardant nerveusement du coin de l'œil en direction de la forêt.

Les chaises furent enlevées de dessous les musiciens, ainsi que le podium de Sir Henry ; ils jouèrent debout. Le mot fut donné que tout était paré : sous le couvert du faisceau d'un projecteur qui se déplaçait constamment, l'un après l'autre, les musiciens prirent leur pupitre et leur instrument et se faufilent à bord du vaisseau, la harpiste et le percussionniste avec l'aide de membres de l'équipage. Finalement, seuls Sir Henry, le grand piano vibrant et les violons demeurèrent à l'extérieur ; alors les gens de la forêt comprirent ce qui se passait et s'éveillèrent de leur rêverie. Une pierre plongea du ciel en décrivant un arc, frappant le clavier.

Bernard Bickel cria :

— À bord, tous ! Vite !

Le pianiste, les violonistes et Sir Henry coururent vers la passerelle, échappant de justesse aux pierres qui s'abattaient à l'endroit qu'ils venaient de quitter. Là-bas dans l'obscurité, il y eut un mouvement, un sombre ondulation en avant. La passerelle fut remontée ; le sabord se referma d'un coup sec ; le *Phébus* s'éleva dans la nuit, abandonnant sur place le piano à queue luisant et noir.

Dame Isabel, plus soulagée qu'elle n'aurait accepté de le reconnaître devant qui que ce soit, entra à grands pas dans l'infirmerie où Madoc Roswyn, en chemise de nuit blanche, était couchée, silencieuse, sur un lit d'hôpital. Ses yeux étaient ouverts, fixant un point quelque part au-delà du plafond. Dame

---

<sup>33</sup> Poèmes symphoniques (1897-1899) (N.d.T.).

Isabel adressa un regard interrogateur au Dr. Shand, qui hocha la tête.

— Elle s'en tirera. Choc, épuisement, meurtrissures. Elle ne veut pas de sédatif.

Dame Isabel s'approcha du lit.

— Je suis navrée que vous ayez souffert autant – mais vous n'auriez jamais dû vous précipiter dans la forêt.

— Il fallait que je connaisse la vérité sur Yan.

— Vous l'avez découverte, dit Dame Isabel sèchement.

— Oui.

— Qui, exactement, vit dans la forêt ? Que leur est-il arrivé ?

Madoc Roswyn parut ne pas entendre. Elle resta près d'une demi-minute à fixer le point au-delà du plafond. Dame Isabel répéta sa question avec humeur.

Madoc Roswyn secoua la tête.

— Je ne tiens pas à en parler. Cela n'a plus d'importance. Si je commence à en parler, je n'arriverai jamais à m'en libérer l'esprit. Non, je ne dirai rien. Désormais, je ne connais plus le Yan qui a existé. Je suis seulement Madoc Roswyn du Merioneth, et je ne serai jamais rien d'autre.

Dame Isabel quitta l'infirmerie, se rendit à grands pas au salon où chanteurs et musiciens buvaient du vin sans trop de retenue et comparaient leurs impressions sur la représentation.

Dame Isabel prit Bernard Bickel à part.

— Cette jeune fille ne veut absolument pas parler de ce qui s'est passé dans la forêt, ni de ce qui est arrivé à cette maudite planète ! Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi totalement égocentrique ! Voyons, elle se rend certainement compte que nous sommes tous dévorés de curiosité !

Bernard Bickel hocha la tête.

— Peut-être a-t-elle raison. Peut-être vaut-il mieux que Yan demeure un mystère.

— Bernard, vous êtes un romantique incorrigible !

— Pas moins que vous ! Sans cela, serions-nous ici, pour commencer ?

Dame Isabel eut un rire caustique.

— Oui, c'est juste... Eh bien donc : ainsi se termine notre visite à Yan. Et maintenant il y a eu assez de préliminaires,

autant de détours de-ci, de-là qu'il le fallait. Nous allons nous rendre directement à Rlaru, sans plus nous écarter ni tarder. (Elle se leva.) Peut-être voudrez-vous m'accompagner au poste de commandement pendant que je donnerai ses ordres au Capitaine Gondar.

Le Capitaine Gondar était seul, debout, plongé dans la contemplation de la vastitude scintillante du cosmos. Le vaisseau n'avait pas encore passé en propulsion spatiale et ce qu'il voyait était la clarté réelle des étoiles.

— En partant d'ici, Capitaine, déclara Dame Isabel, nous allons mettre le cap directement sur Rlaru.

Le Capitaine Gondar prit une profonde aspiration.

C'est une traite terriblement longue. Le détour dans l'Hydre Femelle nous a beaucoup écartés de notre route. Nous aurons presque meilleur compte à retourner sur Terre.

— Non, Capitaine, répliqua Dame Isabel inexorable. J'insiste pour que nous suivions notre plan initial. Rlaru sera la prochaine étape.

Le menton du Capitaine Gondar s'affaissa, les cernes sous ses yeux semblèrent s'approfondir. Il se détourna, perdit son regard dans l'espace.

— Très bien, dit-il d'une voix étouffée, je vais vous conduire à Rlaru.

## Chapitre 12.

Le *Phébus* fila en sens inverse dans la galaxie ; il traversait le Secteur d'Orion, où Rigel occultait une lointaine étoile indistincte qui était le Soleil de la Terre. La compagnie lyrique manquait d'entrain, mais son moral n'était pas atteint. Comme deux pianos avaient été inclus dans les réserves d'accessoires de l'orchestre, les répétitions se poursuivirent sans interruption.

Madoc Roswyn resta trois jours à l'infirmerie. Le Dr. Shand informa Dame Isabel que seules sa jeunesse et sa vitalité l'avaient ramenée au *Phébus* ; ce ou celui qui l'avait attaquée l'avait probablement laissée pour morte. Roger la veilla pendant de longues périodes ; par moments, elle redevenait un peu ce qu'elle était auparavant ; à d'autres, elle semblait revivre les événements de la forêt, alors elle se crispait, fermait les yeux et tournait la tête vers le mur ; mais la plupart du temps elle demeurait étendue sans rien dire, à regarder Roger.

Logan de Appling, raide comme la justice, vaquait à ses obligations en silence et avec un air de dignité offensée. Le Capitaine Gondar se désintéressait de tout hormis sa propre vie intérieure et, sauf pour une contribution minimale à la bonne marche du vaisseau, ne parlait à personne. Dame Isabel tenta d'extirper des renseignements détaillés concernant Rlaru, mais le Capitaine Gondar se montra distrait et vague.

Dame Isabel s'enquit sèchement :

— Les habitants sont amicaux, je pense ?

Le Capitaine Gondar tourna la tête et son regard se concentra petit à petit au fond de ses yeux caves.

— Amicaux ? Vous avez vu les membres de la Neuvième Compagnie, avaient-ils l'air hostiles ?

— Non, bien sûr. Encore que j'aie toujours considéré leur départ brusqué comme assez inélégant, étant donné tout ce que nous avions fait.

Le Capitaine Gondar ne hasarda pas de commentaire. Dame Isabel repartit sur le sujet de Rlaru.

— Vous disiez, si j'ai bonne mémoire, que vous aviez photographié la planète ?

Le Capitaine Gondar la regarda avec l'air de tomber des nues.

— Je vous ai dit ça ?

— Oui, lors de nos premières négociations.

— Je ne me le rappelle pas.

Dame Isabel déclara avec autorité :

— J'aimerais maintenant que ces photos me soient communiquées. Il n'y a aucune raison valable de continuer à user de précautions.

Le Capitaine Gondar se rendit à contrecœur dans sa cabine, revenant avec une simple enveloppe blanche, d'où il sortit trois photographies froissées.

Dame Isabel lui jeta un regard sévère, comme pour blâmer une circonspection inutile. Elle prit les photographies et les examina. Le manque de détails était décevant. La première avait été prise d'une hauteur de peut-être huit cents kilomètres, la seconde de cent soixante kilomètres, la dernière d'environ huit kilomètres. La première montrait un vaste océan, un continent au nord avec une longue péninsule descendant dans la zone tempérée. La seconde montrait l'extrême sud de la péninsule et donnait une idée du relief : des montagnes basses au nord, des collines ondulant au sud vers une plaine fluviale presque plate au cap sud. La troisième photo, un peu floue, montrait un rivage, un fleuve serpentant entre de larges terrasses qui pouvaient être des champs cultivés.

Dame Isabel fronça les sourcils.

— Ces photos ne sont guère instructives. Vous n'avez rien qui dépeigne les gens, leurs villes, leur architecture, leurs us et coutumes ?

— Non. J'avais laissé l'appareil dans le vaisseau.

Dame Isabel examina de nouveau la troisième photographie.

— Je présume que ceci représente la région où vous avez atterri ?

Le Capitaine Gondar regarda la photographie comme s'il la reconnaissait à peine.

— Oui, finit-il par dire. C'est l'endroit où je me suis posé... ici.

Il désigna du doigt un point.

— Les habitants vous ont accueilli aimablement ?

— Oh, oui. Pas de difficulté d'aucune sorte.

Dame Isabel le dévisagea d'un regard perçant.

— Vous n'avez pas l'air très sûr de vous.

— Mais si. Bien que « aimablement » ne soit pas tout à fait le mot qui convient. Ils m'ont accepté sans marquer grand intérêt dans un sens ni dans l'autre.

— Hem ! N'étaient-ils pas surpris de vous voir ?

— Difficile à dire. Ils ne se sont pas beaucoup intéressés à moi.

— Ont-ils témoigné de la curiosité à l'égard de la Terre ou de votre vaisseau ?

— Non, pas tellement.

— Hum. On pourrait les prendre pour flegmatiques ou stupidement introvertis, s'il n'y avait pas l'exemple de la Neuvième Compagnie qui démontre le contraire...

Dame Isabel questionna encore le Capitaine Gondar, mais n'apprit pas grand-chose de plus.

Les jours s'écoulèrent, chacun avec un petit incident qui le distinguait des autres. Madoc Roswyn quitta l'infirmerie et se replia sur elle-même encore plus complètement qu'auparavant. Les chanteurs et les musiciens se laissèrent aller de temps à autre à des accès de mauvaise humeur ; le *Bric et Broc des Pas Chanceux*, passant outre à l'interdit de Dame Isabel produisit ce qu'Ephraïm Zerner qualifia de « cacophonie à vous rompre la tête ». Bernard Bickel, une fois de plus envoyé pour réprimer le vacarme, fut menacé de se voir administrer des coups par le joueur de planche à laver, qu'il décrivit par la suite comme « ivre et agressif ». Neil Henderson, le Technicien en chef, intervint avant que la menace soit mise à exécution et Bernard Bickel retourna au salon, furieux de s'être heurté à cette insolence.

D'autres jours encore s'écoulèrent. Le *Phébus*, entrant dans la Baleine, passa à proximité de l'étoile Xi du Bélier, dont la septième planète abritait le terminus d'une ligne de cargo stellaire.

Au cours de ses déambulations moroses, Roger Wool arriva par hasard près de la capsule où était logée la navette de sauvetage. Le sort voulut qu'il remarquât que son sabord était en train de se rabattre, situation contraire aux règlements du vaisseau, qui exigeaient que l'accès à la navette soit constamment libre et facile. Roger se précipita et rattrapa le sabord juste avant qu'il se ferme. Il le rouvrit d'une secousse et, ce faisant, précipita le Capitaine Gondar, qui était à l'intérieur, tout trébuchant dans la coursive.

L'expression de stupeur et de colère du Capitaine Gondar se métamorphosa comiquement en affabilité.

— Je vérifiais le matériel de la navette, déclarât-il. Partie de ma routine hebdomadaire.

Roger émit un son sceptique.

— Pourquoi fermer le sabord ?

L'expression du Capitaine Gondar changea de nouveau pour devenir sévère.

— En quoi la façon dont j'exécute mon travail vous regarde-t-elle ?

Roger haussa les épaules. Il s'approcha du sabord, regarda à l'intérieur, pour se retrouver empoigné par l'épaule et projeté en arrière dans le couloir — mais pas avant d'avoir vu une valise et un sac de couchage en duvet. Le Capitaine Gondar avait maintenant le visage rouge de colère. Il plongea la main dans sa poche et en sortit une petite arme de poing : Roger eut l'impression que le Capitaine Gondar voulait le tuer. Il força à agir ses muscles paralysés : jamais il ne les avait sentis aussi mous. Il se projeta de côté, lança son poing en avant et, plus par accident que par adresse, fit sauter l'arme hors de la main du Capitaine Gondar. Gondar poussa une exclamation sifflante, haleta, se courba pour la ramasser ; Roger lui donna une violente bourrade, expédia un coup de pied au revolver qui fut catapulté avec fracas plus loin dans la coursive.

Gondar avait perdu à présent tout contrôle de lui-même. Il se jeta sur Roger ; tous deux oscillèrent d'un côté à l'autre de la coursive, frappant du poing, frappant du pied, se bousculant.

Le bruit attira l'attention ; Neil Henderson et deux hommes d'équipage s'interposèrent soudain entre les adversaires, les écartant l'un de l'autre.

— Qu'est-ce qui se passe ? Questionna Henderson.

Le Capitaine Gondar leva une main tremblante, désigna Roger. Mais les mots refusèrent de lui monter aux lèvres et son bras retomba.

Roger dit d'une voix haletante :

— Il allait me tuer... Je l'ai empêché de partir dans la navette de sauvetage...

Le Capitaine Gondar s'était éloigné sans en avoir l'air dans la coursive. Il s'élança pour ramasser le revolver ; de nouveau Roger fonça vers lui, le bloqua. Henderson s'empara de l'arme.

— Eh, mais, c'est sérieux ! De quoi s'agit-il exactement ?

— Dans la navette, il y a ses bagages, expliqua Roger, haletant. Il projetait d'abandonner le *Phébus* et de se rendre au Terminal de la Ligne Stellaire.

Le Capitaine Gondar, la lippe hautaine, ne dit rien.

Henderson entra dans la navette et en ressortit avec une expression sévère.

— Ôtez ces machins-là, ordonna-t-il à un homme d'équipage, et au Capitaine Gondar : Venez ; il faut que nous discutions de ça avec les autorités.

Dame Isabel garda un silence gros de menace en apprenant la nouvelle. Quand Roger eut fini son récit, elle braqua la pleine force de son regard sur le Capitaine Gondar.

— Avez-vous quelque chose à répondre ?

— Non.

— Vous devez comprendre que par votre conduite vous avez perdu tous droits à l'argent que j'ai en dépôt.

— Nullement, répliqua Gondar avec dédain. J'ai rempli mes engagements.

— Vous ne nous avez pas conduits à Rlaru. Les coordonnées exactes de la planète ne sont encore connues que de vous.

— Erreur, dit Gondar. Ce matin, j'ai rédigé un mémorandum détaillé que j'ai donné à de Appling. Vous ne pouvez pas prendre mon argent sur ce prétexte.

— Nous verrons cela, dit Dame Isabel. Il me semble que si vous avez respecté la lettre de l'accord vous avez violé son esprit.

— Ce n'est pas mon avis, répliqua le Capitaine Gondar. Toutefois, je ne tiens pas à discuter la chose, étant pour l'instant en état d'infériorité.

— Vous l'avez dit. Je ne sais vraiment que faire de vous. Indiscutablement, c'en est fini de votre autorité.

Gondar avait recouvré son aplomb ; il s'inclina avec une grâce ironique.

— Puisque vous refusez de me laisser utiliser la navette de sauvetage, je demande seulement que vous me déposiez au Terminal Stellaire de Xi Sept du Bélier.

— Je ne ferai rien de tel. Xi du Bélier est à une distance considérable de notre route et nous avons déjà perdu beaucoup de temps dans un autre détour.

Adolph Gondar fronça les sourcils, puis haussa les épaules. Visiblement, il n'en attendait pas plus.

— Dans ce cas, je demande seulement à être relevé de toute responsabilité concernant la conduite du vaisseau.

— Sur ce point, pas d'inconvénient, rétorqua sèchement Dame Isabel.

— Je désire aussi être autorisé à rester dans ma cabine, pour le temps qui me conviendra.

— Pour le temps qui me conviendra, rectifia Dame Isabel. Vos goûts n'ont pas à entrer en ligne de compte.

Peut-être me direz-vous pourquoi vous avez voulu agir de la sorte ?

— Certainement, répondit avec courtoisie Adolph Gondar. J'ai soudain eu envie de quitter le vaisseau.

Dame Isabel se tourna vers le Technicien en chef Henderson et Bernard Bickel.

— Conduisez, je vous prie, M<sup>r</sup>. Gondar à sa cabine. Assurez-vous qu'il n'a pas d'autres armes. Monsieur Henderson, vous veillerez à ce qu'une serrure convenable soit fixée à la porte.

Adolph Gondar sortit à grands pas de la pièce, suivi par Henderson et Bernard Bickel.

Le *Phébus* volait à travers le vide interstellaire, peut-être bien aussi vite que la pensée, dont la vélocité est toujours un point sujet à controverse. Logan de Appling s'était effectivement vu confier les coordonnées de Rlaru : le Soleil était cette étoile jaune orangé FQR 910 de la Baleine qui finit par apparaître sur le réticule. En temps voulu, on put distinguer une seule planète. Le *Phébus* en approcha, se mit en orbite de reconnaissance.

N'importe quelle planète observée depuis l'espace offre un spectacle impressionnant, sa sphéricité massive soulignée par le contraste brutal entre la surface éclairée par le Soleil et le noir du vide. Si la planète paraît habitable et présente une configuration intéressante, alors l'imagination se trouve stimulée d'une façon presque intolérable.

Rlaru était un monde de ce genre, assez semblable à la Terre dans ses dimensions et son aspect général : peut-être légèrement plus petite et certainement d'une physiographie plus évoluée. Les analyseurs d'environnement signalèrent des conditions favorables à l'existence humaine, avec des températures aux pôles et à l'équateur à peu près équivalentes à celles de la Terre.

Impressionnés et exultants, Dame Isabel et Bernard Bickel regardaient le globe qui tournait lentement.

— Pensez, Bernard, s'exclama-t-elle, après tous ces mois passés à faire des projets et des préparatifs ! Rlaru enfin ! La patrie de la Neuvième Compagnie !

— Un monde magnifique, c'est certain, acquiesça Bernard Bickel.

— Et regardez ! (Dame Isabel lui prit le bras, indiqua un point.) Voici la péninsule des photographies de M<sup>r</sup>. Gondar ! C'est la preuve – s'il en était besoin – qu'il s'agit bien de Rlaru !

— J'aimerais comprendre la façon d'agir de Gondar, dit Bernard Bickel. Quand on l'examine attentivement, elle semble... presque de mauvais augure.

— Vous plaisantez, sûrement ?

— Pas tout à fait.

Dame Isabel secoua la tête dubitativement.

— Mr. Gondar m'a dit et répété que les naturels de ce pays sont amicaux. Je n'ai aucune raison de supposer le contraire ; en fait, la Neuvième Compagnie paraissait assez aimable... encore que Mr. Gondar, je dois le reconnaître, l'eût maintenue isolée.

— Inutile de se tracasser à l'avance.

Bernard Bickel reprit l'examen de la planète.

— Où vous proposez-vous d'atterrir ?

— Là où Mr. Gondar s'était posé la première fois. Nous savons que les gens y sont amicaux, alors qu'ailleurs les conditions risquent d'être différentes.

Elle donna les instructions nécessaires à Logan de Appling qui régla le pilote automatique de façon appropriée. Rlaru approcha et augmenta, et accomplit soudain ce curieux déplacement psychologique de quatre-vingt-dix degrés qui fit bondir sa position de « en face » à « au-dessous ».

Logan de Appling demanda au sol par radio la permission d'atterrir, utilisant le code interstellaire, mais ne reçut aucune réponse. Il regarda Dame Isabel d'un air interrogateur.

— Nous allons atterrir, dit-elle.

Utilisant l'écran agrandisseur, Dame Isabel et Bernard Bickel étudièrent attentivement la surface de Rlaru. Ils furent incapables de trouver trace d'une civilisation évoluée. Bernard Bickel désigna un tumulus massif et suggéra qu'il représentait peut-être des ruines ; ce à quoi Dame Isabel ne répondit pas, l'incident sur la planète Yan étant trop frais dans son esprit.

Au grossissement maximum, quelques centres de population apparaissent, mais ils ne semblaient guère plus que des villages. Comme l'avait dit Adolph Gondar, ils étaient concentrés le long de la rive sud-ouest de la longue péninsule.

Adolph Gondar fut prié de quitter sa cabine ; avec mauvaise grâce, il indiqua l'endroit exact de son précédent atterrissage.

— Je ne me poserais pas là, dit-il d'un ton revêche. Essayez plus au sud ; les gens sont beaucoup plus hospitaliers.

— J'avais cru comprendre qu'ils n'avaient guère réagi, ni dans un sens ni dans l'autre.

— Je vous ai donné un conseil ; maintenant, faites comme vous le jugerez bon.

Adolph Gondar repartit à grands pas vers sa cabine.

Bernard Bickel retourna à l'agrandisseur et étudia de nouveau le paysage.

— Qu'en pensez-vous ? questionna Dame Isabel.

— Apparemment, les villages sont moins nombreux plus au sud. La campagne semble un peu moins fertile.

— Nous atterrirons sur l'emplacement précédent, décida Dame Isabel. Je ne vois pas de raison de se laisser impressionner par les insinuations ambiguës de Mr. Gondar.

L'après-midi passa sur la surface de Rlaru ; le Soleil fut couché avant que le *Phébus* descende pour se poser presque exactement au point de contact établi naguère par Adolph Gondar. Les conditions d'environnement furent analysées et, comme ayant, indiquèrent une compatibilité complète avec le métabolisme humain.

Pendant les vérifications, Dame Isabel examina la campagne du haut du poste de commandement. Elle remarqua plusieurs villages dans le voisinage, mais ne vit aucun de leurs habitants, et personne ne vint s'enquérir de ce qu'était le *Phébus*. Quand elle débarqua, avec d'autres membres de la compagnie sur ses talons, elle trouva seulement un paysage plaisant qu'assombrissait le crépuscule. Une petite rivière serpentait à quelques centaines de mètres au nord ; des collines peu élevées ondulaient à l'horizon vers l'est. Dans certains endroits, il y avait des arbres qui poussaient en rangées assez irrégulières, comme un verger aménagé sans soin, tandis que la prairie au sud semblait plantée de buissons bas et touffus. Dans l'ensemble, c'était un paysage agréable et paisible, avec une apparence de pérennité.

L'obscurité s'était faite et quelques lumières brillaient dans la direction du village, mais elles clignotèrent bientôt disparurent et apparemment seule la compagnie du *Phébus* resta sur pied à goûter la paix nocturne.

Dame Isabel ordonna qu'on établisse un tour de garde et, les uns après les autres, les membres de la compagnie réintégrèrent

le vaisseau, quelques-uns pour se coucher, d'autres pour se rendre au salon.

Dame Isabel et Bernard Bickel furent presque les derniers à rentrer. Finalement, ils s'en allèrent et Roger, qui se tenait un peu à l'écart, se crut seul. Mais un remuement à proximité attira son attention et, scrutant les ténèbres, il vit Madoc Roswyn. Elle s'approcha.

— Quel endroit apaisant, Roger, dit-elle. Si calme et silencieux...

Pendant un instant, elle regarda le village sombre, puis elle se tourna impulsivement vers Roger.

— Je me suis montrée abominable, Roger. Et vous avez été très gentil pour moi. J'ai honte. Oui, vraiment.

— N'en parlons plus, répondit Roger.

— Mais il le faut ! Cela me ronge ! Maintenant que c'est fini, je vois quelle monomaniaque j'étais.

— Je suis sûr que vous n'aviez l'intention de faire de la peine à personne.

Madoc Roswyn eut un petit rire désolé.

— C'est triste à dire, mais je ne m'en suis pas préoccupée – ce qui est peut-être pire.

Roger ne trouva rien à répondre qui ne paraisse compassé ou inutilement empreint d'abnégation. Madoc Roswyn interpréta apparemment son silence comme de l'implacabilité et s'éloigna lentement vers la passerelle d'accès.

— Attendez ! cria Roger.

Madoc Roswyn revint docilement sur ses pas.

— Ce que je veux savoir, dit-il en boulant les mots, c'est ce que vous allez faire maintenant.

— Je ne sais pas. Je vais retourner sur Terre et prendre un emploi quelque part, je suppose.

— Le seul résultat durable de cette affaire, grommela Roger, est l'état de mes réflexes. Je me sens comme un rat de laboratoire. Quand il appuie sur un bouton vert, du fromage tombe par une glissière ; jusqu'à ce que, soudain, presser le bouton vert ne lui procure plus que des chocs et des jets d'air comprimé. Madoc Roswyn lui prit la main.

— Que se passerait-il si je vous demandais d'appuyer sur le bouton vert encore une fois seulement, avec promesse qu'il y aura uniquement du fromage et plus jamais de chocs ni de jets d'air comprimé pour le pauvre petit rat ?

— Dans ce cas, dit Roger, je presserais tous les boutons verts de ma cage, tous ceux que je trouverais.

— Eh bien... je promets.

## Chapitre 13.

L'aube se leva fraîche et pure sur Rlaru. Le soleil, légèrement plus gros et d'un or plus foncé que le soleil de la Terre, monta au-dessus des collines lointaines.

Peu après, quelques-uns des habitants du lieu apparaissent : une demi-douzaine d'hommes en pantalon bleu, veste blanche et chapeau à très larges bords, qui s'en venaient travailler dans un champ voisin. Voyant le *Phébus*, ils marquèrent un arrêt par simple curiosité, puis reprurent leur marche, en jetant un coup d'œil par-dessus leur épaule.

— Bizarre, marmotta Dame Isabel. Leur manque d'intérêt est presque insultant.

— Avez-vous remarqué leurs caractéristiques physiques ? demanda Bernard Bickel. Extrêmement proches de l'humain... et cependant d'une manière subtile, presque indéfinissable, pas tout à fait des hommes.

— Ce n'est pas surprenant, dit Dame Isabel avec un soupçon de sécheresse. Ils ont exactement le type de la Neuvième Compagnie. Il ne peut plus y avoir de doute sur la totale véracité de Mr. Gondar, du moins en ce qui concerne la Neuvième Compagnie et Rlaru.

— Absolument aucun, acquiesça Bernard Bickel. Si je me souviens bien, il a parlé de trois castes ou classes : les indigents, les ouvriers et les artistes qui constituent une élite.

— Oui, je me rappelle quelque chose de ce genre. Une députation viendra probablement bientôt nous saluer.

Mais le matin devint midi et nul ne se présenta en dehors de trois ou quatre hommes portant une souquenille grise et des sandales de toile. Ils s'accroupirent dans la poussière, inspectèrent brièvement le *Phébus*, se relevèrent et s'éloignèrent d'une allure tranquille et insouciante, disparaissant dans un bouquet d'arbres le long de la rivière.

Dame Isabel fit les cent pas devant le *Phébus*, regardant d'abord vers le village, puis s'ombrageant les yeux avec la main pour observer les travailleurs dans le champ. Elle finit par réintégrer le vaisseau et monta à la cabine d'Adolph Gondar.

Il n'y eut pas de réponse quand elle frappa à la porte.

Elle frappa de nouveau, avec autorité.

— Monsieur Gondar, ouvrez, s'il vous plaît.

Toujours pas de réponse. Après un autre coup sec, Dame Isabel essaya d'ouvrir la porte, mais la trouva fermée à clef.

Tout près, dans le poste de commandement, était assis l'homme d'équipage chargé de garder la cabine d'Adolph Gondar ; Dame Isabel dit d'un ton bref :

— Allez chercher immédiatement Mr. Henderson ; puis demandez à Mr. Bickel de monter ici. Je crains que Mr. Gondar ne soit souffrant.

Le Technicien en chef apparut. Après avoir frappé une fois ou deux, il força la porte. Adolph Gondar n'était pas dans sa cabine.

Dame Isabel s'adressa d'un air menaçant à l'homme d'équipage qui avait été posté en sentinelle.

— Quand et comment Mr. Gondar a-t-il quitté sa cabine ?

— Je ne sais pas. Je vous assure. Il a pris son déjeuner ; j'ai vu qu'on le lui donnait et il y a de ça une heure seulement. Je n'ai pas quitté des yeux cette porte. Un chat n'aurait pas pu se faufiler dehors.

— Bernard, ordonna Dame Isabel, vérifiez les navettes de sauvetage, s'il vous plaît.

Bernard Bickel revint peu après annoncer que toutes les navettes étaient en place dans leur logement. Adolph Gondar n'aurait pas pu utiliser non plus la passerelle d'accès ; ceux qui se trouvaient dehors devant le vaisseau l'auraient vu. Dame Isabel ordonna une fouille du vaisseau.

Adolph Gondar n'était pas à bord. Par un moyen inconnu, il avait quitté sa cabine, s'étant comme qui dirait volatilisé.

Au milieu de l'après-midi, les ouvriers agricoles avec leurs curieux couvre-chefs à larges bords cessèrent de travailler et retournèrent au village. Comme auparavant, ils examinèrent le *Phébus* d'un œil légèrement intéressé, bien que ralentissant à

peine le pas pour ce faire. Seul son sens des convenances retint Dame Isabel de s'avancer pour réclamer une délégation des autorités du village. Elle contempla une minute ou deux les dos qui s'éloignaient, puis se tourna vers Bernard Bickel et Andreï Szinc, qui se tenaient à côté d'elle.

— À votre avis de spécialistes, demanda-t-elle, quel ouvrage conviendrait-il de jouer ici, en admettant que nous soyons en mesure d'attirer un public autre que des rustres et des vagabonds ?

Andreï Szinc écarta les bras, comme pour donner à entendre qu'un opéra conviendrait autant qu'un autre pour des gens aussi dénués de curiosité que ceux-là. Bernard Bickel répliqua dans le même sens.

— Je trouve difficile de décider. En toute franchise, je m'attendais à un complexe culturel bien différent – à une ambiance considérablement plus animée et plus sophistiquée.

— Exactement mon sentiment, dit Andreï Szinc.

Il jeta un coup d'œil circulaire au paysage. Baigné dans la brume dorée de la fin d'après-midi, il semblait merveilleusement tranquille et beau, encore qu'imprégné d'une atmosphère d'ancienneté et même de mélancolie, comme un paysage vu dans la jeunesse dont le souvenir remonte en mémoire.

Les premiers naturels de Rlaru à se présenter furent des indigents vêtus de souquenilles, qui sortirent du bosquet au bord de la rivière en clignant des paupières comme si la musique les avait tirés du sommeil. Une vingtaine d'entre eux approchèrent et s'assirent dans la dernière rangée de banquettes. Puis à peu près une douzaine d'ouvriers qui travaillaient dans les champs voisins vinrent voir ce qui se passait. Cinq ou six restèrent pour regarder et écouter, tandis que les autres retournaient à leurs tâches. Dame Isabel renifla dédaigneusement.

— Les rustres sont des rustres, quel que soit l'endroit où on les trouve.

Au cours de la Scène Cinq, une petite bande de villageois apparut, comprenant plusieurs aristocrates, à la grande satisfaction de Dame Isabel. Pendant la totalité du second acte,

l'auditoire se composa peut-être de quarante personnes, y compris les indigents à demi endormis, avec lesquels travailleurs et aristocrates s'abstenaient très nettement de frayer.

— Tout bien considéré, déclara Dame Isabel à Sir Henry, Andreï Szinc et Bernard Bickel après la représentation, je suis satisfaite. Les spectateurs ont paru aimer ce qu'ils voyaient.

— Ne pas avoir Gondar nous gêne beaucoup, dit Bernard Bickel avec irritation. Je présume qu'il connaît la langue du pays et il aurait été très utile pour expliquer notre programme.

— Nous nous passerons de lui, répliqua Dame Isabel.

S'il y a ici des membres de la Neuvième Compagnie comme c'est vraisemblable — ils ont au moins des notions de notre langue. Nous allons démontrer qu'Adolph Gondar n'est pas aussi indispensable qu'il le croit.

— Un vrai mystère, ce que ce type est devenu, déclara Sir Henry. Il n'est pas parti par la passerelle d'accès je suis prêt à le jurer. Je me trouvais au pied de cette passerelle, je n'en ai pas bougé, et je ne l'ai pas vu.

— Il reviendra sans doute quand cela lui chantera, dit Dame Isabel. Je refuse de me faire du souci pour lui. Demain : *les Contes d'Hoffmann*, et espérons que la représentation d'aujourd'hui nous vaudra un public plus nombreux !

Les vœux de Dame Isabel furent amplement exaucés. Dès que les premières notes de musique s'envolèrent par la campagne, des gens approchèrent de toutes les directions et s'installèrent sans hésiter sur les banquettes. Les trois castes qu'avait décrites Adolph Gondar étaient aisément discernables à leurs costumes. Les indigents, dans leurs souquenilles grises informes, étaient assis de côté comme des parias. Les travailleurs portaient un pantalon bleu ou blanc, une veste bleue, blanche ou marron et, le plus souvent, un chapeau à larges bords. Les « aristocrates », évidemment, tranchaient par leur apparence autant que des paons parmi des corbeaux ; seule une élégance naturelle et une certaine hauteur enjouée faisaient admettre leurs tenues. Plusieurs avaient des instruments de

musique, qu'ils effleureraient ou dont ils jouaient en sourdine, d'un geste apparemment inconscient.

Ce que voyant, Dame Isabel éprouva une satisfaction complète.

— C'est presque exactement ce que j'avais espéré, dit-elle à Bernard Bickel. Rlaru n'est nullement aussi évoluée sur le plan technique que je l'avais présumé, mais les gens d'ici sont sensibles et ouverts d'esprit dans toutes les couches de la société, ce qui est plus qu'on peut en dire de la Terre !

Commentaires qui ne susciterent aucune contradiction de la part de Bernard Bickel.

— Après la représentation, poursuivit Dame Isabel, j'irai trouver quelques-uns d'entre eux pour demander des nouvelles de Mr. Gondar. C'est fort possible qu'il ait cherché refuge chez des amis, et j'aimerais connaître ses intentions.

Mais quand Dame Isabel essaya de communiquer avec certains des « aristocrates », elle ne rencontra que des regards exprimant l'incompréhension.

— Mr. Gondar, dit Dame Isabel très distinctement, je désire savoir où est Mr. Adolph Gondar. Le connaissez-vous ?

Mais les aristocrates s'éloignèrent courtoisement. Dame Isabel clappa la langue, exaspérée.

— Mr. Gondar aurait pu si facilement nous prévenir, se plaignit-elle à Bernard Bickel. À présent, nous voilà le bec dans l'eau... Enfin, il sait évidemment ce qu'il a à faire.

Elle regarda vers l'autre bout de la prairie où Roger et Madoc Roswyn revenaient d'une promenade au bord de la rivière.

— Il semble maintenant que Roger ait de nouveau raccroché avec Miss Roswyn. Je ne peux pas dire que j'approuve, mais il n'a pas pris la peine de me demander mon avis. (Elle poussa un profond soupir.) Bah, je sais bien que le monde n'ira jamais exactement comme je le voudrais.

— Le fait-il pour qui que ce soit ? demanda Bernard Bickel avec un cynisme bon enfant.

— Probablement pas, et je dois m'y résigner. Occupons-nous plutôt de discuter de la représentation de demain avec Andreï. Il faut que je lui lave la tête à propos de ses costumes ; aujourd'hui, ils étaient tout chiffonnés.

Bernard Bickel l'accompagna jusqu'au plateau et resta poliment à l'écart tandis que Dame Isabel donnait des précisions sur ce qu'elle estimait être les déficiences de l'habillage.

Fronçant les sourcils, Andreï Szinc reprit la parole d'une voix lente.

— On dirait qu'il y a ici une absence d'ambition, un manque de but, comme si les gens et la campagne n'étaient pas tout à fait réels. Peut-être « archaïque » est-il le mot que je cherche. Tout exhale le parfum de quelque chose de vieux et à demi oublié.

Dame Isabel eut un rire sec.

— J'admets que Rlaru n'est pas exactement comme je m'y attendais... mais tous les deux vous avez éludé ma question, ce me semble.

Bernard Bickel rit et tira sur sa belle moustache grise.

— J'élude parce que je suis embarrassé. Je parle, avec l'espoir de faire naître une idée – mais j'ai échoué. Cependant, histoire de suggérer quelque chose, pourquoi pas *les Contes d'Hoffmann* ? Ou peut-être *la Flûte enchantée*, encore une fois ? Ou même *Hansel et Gretel* ?

Andreï Szinc hocha la tête.

— N'importe lequel conviendrait.

— Bien, conclut Dame Isabel. Demain, nous jouerons *Hansel et Gretel* en plein air, et j'espère que le son de la musique, que nous amplifierons et dirigerons vers le village, attirera un public. Andreï, occupez-vous, je vous prie, de faire sortir les décors appropriés et d'arranger un rideau quelconque. Bernard, peut-être voudriez-vous avoir l'obligeance de prévenir Sir Henry et son monde ?

La compagnie, qui avait commencé à être un peu nerveuse, réagit avec grande énergie à la perspective d'une représentation. Musiciens et chanteurs s'attelèrent avec les hommes de l'équipage à la tâche de transporter au-dehors les décors et accessoires de scène, et d'installer un rideau de fortune. Le travail se poursuivit à la clarté des projecteurs longtemps après la tombée de la nuit, et Dame Isabel remarqua avec satisfaction qu'au village les lumières ne s'éteignaient plus aussi tôt que la

veille au soir, et que ça et là des lumières qui avaient été éteintes se rallumaient.

Il n'y avait toujours aucun indice concernant ce qu'était devenu Adolph Gondar. Diverses hypothèses circulaient, la plupart concluant que Gondar, après avoir quitté le vaisseau par quelque méthode astucieuse, s'était rendu au village pour retrouver ses anciennes connaissances. On s'attendait généralement à ce que Gondar revienne au vaisseau quand il en aurait envie.

Le lendemain matin, presque une douzaine de personnes vinrent du village et la compagnie du *Phébus* vit ainsi pour la première fois ceux qu'on appelait les « aristocrates » de Rlaru. Ils ressemblaient beaucoup dans leur personne et leur comportement à la Neuvième Compagnie qu'Adolph Gondar avait amenée sur Terre : sveltes et bien bâtis, avec beaucoup de grâce, d'allant et de gaieté. Ils portaient des vêtements de couleurs riches et variées, tous différents les uns des autres, et plusieurs avaient avec eux des instruments de musique, de la sorte utilisée par la Neuvième Compagnie.

Dame Isabel s'avança pour les accueillir, levant les mains dans le geste universel de l'amitié – un geste, toutefois, que les habitants de Rlaru n'eurent pas l'air de comprendre car tous semblaient un peu interloqués.

Ayant démontré ses intentions pacifiques, Dame Isabel parla lentement et distinctement.

— Salut, mes amis de Rlaru. Y a-t-il parmi vous des membres de la Neuvième Compagnie qui est allée sur Terre ? La Neuvième Compagnie ? La Terre ?

Aucun des naturels ne témoigna qu'il comprenait, bien que tous aient écouté avec courtoisie. Dame Isabel fit une nouvelle tentative.

— Nous sommes des musiciens de la Terre. Nous sommes venus jouer ici sur Rlaru comme votre merveilleuse Neuvième Compagnie a joué sur Terre. Cet après-midi, nous vous présenterons un de nos grands opéras, *Hansel et Gretel* : par Englebert Humperdinck. (Elle termina sur une note

d'enjouement plutôt forcé.) Nous espérons que vous viendrez tous et amènerez vos amis.

Les villageois échangèrent gravement quelques mots entre eux, se retournèrent pour examiner les décors et s'en allèrent peu après s'occuper de leurs affaires.

Dame Isabel les regarda partir avec une expression dubitative.

— J'espérais donner au moins une idée de notre but, dit-elle à Bernard Bickel. Je crains de n'y avoir pas réussi.

— Ne soyez pas trop pessimiste, répliqua Bernard Bickel. Certaines de ces races étrangères sont merveilleusement douées quand il s'agit de pressentir les intentions profondes des gens.

— Croyez-vous alors que nous aurons un public ?

— Je m'attends à tout, à ce qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas.

Trois heures après que le soleil eut atteint le méridien, Sir Henry fit attaquer par l'orchestre les premières notes de l'ouverture, et le majestueux choral de cor, amplifié jusqu'à un certain point, résonna dans la campagne.

Pour Roger, le monde allait presque exactement comme il le souhaitait. À présent que ses obsessions l'avaient quittée, Madoc Roswyn était devenue plus calme, à la fois plus réservée et plus confiante – et, de l'avis de Roger, plus séduisante que jamais. Ils avaient traversé la prairie en direction de la rivière, pour se promener le long de la berge. Des arbres semblables à des peupliers, au feuillage mauve, s'élevaient au-dessus d'eux ; des dendrons laissaient pendre des palmes noires dans l'eau. À quatre cents mètres en amont, un taillis de hauts arbres noirs entourait ce qui semblait un écroulement de ruines. Il n'y avait pas un signe de vie, pas un mouvement, pas un bruit et bientôt, leur humeur quelque peu assombrie, ils firent demi-tour et revinrent vers le *Phébus* dans l'après-midi doré.

Le lendemain, *la Flûte enchantée* fut représentée devant un public encore plus nombreux que la veille, et Dame Isabel fut extrêmement contente. Au rideau final, elle s'avança, s'adressa aux spectateurs en général, les remerciant de leur intérêt. Elle résuma brièvement les buts de l'expédition et, comme les spectateurs commençaient à s'en aller, elle demanda des

nouvelles d'Adolph Gondar. Toutefois, s'il y en eut qui la comprirent, ils n'en témoignèrent rien.

Le lendemain après-midi, pour *le Vaisseau fantôme*<sup>34</sup>, l'assistance diminua de façon notable. Dame Isabel fut contrariée, à la fois par le clairsemé du public et l'indifférence polie qu'il opposait à toutes ses ouvertures amicales.

— Je ne voudrais pas employer le mot « ingratITUDE », se plaignit-elle. N'empêche que nous nous sommes donné beaucoup de mal en dépensant beaucoup d'argent, sans que ces gens nous en tiennent le moindre compte. Et aujourd'hui une représentation absolument grandiose se déroule devant une ombre d'assistance, en majeure partie composée des basses classes de la société.

— Il est concevable qu'une circonstance spéciale ait retenu les aristocrates, suggéra Bernard Bickel.

— Oui, mais les travailleurs ? Ils ne prennent pas la peine non plus d'assister aux représentations. Nous jouons presque exclusivement pour des clochards et des vagabonds !

— J'ai constaté qu'ils écoutent avec au moins autant d'attention que les travailleurs qui semblent près de mourir d'ennui, dit Bernard Bickel.

— Peut-être n'ont-ils rien de mieux à faire, riposta avec dédain Dame Isabel.

— J'ai vu aussi les clochards ou vagabonds, quels qu'ils soient, à moitié endormis, commenta Andreï Szinc. Je pense que ce sont des drogués et qu'ils transportent leurs doses dans les petits sacs pareils à ces diffuseurs de parfum qu'on appelle pommes de senteur et qu'ils ont pendus à la ceinture.

— Voilà une idée intéressante, déclara Dame Isabel. Je ne les ai jamais vus « prendre une prise », suivant l'expression consacrée, mais bien entendu cela ne prouve rien. Si c'est exact, cela explique à la fois leur lassitude et l'ostracisme dont ils semblent l'objet. (Elle réfléchit un instant.) J'ai remarqué ces

---

<sup>34</sup> Titre français de l'opéra de Richard Wagner (1843) : *Der Fliegende Holländer*, en anglais : The Flying Dutchman – autrement dit le Hollandais volant – le livret étant tiré de la légende de ce bateau fantôme (N.d.T.).

petites pommes de senteur qu'ils ont, mais je n'avais pas envisagé qu'elles pouvaient contenir de la drogue... Hum. Je me demande si nous ne devrions pas leur interdire l'accès à nos représentations. Nous récupérerions alors une partie de notre public. Bernard Bickel fronça les sourcils d'un air de doute.

— Je n'ai nullement eu l'impression de mésestime entre les classes ; en fait, elles s'ignorent réciproquement aussi complètement qu'elles nous ignorent nous.

— L'endroit où se trouve Mr. Gondar pose un autre problème, reprit avec humeur Dame Isabel. Si ces gens savent ce qui lui est arrivé, ils n'ont manifestement pas l'intention de nous le dire.

— Ce qui implique de deux choses l'une, répliqua Bernard Bickel, ou bien il lui est arrivé malheur ou bien Gon dar lui-même ne tient pas à ce que nous soyons renseignés. Dans l'un ou l'autre cas, nous ne pouvons rien faire.

— Cela résume la situation, évidemment, dit lentement Dame Isabel. J'avoue que j'envisage un retour prochain sur Terre. Nous avons atteint et même dépassé nos ambitions, en particulier ici sur Rlaru – bien qu'il eût été agréable de recevoir une marque d'appréciation.

— Oui, certes, les gens d'ici manquent – disons d'enthousiasme quand il s'agit d'exprimer leurs sentiments, admit Bernard Bickel.

— Demain nous jouerons *Parsifal*<sup>35</sup>. Sir Henry avait proposé *le Mariage de Figaro*, mais je crains que ce ne soit trop léger, juste après *Der Fliegende Hollander*.

---

<sup>35</sup> *Parsifal* est un opéra de Wagner, datant de 1882, sur un livret allemand tiré par R. Wagner de trois légendes : Contes du Graal, de Chrétien de Troyes, *Parsifal*, de W. von Eschenbach, et les Mabinogion, qui sont un recueil de légendes galloises relatives au Cycle de la Table Ronde publié par Lady Charlotte Ouest (1838-1849), d'après *le Livre rouge*, manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle conservé à Oxford, traduit sous le titre : Contes populaires des anciens Bretons au XIX<sup>e</sup> siècle. (Ndt).

— D'autre part, il y a toujours le risque de l'ennui, objecta Bernard Bickel, surtout pour des personnes qui ne sont pas pénétrées de mystique wagnérienne.

— Je considère que c'est un risque calculé, déclara Dame Isabel. Le niveau de sophistication musicale est élevé, nous ne devons pas l'oublier.

— C'est ce qui rend d'autant plus bizarre la diminution du public aujourd'hui, conclut Bernard Bickel.

Le jour suivant amena avec lui des cumulo-nimbus en provenance de l'ouest, ce qui donna à penser qu'il y aurait de l'orage. Mais le vent tourna, les nuages obliquèrent vers le sud et le soleil brilla du haut d'un ciel magiquement pur.

En dépit des espérances de Dame Isabel, le public pour *Parsifal* fut pitoyablement réduit, consistant en trois ou quatre aristocrates et une vingtaine d'indigents. Ce témoignage d'apathie rendit furieuse Dame Isabel, et elle songea sérieusement à interrompre la représentation à la fin du premier acte. Elle envisagea aussi d'envoyer Roger au village pour inciter d'autres habitants du pays à assister au spectacle. La tradition du théâtre interdisait le premier parti ; l'incapacité où elle fut de trouver Roger empêcha de mettre le second à exécution.

Pour ajouter encore à son irritation, le public déjà clairsemé commença à se raréfier. Un par un, comme répondant à un appel inaudible, ils quittèrent leur place et s'éloignèrent discrètement en contournant le vaisseau. Finalement, les trois aristocrates partirent, laissant seulement une demi-douzaine de parias. C'en fut trop pour Dame Isabel. Elle dépêcha Bernard Bickel à la suite des aristocrates pour qu'il tente de les persuader de rester jusqu'à la fin du spectacle, ne serait-ce que par courtoisie envers les chanteurs. Sans enthousiasme, Bickel s'en fut s'acquitter de sa mission, revenant cinq minutes plus tard, la mine sévère et irritée.

— Accompagnez-moi un instant, dit-il à Dame Isabel. Je veux que vous vous rendiez compte par vous-même.

Dame Isabel le suivit de l'autre côté du *Phébus* et là, dans la lumière sereine du soleil de l'après-midi, était installé

*l'Orchestre de Bric et de Broc des Pas Chanceux* qui jouait avec toute sa stridente ardeur. Formant un cercle attentif, trente ou quarante parias étaient assis autour et, un peu en arrière, il y avait un nombre égal d'aristocrates. À côté se tenaient Roger et Madoc Roswyn et presque tout l'équipage.

Muette d'indignation, Dame Isabel écouta le Bric et Broc interpréter un air qui semblait s'appeler *Faut voir Maman* tous les soirs. Il comprenait plusieurs couplets, autant de chorus instrumentaux, chacun plus débridé que le précédent.

Dame Isabel jeta un coup d'œil à Bernard Bickel ; il secoua la tête d'un air écœuré. Ils reportèrent l'un et l'autre leur attention sur le lamentable spectacle. Quatre ou cinq autres parias arrivèrent de l'autre côté du *Phébus* ; apparemment, l'opéra se jouait devant des banquettes vides. Dame Isabel cria à l'oreille de Bernard Bickel :

— Si cela représente le niveau du goût dans le pays, nous ferions aussi bien de retourner sur Terre tout de suite !

Bernard Bickel eut un hochement de tête sec ; une fois encore, ils écoutèrent — cependant que *Faut voir Maman* se développait en *crescendo*. Le groupe entier chanta un chœur final ; Dame Isabel eut un léger mouvement de recul. Complète vulgarité, complète cacophonie ! Rythmique, amusant même, songea-t-elle, si on aimait ce genre-là. Il fallait le reconnaître, la musique — si musique on pouvait l'appeler — réussissait en quelque sorte à contrebalancer et même vaincre la mélancolie pénétrante de ce monde... Dame Isabel remarqua que chacun des indigents tenait précautionneusement dans son giron sa petite sphère de cuir, ou pomme de senteur. Après une séance pareille, se dit-elle amèrement, ils auront bien besoin de toutes leurs drogues et tous leurs narcotiques !

La musique s'étira à travers une coda crépitante et craquetante et s'arrêta net. Les membres du *Bric et Broc des Pas Chanceux* se renversèrent en arrière sur leur siège, apparemment contents d'eux. Les aristocrates se parlèrent à voix basse, comme impressionnés. Les indigents soupirèrent et, à nouveau, leur regard devint vague.

Dame Isabel s'avança à grands pas.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-elle d'une voix tonnante.

Le *Bric et Broc* ne se soucia pas de répondre. Ramassant avec précipitation ses instruments, il partit de l'autre côté du vaisseau. Dame Isabel força ses traits récalcitrants à prendre une expression affable et se tourna vers le public.

— Il faut que vous retourniez à l'opéra ! Nous jouons pour votre bénéfice et nous comptons que vous allez l'apprécier. Ces bouffons ne reviendront pas, je vous le garantis.

Avec l'aide de Bernard Bickel, elle reconduisit au théâtre en plein air le maximum de spectateurs qu'elle put rassembler.

Résignés, les naturels du pays s'entassèrent sur les banquettes, et le dernier acte fut joué. Aussitôt après le baisser du rideau, des serveurs arrivèrent, armés de plateaux de *petits fours*<sup>36</sup> et de brocs de limonade. Dame Isabel fit signe aux aristocrates de se servir.

— C'est très bon, je suis sûre que cela vous plaira !

Mais les aristocrates s'en allèrent poliment.

Dame Isabel déploya toutes ses ressources de persuasion mais même les parias refusèrent de goûter aux rafraîchissements. À la fin, elle leva les bras au ciel, vaincue.

— Très bien, à votre guise, quoique je ne comprenne vraiment pas pourquoi vous n'appréciez pas ce que nous faisons pour vous.

Le plus vieux des indigents manipula distraitemment les petits palpes ou franges de sa sphère de cuir. Il regarda ses compagnons comme s'il entamait une conversation muette, puis tourna les yeux vers Dame Isabel. Elle ressentit un curieux choc électrique.

— Regardez, parut-il lui dire. Regardez et ensuite passez votre chemin.

Il pressa la petite boule de cuir. Bernard Bickel eut une exclamation étouffée ; Dame Isabel se retourna vivement et découvrit des formes colorées qui dansaient dans le ciel. Elles se mêlèrent, se scindèrent, se contractèrent, s'épanouirent, descendirent sur la prairie qui devint un lieu de magie

---

<sup>36</sup> En français dans le texte.

lumineuse, et les passagers du *Phébus* au grand complet s'avancèrent, subjugués, pour admirer les merveilles qui leur étaient montrées.

Des villes pareilles à des jardins de fleurs apparaissent, l'une après l'autre comme dans un catalogue : chacune différente, chacune procédant de la précédente, chacune avec ses propres enchantements et orgueilleuses perspectives, chacune s'éloignant et s'amenuisant. Une collection d'images nouvelles surgit au premier plan : des régates où évoluaient des bateaux aux énormes voiles ornées de dessins, dont chacune paraissait comme vivante et sensible – tel un papillon multicolore. Des personnages de haut rang dansèrent une majestueuse pavane ; il y eut des tournois d'amour et de beauté, des bouffées et murmures de nombreuses musiques.

Suivit alors une série de spectacles, des représentations données par des troupes comme la Neuvième Compagnie, et Dame Isabel crut reconnaître la Neuvième Compagnie elle-même. Tout à coup, le silence s'établit, si intense qu'il était en soi une sensation exaltante. Du ciel descendit un vaisseau spatial qui avait connu des jours meilleurs : il se posa et Adolph Gondar – ou plutôt une caricature d'Adolph Gondar – mit pied à terre. La Neuvième Compagnie vint à passer d'une allure nonchalante dans ses somptueux atours. Adolph Gondar eut l'air de bondir comme une araignée ; avec l'aide d'assistants sans visage, il embarqua avec rudesse la Neuvième Compagnie dans son vaisseau, qui décolla aussitôt, et de nouveau le silence s'établit. L'épisode s'était déroulé avec une rapidité extrême ; Adolph Gondar semblait plus comique que mauvais : une parodie de méchanceté, et l'épisode entier n'était rien de plus qu'une apostille sarcastique ; une petite satire mordante que les passagers du *Phébus* pouvaient trouver amusante ou non, selon leur humeur.

Se succédèrent ensuite d'autres spectacles et paysages, et ceux-ci semblaient lointains dans l'espace et le temps, comme des souvenirs à demi oubliés. Un défilé de héros morts survint, se tournant pour scruter le visage de ceux qui les regardaient, comme s'ils cherchaient à savoir quelque chose qu'on avait refusé de leur dire. Tous paraissaient poser la même question,

puis ils disparurent hors de vue. Des villes furent construites et négligemment abandonnées : tous les projets avaient été menés à bien, toutes les perfections atteintes. Ne restait que l'oisiveté, que l'amusement rencontré au hasard des jours... Finalement, agrandi à des dimensions gigantesques, apparut l'Orchestre de Bric et de Broc des Pas Chanceux, avec sa musique marquée par l'audace et l'assurance, où l'enthousiasme triomphait de la satiété. Pendant un bref laps de temps, le monde fut régénéré et des choses merveilleuses parurent possibles. Puis la prairie redevint comme avant, le ciel fut vide ; les passagers du *Phébus* se retrouvèrent seuls à côté du vaisseau.

Tous rentrèrent à l'intérieur. Dame Isabel se rendit au salon et commanda du thé fort. Bernard Bickel et Sir Henry se joignirent à elle, mais aucun d'eux n'avait envie de parler. Dame Isabel était déconcertée et froissée. En un sens, on s'était moqué d'elle, on l'avait tournée en dérision, encore que d'une façon détachée et même bienveillante... Pourquoi les gens de Rlaru ne s'étaient-ils pas expliqués avant qu'elle ne présente son programme ? De toute évidence, ils n'avaient besoin de rien que pouvait offrir le *Phébus* – à part *l'Orchestre de Bric et de Broc des Pas Chanceux*. Manifestement des gens aux penchants plutôt vulgaires, songea avec rancune Dame Isabel. Il fallait croire que leur ancienne finesse de jugement s'était perdue... Et pourtant – non, bien sûr que non. Impossible. Dame Isabel remit résolument ses pensées sur la bonne voie. On doit établir un catalogue précis de vérités et s'y tenir strictement, se dit-elle, quelque déplaisantes que puissent être ces vérités. Elle but son thé, posa la tasse sur la soucoupe avec un cliquetis décidé. Bernard Bickel et Sir Henry se redressèrent dans leurs fauteuils, comme réconfortés par ce bruit.

— Nous n'avons plus rien à faire ici sur Rlaru, déclara Dame Isabel. Nous partirons demain matin.

Elle convoqua Andreï Szinc et donna l'ordre de ranger dans le vaisseau tous les accessoires de scène.

— Et Adolph Gondar ? demanda Bernard Bickel.

— Il a commis une mauvaise action à l'encontre de ces gens, c'est clair, répliqua Dame Isabel. Sans aucun doute, on l'a averti

de ne plus jamais reparaître sur Rlaru ; quand il est revenu, il a été puni. Son sort nous échappe complètement.

— L'ont-ils enlevé de sa cabine comme par enchantement ? objecta Bernard Bickel d'un ton incrédule. À travers les parois pleines du vaisseau ?

— Pourquoi pas ? Riposta sèchement Dame Isabel. C'est l'évidence même qu'ils ont ramené de la Terre la Neuvième Compagnie ; pourquoi n'auraient-ils pas extirpé M<sup>r</sup>. Gondar de sa cabine ?

— Cela dépasse mon entendement, dit Bernard Bickel.

— Le mien aussi.

Roger parcourut le vaisseau : salon, poste de commandement, tous les endroits qui lui vinrent à l'esprit, mais Madoc Roswyn resta introuvable. Il descendit la rampe d'accès, regarda à droite et à gauche, puis contourna le vaisseau. Madoc Roswyn était assise seule, en train de contempler le coucher de soleil. Ne sachant toujours pas très bien sur quel pied danser avec elle, Roger commença à battre en retraite discrètement, mais elle l'appela et il la rejoignit donc. Sans rien dire, ils regardèrent le crépuscule descendre sur la campagne. Deux silhouettes décharnées se profilèrent dans les reflets du couchant : à leurs vêtements et leur démarche, deux de ces hommes au regard vague qu'Adolph Gondar avait décrits comme étant des « vagabonds »<sup>37</sup>.

Madoc Roswyn parla à voix basse, si bien que Roger dut se pencher pour l'entendre.

— Ils pourraient anéantir tout leur savoir, oublier toute leur puissance ; ils pourraient émigrer sur une autre planète ; ils pourraient recommencer à zéro. Je me demande pourquoi ils ne le font pas.

Roger était incapable de fournir une réponse à cette question, et ils suivirent des yeux les deux silhouettes qui s'éloignaient dans le crépuscule. Une brise fraîche se mit à souffler, venant de la mer ; ils se levèrent et commencèrent à contourner le vaisseau. C'est alors qu'une autre forme sombre

---

<sup>37</sup> En français dans le texte.

se découpa sur le ciel : une haute silhouette qui courait et trébuchait tour à tour en proférant des cris rauques haletants.

— C'est Gondar ! dit Roger. Il est vivant !

Adolph Gondar passa près d'eux en trombe, plaqua ses mains sur le vaisseau et poussa un grand sanglot de soulagement. D'un pas chancelant, il se dirigea vers le sabord d'entrée, suivi de Roger et de Madoc Roswyn. À l'entrée, avec ce qui était apparemment ses dernières forces, il effaça les épaules et, rassemblant toute sa dignité, gravit la passerelle en titubant.

Dans le salon, après avoir mangé avec avidité, Adolph Gondar raconta son histoire. Comme Dame Isabel en avait émis l'hypothèse, on lui avait signifié de ne plus jamais se représenter sur Rlaru. Il avait espéré qu'en ne bougeant pas de sa cabine sa présence demeurerait inaperçue, mais tel n'avait pas été le cas. Il en avait été arraché, avait été projeté dans la nuit, renvoyé comme une balle à travers les nuages, le vent, la neige à demi fondu et la pluie, plongé dans l'océan, ressorti, lancé à trente kilomètres cul par-dessus tête et finalement lâché dans un fourré d'ajoncs épineux. Il avait erré pendant des jours et enfin, du haut d'une colline, il avait aperçu le *Phébus* dans le lointain.

Dame Isabel n'était pas disposée à compatir.

— Vous avez de la chance de vous en tirer aussi facilement ! lui dit-elle d'un ton sévère. Votre conduite était rien moins que celle d'un pirate ; vous avez kidnappé vingt personnes sans la moindre intention de les ramener chez elles.

— Pas du tout ! protesta Adolph Gondar. Je me proposais de les y renvoyer quand nous aurions gagné assez d'argent. Je le leur ai dit, et c'est la seule raison qui les a décidées à jouer.

— La façon dont cet argent doit être utilisé ne pose naturellement pas de problème, déclara Dame Isabel. En aucun cas vous ne serez autorisé à profiter de ce qui, selon l'interprétation la plus indulgente, était un acte immoral. La somme en question est tout juste suffisante pour couvrir les frais de la présente tournée et je ne vois pas quel autre meilleur usage on pourrait en faire.

Adolph Gondar leva les bras au ciel dans un geste de désespoir et s'en fut d'un pas mal assuré regagner sa cabine.

Le lendemain matin à l'heure où le soleil s'éleva au dessus des collines basses, le *Phébus* quitta Rlaru. Logan de Appling introduisit dans l'ordinateur les données de la Terre ; Rlaru s'éloigna vers l'arrière. Le Soleil doré perdit son éclat, devint une étoile parmi d'autres et bientôt disparut à la vue.

## Chapitre 14.

Le lendemain du retour du *Phébus* sur Terre, Dame Isabel tint une conférence de presse sur la terrasse de sa magnifique demeure, Ballew.

— La tournée, en général, a été un succès retentissant, annonça-t-elle aux journalistes assemblés. Indiscutablement, elle a contribué à enrichir la culture et l'intelligence de tous ceux devant qui nous avons joué.

Bernard Bickel, qui était présent aussi, appuya cette déclaration.

— Comme on pouvait s'y attendre, il y a plusieurs niveaux de compréhension, correspondant à ce que j'appellerai la « perspective culturelle » des peuples qui ont formé nos divers publics. Ils ont beaucoup appris de nous et nous d'eux. Je suis sûr que nous avons accru la réputation musicale de la Terre.

— Et Rlaru ? Lança quelqu'un. Est-ce que la planète existe ? Ou Adolph Gondar est-il un escroc ?

— Il n'y a jamais eu la moindre incertitude à cet égard, répliqua froidement Dame Isabel. Je vous avais informés que la planète existait ; cette assurance aurait dû suffire.

— Alors vous avez visité Rlaru ?

Oui, naturellement ; c'était un des buts de notre tournée. Ce monde n'est pas aussi stimulant qu'on aurait pu le penser. Nous avons donné plusieurs représentations qui ont été bien accueillies, encore que les habitants ne fassent pas preuve d'un goût d'un raffinement insigne.

— Parlez-nous encore de Rlaru. Y a-t-il des théâtres ? Des music-halls ?

— Rien de tout cela. Pour le moment, je préfère ne pas m'étendre plus avant sur le sujet. Mon neveu Roger Wool est en train d'écrire un livre relatant le voyage en détail et si vous avez besoin d'autres renseignements, c'est là que vous les trouverez.

Roger Wool travaillait en effet avec ardeur, sa jeune épousée – Mrs. Madoc Wool – lui prêtant une assistance inappréciable. Tout marchait à merveille en ce bas monde, pensait Roger. La fortune de sa tante était rétablie dans son état antérieur et lui-même avait des chances de toucher une somme substantielle pour la publication de son livre. Certes, la possibilité demeurait toujours que Dame Isabel s'attaque à quelque nouvelle entreprise encore plus coûteuse, mais c'est là un des hasards de la vie. De temps à autre, quand il regardait sa femme, une crainte plus angoissante s'insinuait en lui : et si elle rencontrait un homme de sa propre race ? Elle lui avait assuré qu'aucun n'existe plus sur Terre, mais sur Yan ? Et les pensées de Roger s'envolaient loin, très loin à travers l'espace, jusqu'à une lande caillouteuse près d'une forêt sombre où il y avait un piano en ruine... Peu probable, se disait Roger, peu probable.

FIN